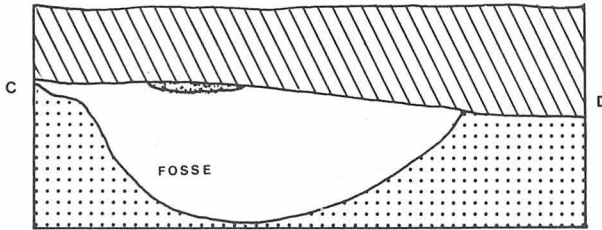
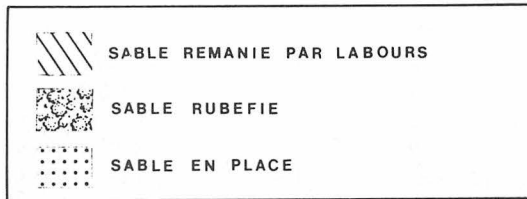


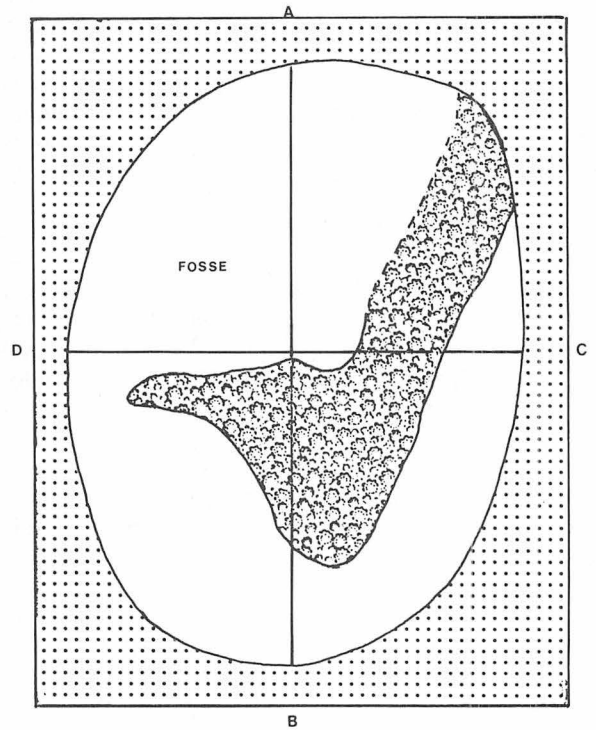
COUPES TRANSVERSALES



1 M.



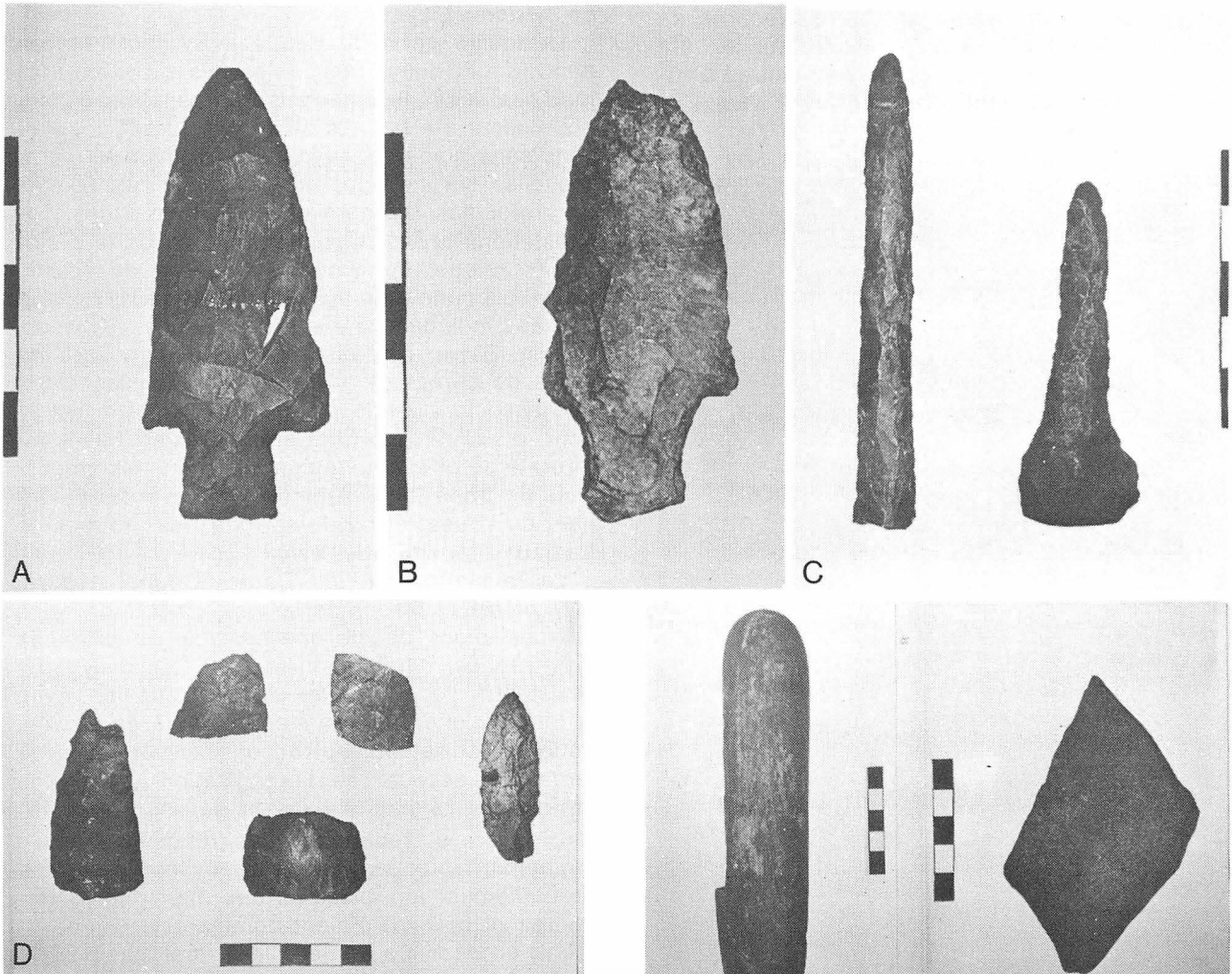
PLAN



Fosse crématoire du Ruisseau-des-Caps. Age approximatif, 3670 années.

Photo et dessins: Pierre Dumais.





Quelques-uns des outils de chasse et objets utilitaires provenant de la fosse crématoire du Ruisseau-des-Caps. Age approximatif, 3670 années.

A+B: pointes de lances. C: forêts. D: fragments de couteaux. E: pilon? F: lissoir.

Photo: Pierre Dumais

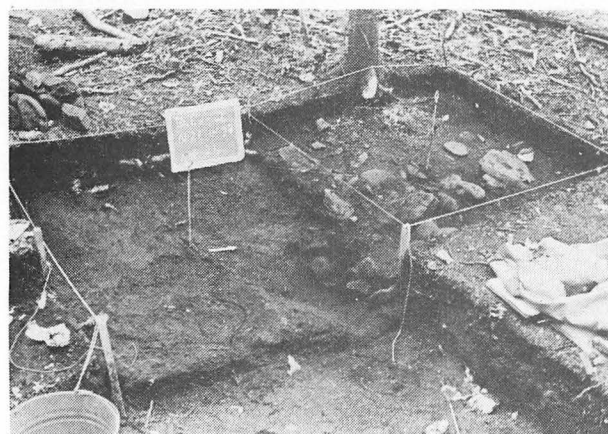
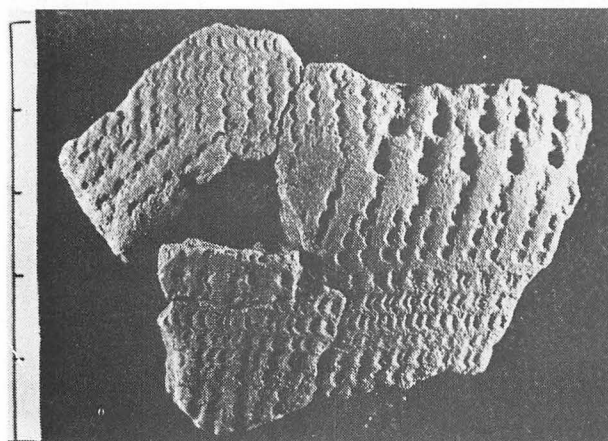
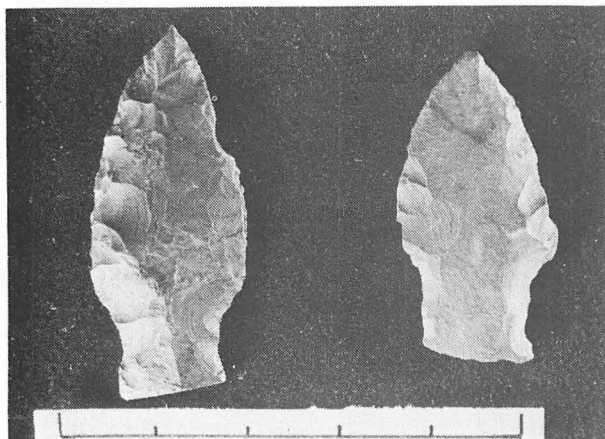
de marques de chaleur y ont également été déposés. Un feu fut enfin allumé au dessus de la fosse. Les objets recueillis, tous en pierre, se répartissent en des outils de chasse de pierre taillée, tels pointes de projectile, des outils utilitaires de pierre taillée et polie tels quelques couteaux bifaciaux, deux forêts, deux lissoirs et un pilon possible en grès. Plusieurs de ces objets portaient des marques d'utilisation et n'avaient donc pas été fabriqués spécialement en vue d'être inclus dans la sépulture. Ils représentent peut-être le "coffre d'outils de pierre" type utilisé par un individu, présumément un homme, dans ses activités de subsistance et qui devait peut-être accompagner symboliquement le défunt dans l'au-delà. Cet assemblage indique une certaine affiliation avec la tradition de l'Archaïque Maritime et présente des similitudes au niveau de la forme de certains objets provenant de sites d'habitation sur la côte du Labrador et sur la

côte est de Terre-Neuve, datés entre 2 000 et 1 500 ans B.C. et certains sites de crémation dans le Massachusetts situés temporellement entre 1900 et 1 000 ans B.C.

Le Sylvicole

Le début de la période Sylvicole ne correspond pas à des changements radicaux dans le mode de vie des occupants du Bas St-Laurent. Le passage de la période Archaïque au Sylvicole n'est qu'un moment de transition créé par l'archéologue pour ordonner la suite temporelle de l'occupation humaine et ne signifie essentiellement que l'arrivée d'un nouveau trait technologique, la poterie vers l'an 1 000 B.C. pour l'extrême sud du Québec. Jusqu'à maintenant nous n'avons pas décelé dans la région de traces de cultures du Sylvicole Inférieur et nous assistons plutôt à une succession Archaïque-Sylvicole Moyen, caractérisée par

l'arrivée de poterie assez grossière, décorée de plusieurs sortes de motifs appliqués sur la pâte avant la cuisson au moyen de techniques d'impression et d'instruments divers.



Site de la période Sylvicole Moyen, Cap-à-l'Original. Age approximatif, 1670 années.

— Pointes de projectiles et tesson de poterie décorée.

— Partie d'une structure de foyer dégagée lors de la fouille.

On remarque au centre une légère dépression dans le sol qui était remplie de pierres. Celles-ci avaient pour but d'emmagasiner la chaleur pour fin probable de cuisson d'aliments.

Photo: Pierre Dumais.

Le Sylvicole Moyen

La fouille partielle d'un site Sylvicole Moyen au Cap-à-l'Original nous a permis de mettre au jour des sections d'anciens campements côtiers qui avaient été habités au moins durant des saisons sans neige. L'assemblage d'outils de pierre recueillis sur ce site, en particulier les pointes de projectiles, suggère une affiliation à des manifestations archéologiques de la fin de la période Archaïque. Par contre, le genre de poterie trouvé plus une date au Carbone 14 de A.D. 280±100 ans indiquent une appartenance au Sylvicole Moyen. Barré avait observé des tendances similaires de caractère archaïque de l'outillage lithique associé à de la poterie du Sylvicole Moyen pour le site de Cap-Chat en Gaspésie. Il avait interprété ce phénomène comme une diffusion possible de traits technologiques du Sylvicole provenant de l'ouest et/ou du sud sur des groupes de tradition Archaïque de l'est.

La fouille du site du Cap-à-l'Original a aussi livré plusieurs traces de comportements humains et nous avons décelé une certaine structuration de l'espace d'habitation qui se traduisait par l'existence de différentes zones d'activité. Avec la fouille d'une plus grande superficie de ce site, cette structuration pourra nous laisser entrevoir certains aspects de l'organisation sociale du groupe qui l'a habité dans le passé. Les restes fauniques et technologiques recueillis jusqu'à maintenant indiquent que les activités de chasse, probablement aux oiseaux, aux mammifères terrestres et marins, étaient dominantes. Curieusement, en dépit de son emplacement sur la côte, aucune trace d'activité de pêche n'y a jusqu'ici été décelée, tendance qui avait été observée aussi pour le site de Cap-Chat.

Des analyses récentes portant sur des sites également du Sylvicole Moyen au Québec, permettront l'établissement de comparaisons. On pourra évaluer alors et peut-être expliquer l'étendue des variations pour cette importante période de l'occupation humaine.

Le Sylvicole Supérieur

Quelques sites attribués à cette période, qu'on associe plus spécialement à l'occupation Iroquoienne de la vallée du St-Laurent, ont été localisés et identifiés grâce à la poterie qu'ils contenaient, sur certaines îles de l'estuaire (îles de Kamouraska, Ile Verte, Ile-aux-Basques) et sur un site de l'intérieur dans la région du lac Témiscouata.

Au moment de l'arrivée de Jacques Cartier dans la vallée du St-Laurent en 1535, les plus importants villages Iroquoiens étaient situés sur la rive nord du fleuve à partir d'en aval de Québec (village d'Ajoaste) jusqu'à la région de Montréal où se trouvait le village de Hochelaga. Le littoral du Bas St-Laurent était semble-t-il inha-



Tesson de poterie décorée, d'origine probablement Iroquoienne, provenant d'une île du St-Laurent. Age probable entre 500 et 800 ans.

Photo: Louis Falardeau.

bité et constituait ainsi peut-être une "zone tampon" entre les groupes Iroquoiens au nord et les groupes Algonquins tels les Mic Macs au sud, avec qui ils se trouvaient en conflit à cette époque, selon Hoffman. On sait, grâce à Cartier et à des découvertes archéologiques, que ces groupes Iroquoiens entreprenaient au cours de l'été de longues expéditions aussi loin que sur la Basse côte nord du St-Laurent et dans la Baie des Chaleurs au sud de la Gaspésie, pour aller exploiter et accumuler les riches ressources marines. Les sites des îles mentionnées ici représentent peut-être des stations d'arrêt temporaires de tels groupes en déplacement. Il est aussi possible qu'il s'agisse de sites occupés par de groupes Algonquins qui auraient obtenu ou copié de la poterie Iroquoienne, comme cela pourrait être le cas pour un site dans le Témiscouata comme le mentionne Martijn. Les rapports entre ces populations n'ont cependant peut-être pas toujours été conflictuels et la pénétration de groupes Iroquoiens dans le Bas St-Laurent pour y aller chasser ou faire du troc n'aurait pas été impossible. Seule la fouille de certains sites clés permettrait d'évaluer l'étendue et la nature des contacts Iroquoiens-Algonquins dans le Bas St-Laurent à la fin de la préhistoire.

Systèmes de subsistance

La position géographique des sites présentement connus pour le Bas St-Laurent et les informations obtenues lors de la fouille de certains d'entre eux peuvent nous donner des indications sur les systèmes de subsistance auxquels participaient les populations Amérindiennes préhistoriques. Ce milieu naturel aurait en effet permis l'existence de différentes formes d'adaptation mais nous ne pouvons cependant qu'en parler pour l'instant de façon générale.

La position des sites indique nettement une dualité intérieur des terres/zone côtière et les reconnaissances archéologiques effectuées jusqu'à maintenant indiquent qu'il y a eu une aussi grande importance d'occupations préhistoriques dans l'une ou l'autre de ces zones. Les recherches futures viendront peut-être élucider si cette dualité reflète une complémentarité obligatoire de ces deux milieux, impliquant par exemple qu'un groupe aurait eu à exploiter chacun d'eux successivement au moment de leur productivité maximale respective. Une autre alternative pour expliquer cette opposition serait une indépendance relative d'exploitation de l'une ou l'autre de ces zones de façon indifférente. Nous sommes portés à croire qu'il y aurait eu tout au long de l'occupation préhistorique du Bas St-Laurent, une exploitation des ressources côtières et marines de l'estuaire, qui sont plus diversifiées et plus denses que celles de l'intérieur, particulièrement de la fin du printemps jusqu'à l'automne. Pendant cette période, il y aurait eu possibilité d'une certaine concentration de population à des endroits favorables.

Les modes d'exploitation des ressources pour le reste de l'année auraient pu être fort divers, par exemple le fractionnement du groupe de base en petites unités familiales ou multifamiliales très mobiles poursuivant de grands cervidés et du petit gibier à l'intérieur des terres. A l'autre extrême, on retrouverait le semi nomadisme côtier par des groupes importants, accumulant certaines réserves de nourriture et ne faisant que des intrusions marginales vers l'intérieur pour la chasse. Ces différentes formes d'adaptation refléteraient des caractéristiques technologiques et sociales très dissemblables pour les cultures qui y auraient participé.

Conclusion

Voilà donc un aperçu sommaire, encore très incomplet, de la trame préhistorique du Bas St-Laurent tel que l'état actuel des recherches nous permet de l'établir.

Les travaux futurs devront viser la cueillette de données par la fouille de plusieurs sites répartis sur toute la séquence culturelle et situés dans diverses zones écologiques de la région. Ces recherches, appuyées par la collaboration

de disciplines para-archéologiques (écologie, palynologie, géomorphologie, etc.) et comprenant une analyse systématique des données recueillies, nous permettront de saisir les changements culturels survenus dans le temps. Peut-être pourrons-nous alors éclaircir les mécanismes de cet aspect fondamental qu'est l'adaptation de l'homme à son environnement.

6 LA CÔTE NORD DU SAINT-LAURENT

La Côte-Nord du St-Laurent s'étend, d'ouest en est, de Tadoussac à Blanc-Sablon et comprend tous les bassins des tributaires du St-Laurent entre ces deux localités. Les divisions utilisées pour distinguer des parties de la côte correspondent aux limites géographiques suivantes: Haute Côte-Nord - de Tadoussac à Pointe-des-Monts, Moyenne Côte-Nord - de Pointe-des-Monts à Natashquan, Basse Côte-Nord - de Natashquan à Blanc-Sablon. Les rivières les plus importantes de ce vaste territoire se nomment: Saguenay, Betsiamites, aux Outardes, Manicouagan, Pentecôte, Ste-Marguerite, Moisie, Romaine, Aguanish, Natashquan, Olomane, Petit-Mécatina, St-Augustin et St-Paul.

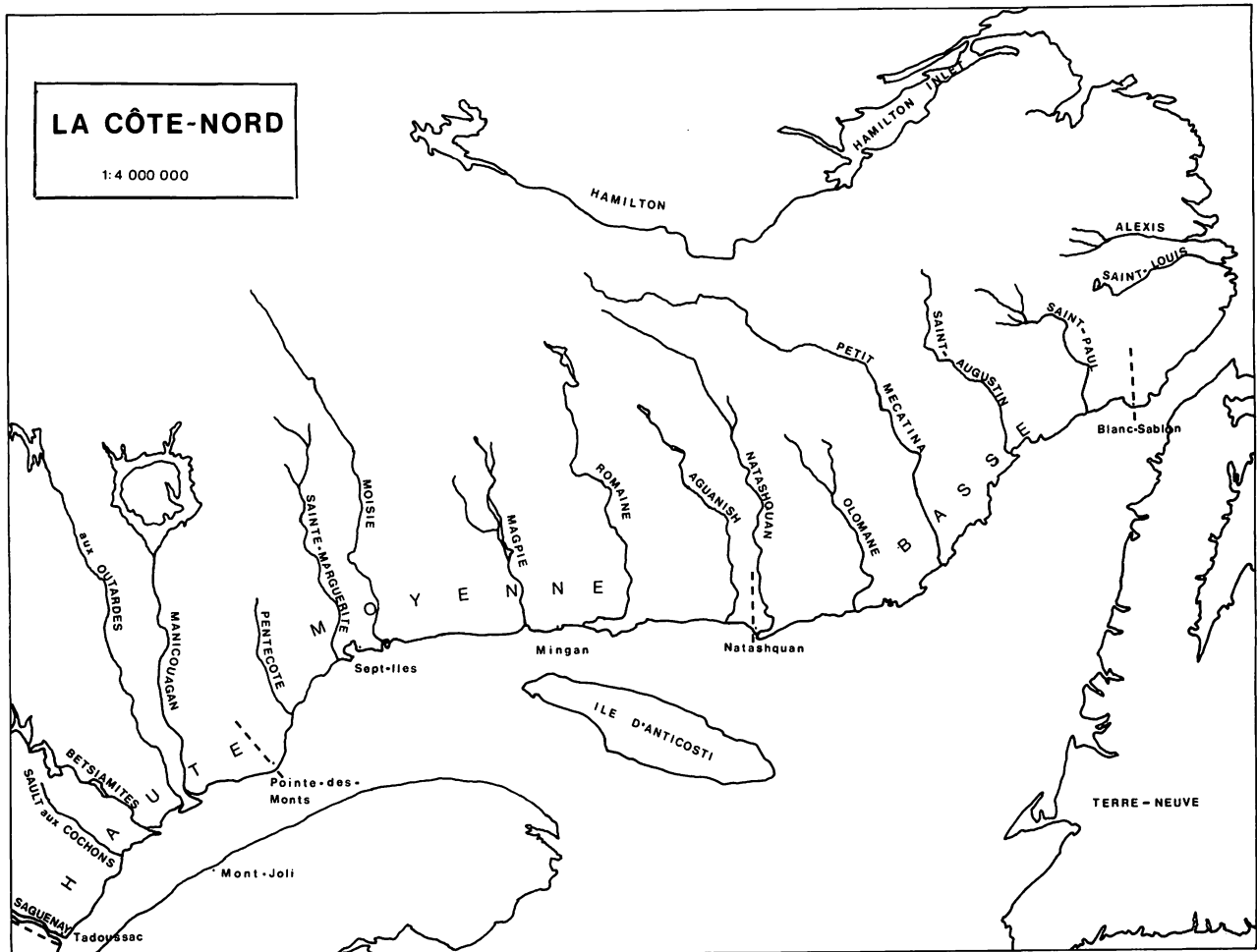
A ces cours d'eau est associé le cadre de notre perception de la préhistoire de la Côte-Nord puisque les recherches archéologiques ont été axées jusqu'ici sur les connaissances historiques de l'habitat amérindien. Or, il semble bien que le coeur de cet habitat ait été précisément les bassins des rivières qui offraient les meilleures voies de communication entre le centre (et le reste) du Québec et la côte, et qui offraient les ressources les plus abondantes et les plus facilement accessibles.

Telle qu'elle est définie géographiquement ici, la Côte-Nord n'offre pas d'unité logique par rapport à la préhistoire du Québec ni à son histoire ethnographique. Bien qu'il soit nécessaire de concentrer certains intérêts et certains investissements, il ne doit pas en résulter pour autant une perception finie et cloisonnée de la réalité archéologique. C'est pourquoi je désire met-

tre le lecteur en garde contre toute velléité de ce genre qui pourrait naître du style employé, des régions traitées et des manifestations archéologiques rapportées dans ce texte.

Nous avons affaire à un très vaste territoire: plus de 1 100 kilomètres de côte, une superficie de plus de 400 000 kilomètres carrés. Actuellement, en 1978, moins de 1% de cet ensemble a été reconnu archéologiquement. Et de ce 1% les meilleures informations proviennent d'études effectuées sur le littoral. Il devient par conséquent évident que toute tentative de compréhension des phénomènes préhistoriques reliés à la Côte-Nord doit être entreprise avec énormément de candeur. L'information archéologique provient d'environ 400 sites préhistoriques répertoriés dont la valeur relative s'établit plus en fonction de leur localisation géographique que de leur contenu scientifiquement utilisable. Cette situation tient autant au fait que la plupart des sites étaient déjà passablement perturbés avant leur découverte, qu'à la faible étendue des vestiges, ainsi qu'aux méthodes pour le moins fantaisistes de certains soi-disant archéologues.

Seules les régions suivantes ont été inventoriées de façon satisfaisante: partiellement la région du Saguenay et le littoral du St-Laurent entre Tadoussac et les Escoumins; une portion des rivières aux Outardes et Manicouagan; le littoral entre Hauterive et Havre St-Pierre; la région de Rivière St-Paul; et très partiellement la région de Blanc-Sablon (essentiellement par les travaux faits dans les régions voisines du Labrador). C'est à partir de ces travaux que le texte suivant sera élaboré.



Conditions écologiques des études archéologiques

Les événements préhistoriques sont intimement liés aux conditions fluctuantes du milieu. Depuis la déglaciation post-wisconsinienne, ces conditions n'ont jamais permis d'autres modes d'exploitation économique que la chasse, la pêche et la cueillette, sur la Côte-Nord. C'est dans cette perspective qu'il faut inscrire la relation entre manifestations préhistoriques et ressources disponibles (et, donc, adaptation économique). Dans une économie de type cynégétique, les modèles sociaux et culturels doivent s'adapter le plus possible aux modèles de comportement des espèces animales recherchées. Evidemment, une organisation sociale n'est jamais complètement assujettie ni ne peut être totalement adaptée à des ressources spécifiques. Il y a toujours plusieurs sources au modèle de l'organisation sociale, de même que le dynamisme constant des éléments

extérieurs à ce système fait en sorte de conserver celui-ci dans un état permanent de déséquilibre. C'est quand ce déséquilibre est minime que l'on peut admettre qu'une société est bien adaptée.

Donc, pour la Côte-Nord nous devons considérer un milieu de type sub-arctique: climat froid en hiver (long) et chaud en été (court); végétation dominante constituée de conifères (principalement des épinettes et du sapin baumier) et de quelques feuillus (des bouleaux, des aulnes, des peupliers); de nombreuses espèces animales terrestres, aquatiques et aviennes mais dont la densité est peu élevée; un sol peu productif comportant de nombreux affleurements rocheux qui donnent un relief vallonné, de grandes étendues de tourbières (impénétrables en été mais attirantes en hiver) et des pièces d'eau par dizaines de milliers. A ces caractéristiques s'ajoute un littoral donnant accès aux ressources marines (mammifères marins, poissons, mollusques, oiseaux) ainsi qu'à d'autres régions du Québec.

Les espèces animales les plus recherchées sont, par ordre décroissant d'importance, le caribou (deux variétés: le caribou de la forêt et le

caribou de la toundra aux habitudes quelque peu différentes), le castor, le lièvre, l'ours noir, le rat-musqué, les petits et gros carnivores, et les petits rongeurs parmi les mammifères terrestres (soulignons que l'original est un arrivant récent dans la région); le saumon, l'omble de fontaine, le corégone, le touladi parmi les poissons; les gallinacés, les canards, les oies et les oiseaux littoraux parmi la faune ailée; les phoques, les morses et les baleines (principalement le béluga) parmi les mammifères marins; les pétoncles, les palourdes et les moules parmi les mollusques.

A partir de ces données de base on peut construire trois modèles généraux de comportement à l'intérieur d'une économie de type cynégétique. Selon les espèces animales recherchées préférentiellement, il en résulte des formes spécifiques d'adaptation, d'organisation sociale et de schème d'établissement.

Examinons maintenant quelques caractéristiques de ces trois modèles possibles.

Lorsque la chasse au caribou à l'automne, en hiver et au printemps est la principale activité ou le moyen privilégié de se nourrir, étant donné la nature comportementale du caribou de la forêt, cette quête est facilitée par l'adoption d'un nomadisme étendu. En effet, comme on ne peut jamais être certain de la présence de caribous à un endroit et puisqu'il faut se déplacer régulièrement, il est nécessaire de connaître un très vaste territoire ainsi que les activités des individus à l'intérieur de ce territoire. De même, un seul chasseur a beaucoup moins de chances de trouver et de tuer du gibier qu'un groupe de trois ou quatre chasseurs; d'autre part, un nombre plus grand de chasseurs (on peut considérer que pour chaque chasseur s'ajoutent de trois à cinq dépendants) entraîne des risques considérables pour la survie d'un groupe advenant l'absence de caribous à un moment donné. Par conséquent, l'organisation sociale doit favoriser ce genre de regroupement et ce genre de nomadisme. Ces conditions éliminent donc la propriété individuelle de territoire défini, la constitution de villages permanents, par exemple; mais elles favorisent le regroupement des individus en unités centrées autour de femmes apparentées (les hommes provenant de différents groupes exploitant des régions diverses, cela permet une meilleure connaissance d'un très vaste territoire).

Un deuxième modèle serait lorsque les petits mammifères plus sédentaires et plus concentrés font l'objet principal de la quête de la nourriture; d'autres structures s'avèrent alors plus utiles. Il devient en effet plus intéressant de connaître à fond un territoire plus ou moins grand pour l'exploiter adéquatement année après année plutôt que d'être en mesure de se déplacer sur plusieurs territoires. Ici, un seul chasseur (par le

biais de la trappe et aidé des membres de sa famille) peut être très efficace. Par conséquent, les regroupements primaires seront plutôt restreints à la famille, et pratiqueront un nomadisme limité. La tendance à revenir régulièrement aux mêmes endroits est plus forte que dans l'autre modèle; ceci peut favoriser la constitution de territoires familiaux et le regroupement des individus autour d'hommes apparentés (les droits sur les territoires ou sur les animaux sont acceptés et transmis à l'intérieur de la famille).

Un troisième modèle est celui où les mammifères marins représentent l'élément préférentiel de la chasse. Il en résulte alors une forme particulière de sédentarisme puisque les populations animales ont tendance à se regrouper en grand nombre ou à revenir continuellement aux mêmes endroits le long de la côte. Il suffit donc que l'approvisionnement soit plus ou moins constant et régulier pour que des groupes humains puissent survivre presque à l'année longue tout en demeurant au même endroit, ou du moins dans des limites spatiales restreintes. Les conditions de l'englacement hivernal influencent considérablement les possibilités d'habitation et d'exploitation. On ne peut, dès lors, admettre une sédentarité absolue.

Nous venons de présenter une esquisse de trois modèles de comportement en milieu boréal. Evidemment, au cours de la période post-wisconsinienne, plusieurs modifications ont été apportées temporairement aux conditions naturelles du milieu. Les fluctuations du climat, la transgression marine puis les variations iso-eustatiques, le repeuplement de la végétation et de la faune (et leurs réponses aux fluctuations climatiques), tous ces phénomènes ont eu pour effet de changer la situation et ainsi obliger les populations humaines à s'adapter continuellement. On peut donc affirmer que les restes préhistoriques ne peuvent être utilisés uniquement comme marqueurs technologiques; il faut pouvoir y découvrir les indices permettant de déterminer quelles furent les formes que prirent les différentes adaptations. Cette quête m'apparaît d'ailleurs comme la base de la recherche archéologique, base sur laquelle doivent pouvoir s'ériger nos connaissances des autres structures sociales.

Le problème qui se pose avec le plus d'acuité est de trouver des moyens qui permettent de créer un pont entre les vestiges matériels que l'on découvre dans un site, et des modèles de comportement comme ceux qui ont été exposés succinctement plus haut. La recherche fondamentale en archéologie se penche de plus en plus sur cette question mais d'immenses progrès devront être réalisés avant de posséder un arsenal méthodologique intéressant. Quoiqu'il en soit c'est dans cette perspective qu'il faut comprendre les commentaires et les conclusions qui vont suivre.

Informations de base par région

Après un bref exposé du cadre dans lequel il faut essayer d'analyser les vestiges archéologiques, nous pouvons maintenant entreprendre celui de l'étendue des restes archéologiques qui ont été découverts jusqu'ici sur la Côte-Nord. Nous procéderons par région à partir de la zone ouest.

Région de Tadoussac - Les Escoumins

C'est sans doute la région de la Côte-Nord où des vestiges archéologiques sont connus depuis le plus longtemps. En effet, dès 1916 un article fut publié par F.G. Speck sur des outils de pierre taillée trouvés dans les environs de Tadoussac. Paradoxalement, c'est aussi la région où notre compréhension des phénomènes préhistoriques est la moins bonne. L'explication de cette situation tient dans le nombre important de collections privées qui se sont alimentées à cette source depuis le début du siècle, et qui ont donc soustrait une part importante des vestiges à l'analyse scientifique.

Cette situation tient aussi au caractère particulier de l'assemblage qui a pu être étudié. Celui-ci est composé de nombreux outils en quartz et en quartzite répartis le long de hautes terrasses. Leur position géographique leur confère une ancienneté assez grande (6 000 à 7 000 ans) mais comme il semble désormais impossible de savoir exactement d'où provient chacun des outils récoltés, cet assemblage ne peut faire l'objet d'analyses permettant de préciser le moment et la forme de l'occupation amérindienne.

Sur les terrasses inférieures on a découvert des tessons de poterie de caractère iroquoien. Dans la région de Grandes-Bergeronnes et des Escoumins, d'autres sites ont été répertoriés plus récemment. Ceux-ci sont beaucoup mieux conservés que ceux de Tadoussac mais leur fouille systématique reste à faire. D'après les premiers renseignements, il semble qu'une occupation assez ancienne et continue soit à postuler pour cette région. Il est encore impossible de savoir s'il s'agit de populations locales ou étrangères qui ont laissé ces vestiges; à première vue, on peut admettre une occupation mixte de grou-

pes exploitant l'intérieur et de groupes venant de la haute vallée du St-Laurent.

Cette région extrêmement importante archéologiquement n'a pas encore livré toutes ses richesses. Il faudra qu'un archéologue se penche résolument sur le problème pendant quelques années avant de connaître la valeur exacte de cette région.

Région de Hauterive - Port-Cartier

Cette région est particulièrement intéressante parce qu'elle est la seule pour laquelle nous possédons des informations à la fois pour certaines rivières importantes et pour le littoral.

Quelques dizaines de sites préhistoriques ont en effet été inventoriés sur les rives de la Rivière aux Outardes et de la Manicouagan, dans la région de Hauterive-Baie Comeau, et tout le long de la côte entre Godbout et Port-Cartier. Il s'agit essentiellement de petits sites dont les vestiges artefactuels sont peu nombreux et constitués en grande partie d'outils de pierre taillée; quelques tessons de poterie et quelques outils en pierre polie émaillent certains assemblages, cependant.

Le plus vieux site se trouve à Hauterive (ou à l'embouchure de la Manicouagan); il correspond à une occupation datant d'au moins 4 000 ans. Il s'agit d'un site d'été composé de plusieurs structures d'habitation dont une seule a pu être excavée adéquatement; celle-ci comprend un foyer de type surélevé et plusieurs outils (grattoir, racloirs, haches, gouge, etc) en quartz et quartzite. Il devait y avoir à cet endroit plusieurs petites aires d'habitation correspondant à une occupation répétée par plusieurs unités familiales.

Le même phénomène semble se produire à l'embouchure de la Rivière aux Outardes où on a retrouvé une concentration de petites aires d'habitation. Il est encore difficile de savoir si ces zones correspondent à des territoires culturellement déterminés ou même si il y a contemporanéité des concentrations. Il ne m'apparaît pas impossible que ces concentrations représentent différentes unités d'un même regroupement estival.

Les sites côtiers retrouvés entre Godbout et Port-Cartier indiquent la présence continue et régulière des Amérindiens le long du littoral depuis les derniers 2 500 ans. Il s'agit sans doute de campements d'été exploités par deux ou trois familles à la recherche de mollusques, de saumons ou de mammifères marins. Il est encore

LEGENDE

Sites amérindiens
archaïques

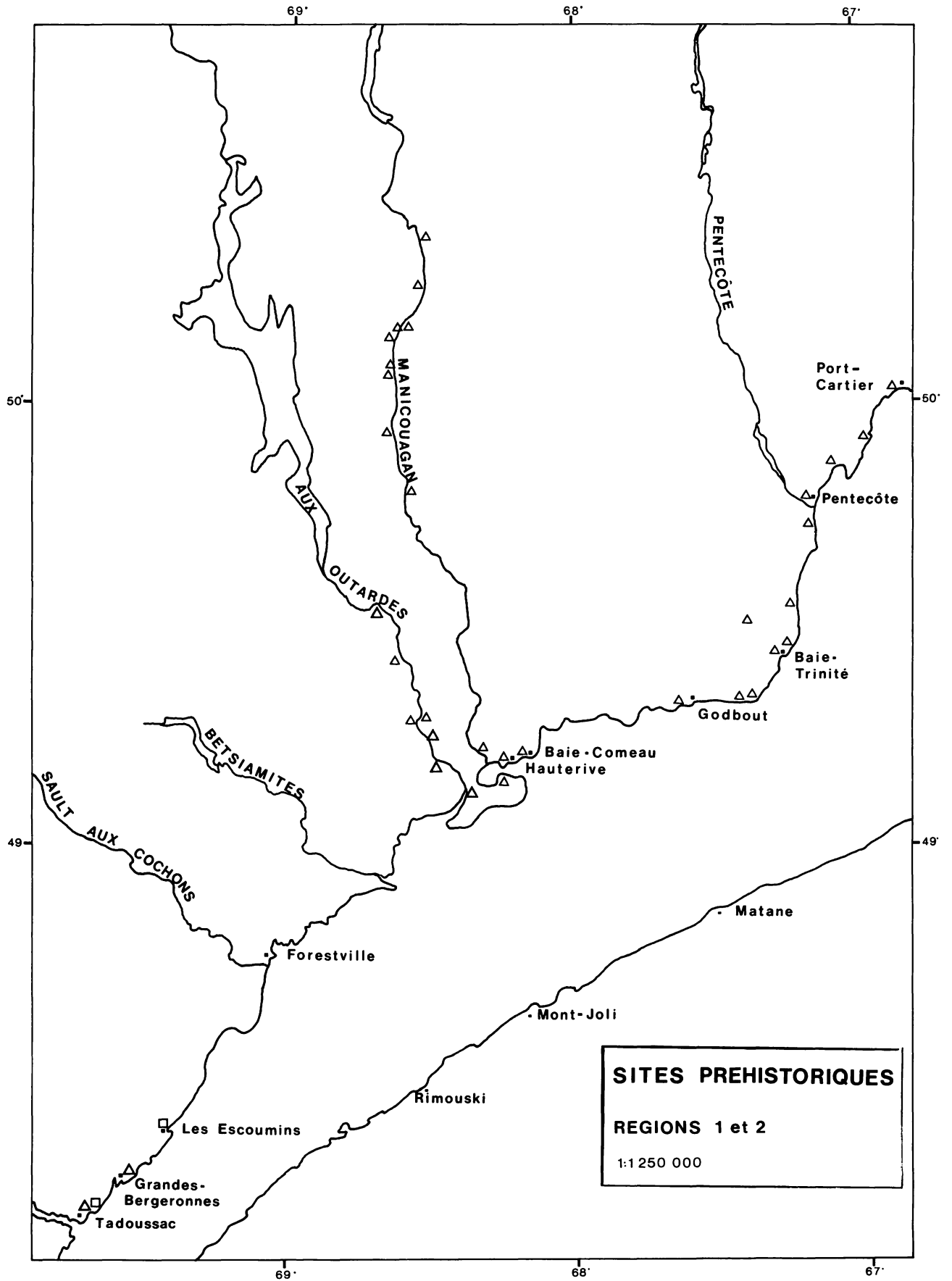
- △ 1
- △ 2 - 5
- △ 10 +

sylvicole

□ 1

Sites inuit

◐ 10 +



SITES PREHISTORIQUES
REGIONS 1 et 2
 1:1 250 000

impossible de savoir si les habitants de ces sites étaient reliés à des groupes dont le territoire principal se trouvait plus à l'ouest, plus au nord ou plus à l'est.

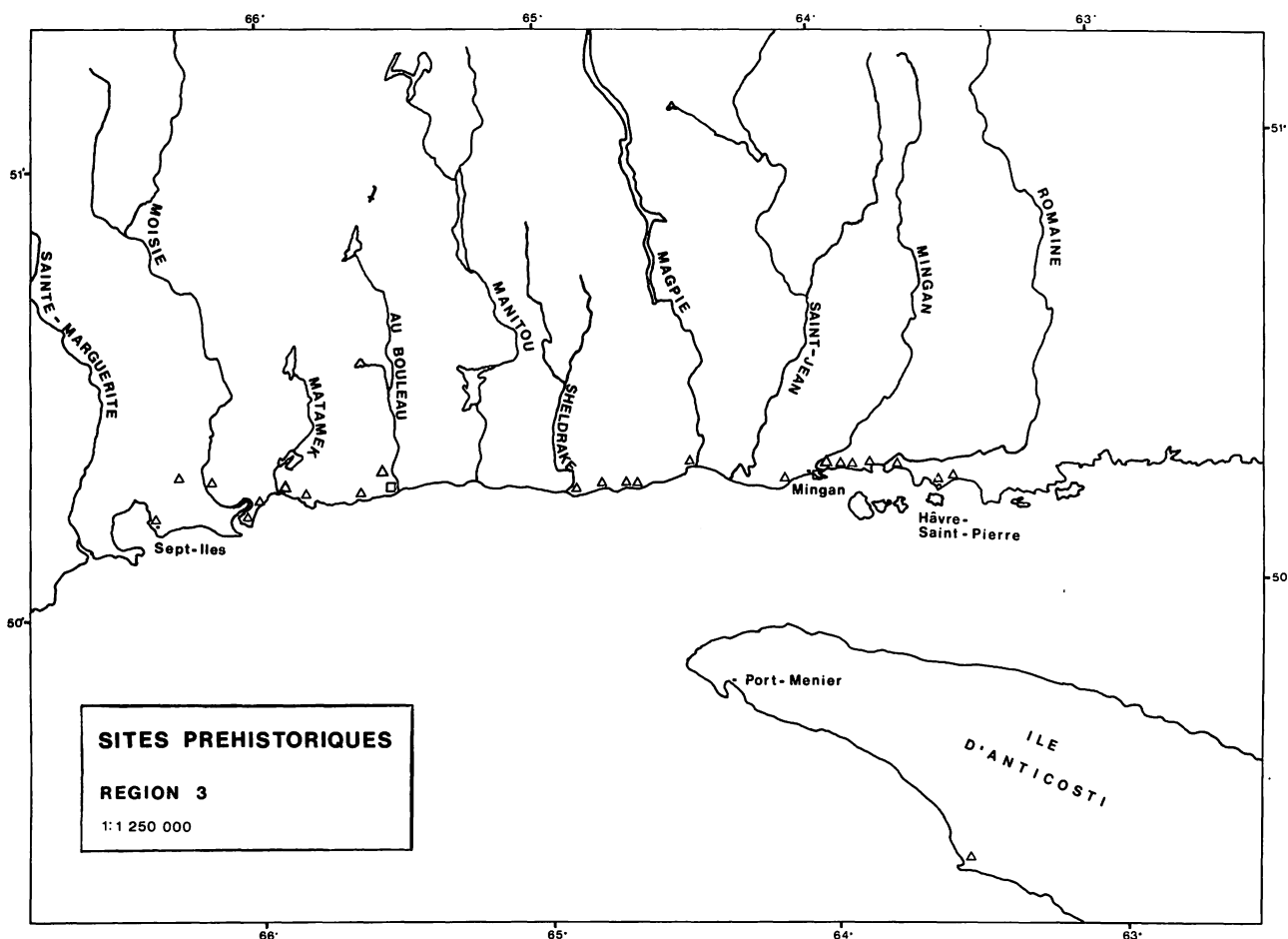
Région de Sept-Iles - Havre St-Pierre

Plus de 50 sites préhistoriques ont été découverts le long du littoral entre ces deux localités. Ces vestiges indiquent que la présence amérindienne remonte à au moins 6 000 ans avant l'actuel. On constate entre autres des distinctions assez nettes dans l'outillage des différentes périodes: tendance à la réduction des dimensions, à une diversification des fonctions. En même temps on note une densité plus grande de l'occupation dans les deux derniers millénaires (mais ceci est dû en grande partie aux découvertes plus nombreuses à proximité de la côte, là où les aménagements récents ont dégagés de grandes surfaces).

Dans la même période on s'aperçoit aussi que les occupants proviennent de diverses régions: des vestiges peuvent être associés soit aux populations locales soit à des groupes de la haute vallée du St-Laurent (dont les Iroquoiens). Même

si la présence de ces groupes étrangers semble très occasionnelle, il n'en demeure pas moins que nous assistons à la formation d'une des particularités de la Côte-Nord: son statut de carrefour culturel. Cette caractéristique ne se concrétisera vraiment que plus tard, à partir du XVe siècle, mais il est intéressant de noter que les ressources de la Côte-Nord avaient attiré d'autres utilisateurs bien avant les Européens. En fait, il ne reste plus qu'à découvrir des vestiges des ancêtres des Inuit pour que le tableau soit complet (en ce qui concerne la Moyenne Côte-Nord).

Les sites que j'ai fouillés dans cette région depuis 1972 constituent les premiers jalons de la compréhension de la préhistoire locale puisqu'aucune recherche fondamentale n'avait été tentée auparavant (d'autres découvertes avaient déjà été signalées mais leur analyse faisant défaut, il n'existait aucun cadre réel de comparaison. La recherche ne fait donc que commencer, et il convient de relativiser les conclusions qui sont maintenant disponibles pour la région. Ces conclusions serviront de base à l'élaboration théorique qui sera présentée dans la quatrième partie de ce texte.





Vue de l'aire fouillée en 1973 sur un site à la Rivière au Bouleau. Les pierres furent laissées en place pour permettre la distinction de zones d'activités.

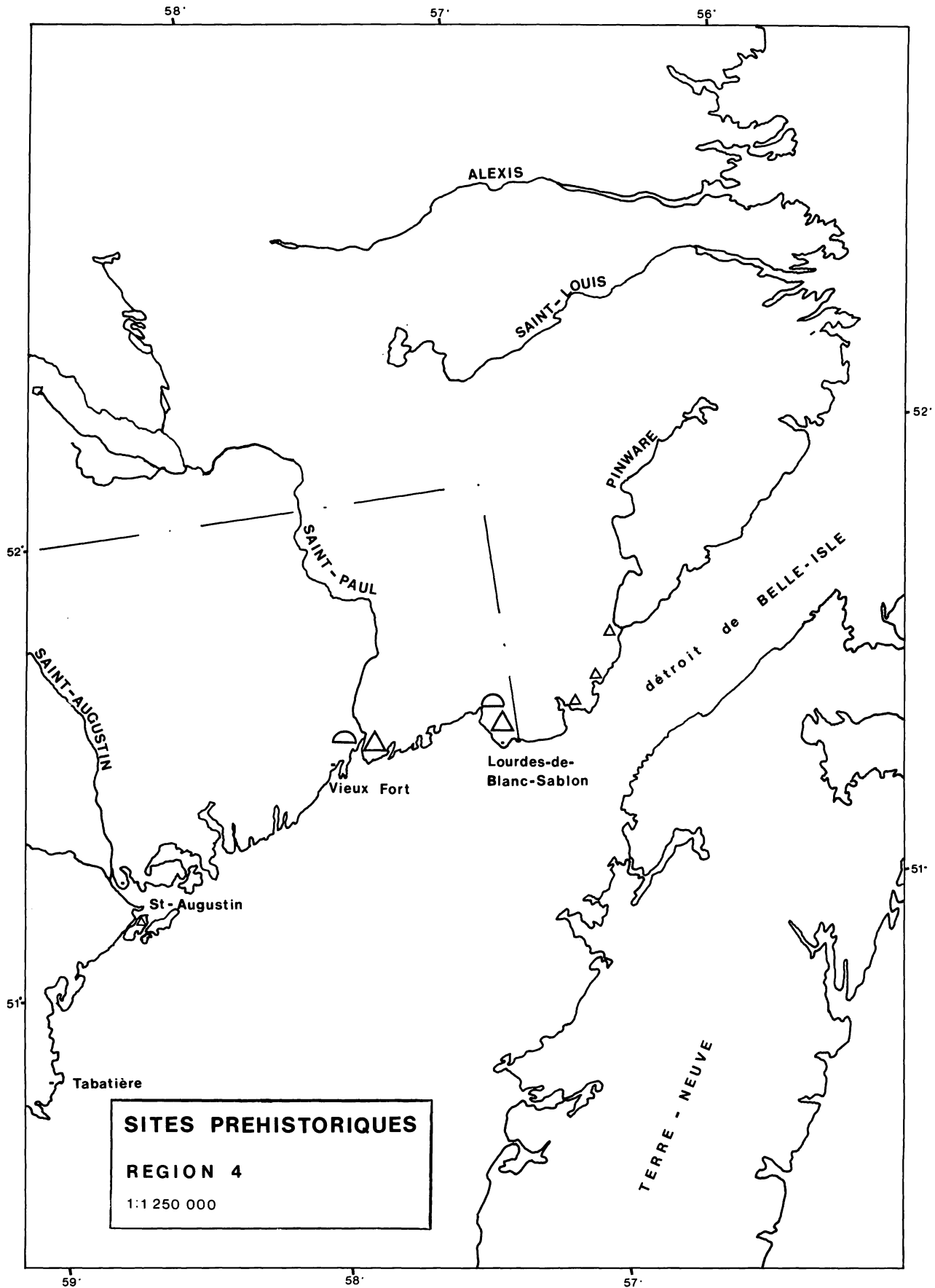
Photo: D.C.

L'île d'Anticosti a reçu la visite de quelques archéologues qui y ont découvert quelques sites préhistoriques récents. La section de la côte entre Havre St-Pierre et Rivière St-Paul n'a été visitée que très superficiellement. Les vestiges les plus intéressants sont les tessons de poterie trouvés à Kegashka: ils sont typiquement iroquoiens, ce qui fait croire à la présence d'un petit groupe d'Iroquoiens du St-Laurent vers 1300-1400 à cet endroit (il est possible toutefois que les vases dont on a retrouvé des morceaux aient été ramenés par des Amérindiens locaux après un voyage vers le sud).

Région de Rivière St-Paul - Blanc-Sablon

La situation archéologique de cette région est à la fois brillante et tragique. Brillante parce que les rapports de recherches que nous possédons indiquent que cette région est d'une très grande richesse à la fois dans le nombre de sites, dans leur diversité chronologique et spatiale, et dans les vestiges découverts. Tragique parce

que cette richesse fut dilapidée par une série de collectionneurs et de soi-disant archéologues. Il existe toutefois quelques rapports qui permettent de définir un tant soit peu les manifestations archéologiques. Ajoutons aussi que le cadre général du Détroit de Belle-Isle bénéficie depuis quelques années des efforts d'archéologues de l'Université Memorial de Terre-Neuve ainsi que du Smithsonian Institution de Washington. Les nombreux rapports qu'ils ont produits proposent maintenant un cadre chronologique régional qui commence à 9 000 ans avant aujourd'hui. Certaines de leurs conclusions m'apparaissent cependant quelque peu outrées et je ne suis pas prêt à accepter leur cadre chronologique. On y fait intervenir des variables qui ne sont pas bien contrôlées; les archéologues Tuck et McGhee ont entre autres créé une séquence culturelle basée sur des changements stylistiques de pointes de projectile, qui m'apparaît prématurée. En effet, l'utilisation des variables stylistiques comme base d'étude est de plus en plus critiquée dans le milieu archéologique, et il convient d'être extrêmement



prudent et circonspect lorsqu'on les fait intervenir.

Quoiqu'il en soit, la région a connu une occupation continue et régulière sur quelques milliers d'années; elle a connu aussi plusieurs groupes culturels: Amérindiens, Inuit, Norrois (Vikings) peut-être. Basques, Espagnols, Français, Anglais. Tous furent attirés par les mêmes richesses: nombreux mammifères marins (phoques, baleines et morses), poissons en quantité (saumons, morues, capelans), mollusques abondants, présence de caribous à peu de distance de la côte.

Synthèse de l'évolution préhistorique

Selon le cadre traditionnel

Si on utilise le cadre technologique pour définir les différentes manifestations culturelles qui se sont succédées sur la Côte-Nord, on obtient grosso modo les distinctions suivantes: Archaïque du Bouclier, Archaïque maritime, Sylvicole moyen, Sylvicole supérieur, Dorsétien et Thuléen. Les quatre premiers sont reliés à la préhistoire amérindienne, les deux derniers à la préhistoire inuk.

L'Archaïque du Bouclier correspond à une tradition technologique répartie géographiquement sur tout le territoire du Bouclier canadien, et chronologiquement sur environ 7 000 ans (de 5 000 avant le Christ jusqu'à l'arrivée des Européens). On caractérise cette tradition par un assemblage plus ou moins rudimentaire dont les principaux outils sont des couteaux, des racloirs et des pointes de projectile en pierre taillée; par un nomadisme étendu dont les vestiges architecturaux se résument à quelques pierres de foyer; et par une économie cynégétique généralisée (où l'on chasse et tue tout ce qui est rencontré) dirigée vers les ressources de l'intérieur du territoire (par rapport aux ressources côtières).

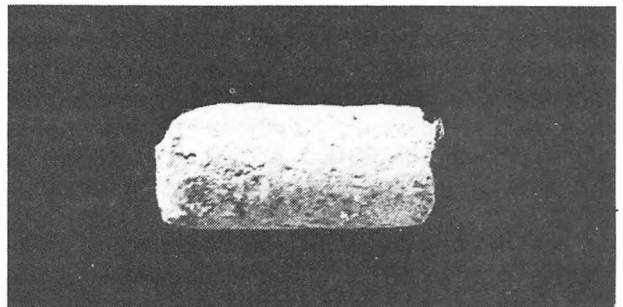
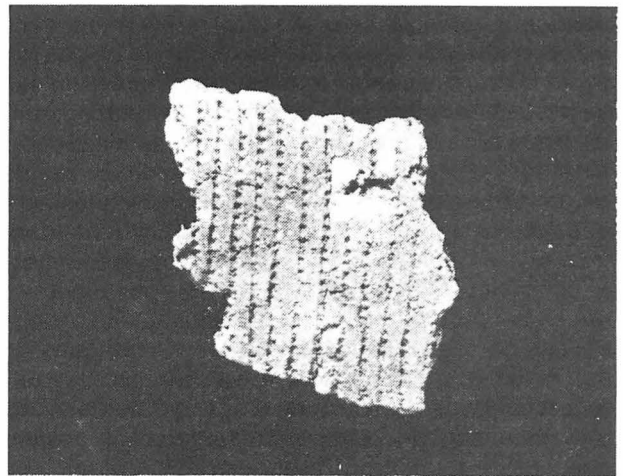
A cette tradition pourrait se référer la majorité des sites de la Haute et de la Moyenne Côte-Nord.

L'Archaïque maritime est une tradition voisine de la précédente mais qui représenterait une adaptation aux ressources marines de la côte nord-est de l'Amérique du Nord. Ses protagonistes auraient vécu entre 8 000 et 2 500 ans avant l'actuel, et auraient habité tout le littoral entre le Golfe du Maine au sud et la côte du Labrador au nord, en passant par Terre-Neuve. Les objets qu'ils ont laissé témoignent d'une grande habileté dans les techniques de taille et de polissage de la pierre. Leurs manifestations funéraires sont relativement élaborées. Quelques

cimetières ont déjà été découverts dans le Maine, au Nouveau-Brunswick et à Terre-Neuve; ils comprenaient de nombreuses sépultures contenant pour la plupart des offrandes funéraires telles des bayonettes décorées (gravures géométriques sur pierre polie), des pointes, des sculptures zoomorphes. Aucun cimetière de ce genre n'a été découvert sur la Côte-Nord. On a cependant rapporté la présence de deux tumuli funéraires à Brador (près de Blanc-Sablon): il m'apparaît très difficile d'accorder quelque crédibilité à cette hypothèse compte-tenu des éléments qui ont été avancés comme preuves.

Sur la Côte-Nord, les sites de cette tradition sont surtout nombreux sur la Basse Côte bien qu'on en rencontre sur la Moyenne. Leur présence sur la Haute Côte reste problématique.

En ce qui concerne le Sylvicole moyen et le Sylvicole supérieur, je renvoie le lecteur aux textes de ce recueil traitant de la zone laurentienne. Qu'il suffise de mentionner qu'on trouve quelques sites de ces périodes sur toute l'étendue de la côte. L'identification de cette présence tient avant tout dans la découverte de tessons de poterie. Il s'ensuit qu'il faut se questionner sur l'origine de ces tessons: sont-ce des gens de la haute Vallée du St-Laurent qui ont laissé des vases lors d'expéditions? Ou s'agit-il de vestiges d'objets rapportés par des Amérindiens locaux



Tesson de poterie à motif dentelé et perle de cuivre (fragment d'un collier sans doute) trouvés à Mingan. Date approximative: 800 ans.

Photo: D.C.

lors de voyages vers le sud-ouest? Dans quelques cas il semble assez clair, à cause de la présence d'autres vestiges, qu'il s'agit bien de restes de voyageurs en provenance de la haute vallée du St-Laurent. Il y a donc eu de toute façon des expéditions vers l'est dont le but devait être l'exploitation des ressources de la côte (il pourrait être aussi question de raids guerriers mais ce serait spéculer abusivement). Il est encore trop tôt pour connaître le genre d'influences qui ont pu se manifester entre les cultures (locales et étrangères).

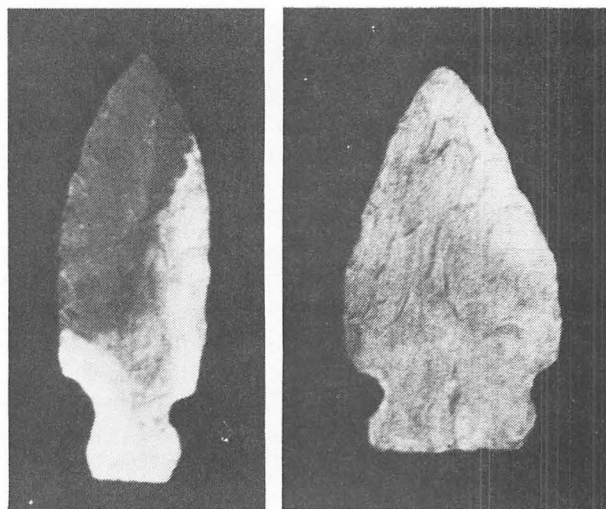
La présence de sites dorsétiens et thuléens est concentrée sur la Basse Côte-Nord. Bien que la tradition historique admet des Inuit aussi à l'ouest qu'à Sept-Iles, aucun site n'a encore été découvert qui confirmerait cette présence. Nous renvoyons le lecteur au texte de ce recueil sur le Nouveau-Québec pour une meilleure compréhension de ces formes culturelles.

Selon les modèles écologiques

On peut aussi aborder les mêmes vestiges préhistoriques d'une façon un peu différente. Au lieu de mettre l'accent sur des critères technologiques, on peut privilégier des critères structuraux relatifs à l'organisation et à la définition des éléments d'un site. Le choix de ces critères permet de relier les sites entre eux par le biais de leur association commune à un modèle d'adaptation tel que ceux décrits brièvement dans la seconde partie de ce texte. Cette façon de faire m'apparaît plus intéressante parce qu'elle permet, théoriquement, de créer des relations entre des sites côtiers et des sites de l'intérieur. Il est en effet important de percevoir la réalité de la Côte-Nord comme une entité à plusieurs paliers: un même groupe d'individus n'habitera pas et n'exploitera pas de la même façon l'espace côtier, l'espace fluviatile et l'espace intérieur. La probabilité que les outils utilisés dans un cas ne ressemble pas à ceux utilisés dans un autre cas est très grande; il existe aussi des différences dans le nombre et la proportion des fonctions pouvant être représentées. Il devient donc beaucoup trop arbitraire de définir des cultures par leur seule technologie; il est préférable de chercher le modèle structural à l'origine de la répartition et de l'organisation des unités fonctionnelles d'un site. Ce modèle demeurant le même pour toutes les manifestations matérielles d'une culture, il devient possible de comparer des sites provenant de différentes zones écologiques.

Lors de mes travaux sur la Moyenne et la Haute Côte-Nord, j'ai utilisé la deuxième approche. L'étude principale a porté sur des sites de la Rivière au Bouleau (près de Sept-Iles) mais des conclusions préliminaires concernant un site de Hauterive et un de Mingan semblent concorder

avec les premiers résultats. Il m'apparaît encore prématuré de vouloir intégrer les données de la région de Rivière St-Paul - Blanc-Sablon à ces mêmes conclusions, mais des considérations semblables peuvent être proposées. Il faut souligner que dans ce dernier cas les modalités de l'adaptation ont pu être différentes parce que ce milieu possède des caractéristiques particulières. Une étude menée au Labrador dans la région de Hamilton Inlet par W. Fitzhugh peut servir de base à une interprétation plus écologique que technologique de cette région de la Côte-Nord.



Outils de pierre trouvés à la Rivière au Bouleau: (de gauche à droite) pointe, couteau à encoches. Date approximative: 1 000 ans.
Photo: D.C.

Les conclusions générales pour la région comprise entre la Rivière aux Outardes et la Romaine peuvent se résumer ainsi.

Il y a 6 500 ans, les groupes amérindiens qui peuplaient le territoire avaient une économie basée préférentiellement sur la chasse aux caribous. A ce moment-là le climat devait être légèrement plus froid que l'actuel, ce qui a sans doute eu pour conséquence la présence de troupeaux de caribous en nombre plus imposant dans des zones qui en comportaient moins il y a 100 ans (on peut difficilement se fier à la situation prévalant aujourd'hui à cause des transformations industrielles). La présence sur la côte de groupes amérindiens devait être sporadique (en été) et reliée en bonne partie aux déplacements des caribous ainsi qu'à la montée des saumons.

L'outillage de base était constitué de pointes de lance foliacées à pédoncule allongé, de racloirs et de couteaux foliacés, de petites haches rectangulaires au tranchant poli; nous ne connaissons pas encore d'autres matériaux que la pierre pour la fabrication des outils, bien que les objets en os et en bois devaient être nombreux.

Les groupements d'individus devaient être multi-familiaux (entre deux et quatre familles) pendant la plus grande partie de l'année, mais des rassemblements plus importants devaient se produire de la fin du printemps au début de l'automne. Ces rassemblements devaient avoir lieu sur les rives de grands lacs poissonneux. Les familles vivant ensemble étaient apparentées, pour la plupart, par les femmes qui les composaient.

Vers 5 000 ans avant l'actuel, on note une modification importante de la structuration des vestiges dans les sites. Il semble bien qu'une nouvelle forme adaptative ait été mise en place graduellement. Elle est associée à la quête des petits mammifères comme principale activité cynégétique. La raison du changement n'est pas encore précisée mais on peut le relier à un réchauffement du climat qui a eu pour effet de transformer les habitudes des espèces animales. Ainsi, les troupeaux de caribous ont sans doute subi des pertes importantes, ce qui a créé des famines parmi les chasseurs et, par le fait même, une obligation de trouver de nouvelles ressources.

On note aussi une miniaturisation de la plupart des outils taillés (les formes de base demeurent sensiblement les mêmes), et la prépondérance de certains outils, notamment les grattoirs.

Les regroupements d'individus devaient plus avoir une orientation unifamiliale ainsi qu'un apparentement par les hommes. Les territoires occupés se sont stabilisés et étaient reliés à des familles ou à des individus puisque l'exploitation des ressources en petits mammifères est moins aléatoire. Les rassemblements avaient aussi lieu en été mais il est plus probable qu'ils devaient se tenir sur la côte; on note en effet que les sites côtiers reliés à cette forme adaptative comportent plus d'unités que ceux reliés à la forme précédente.

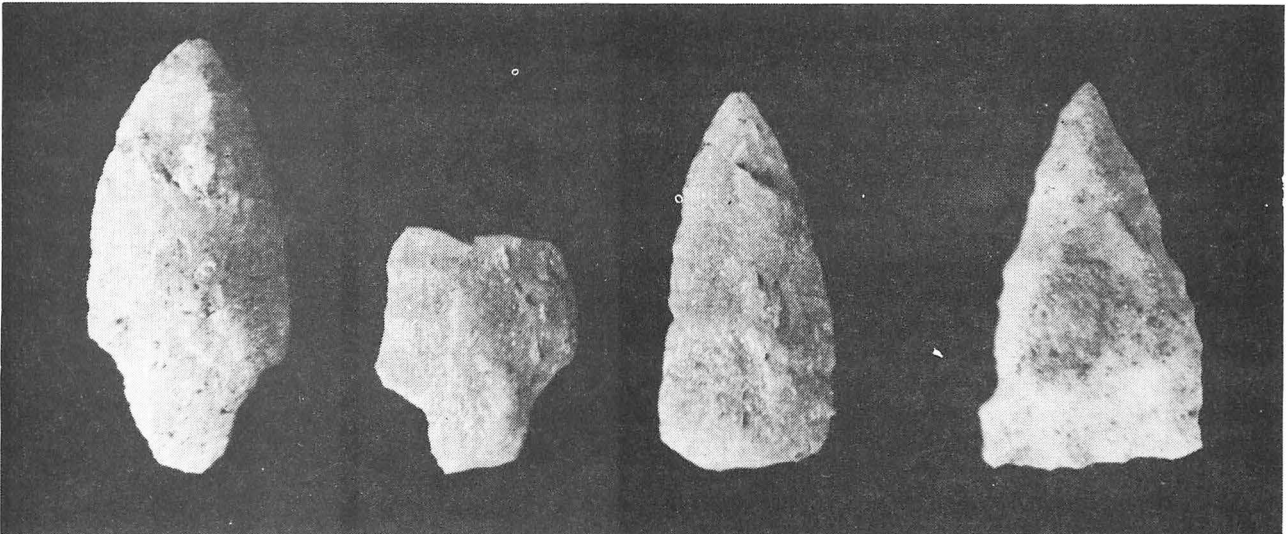
Il y a 3 000 ans de nouvelles modifications prennent forme et il semble y avoir un retour à un mode adaptatif relié à la chasse au caribou. Les mêmes particularités générales que celles décrites précédemment se manifestent à ce moment; dans les détails il devait y avoir de grandes distinctions cependant: on note par exemple que la forme foliacée des outils est remplacée par des formes lancéolées et triangulaires (des pédoncules droits ou des encoches servent à l'emmanchement, le cas échéant).

La situation des derniers 1 500 ans apparaît plus confuse. Il y eut un réchauffement graduel qui a atteint son apogée vers 900-1000 après le Christ, qui fut suivi d'un refroidissement dont le point culminant se situe vers 1500-1600. Au moment du réchauffement, on note la présence de populations étrangères en provenance du sud-ouest de même qu'une accentuation de l'occupation côtière par les populations locales qui ont dû s'en remettre à une économie basée sur la pêche et la chasse au petit gibier. D'autre part le refroidissement semble avoir fait évacuer la côte en partie. C'est d'ailleurs vers cette époque que des Inuit ont pu s'aventurer assez loin vers l'ouest.

L'arrivée des Européens semble avoir concordé avec une période de transition de la structure socio-économique des populations autochtones de la Côte-Nord. Des divisions culturelles ont pu avoir pris naissance quelques siècles auparavant et ne se manifester concrètement qu'à partir de cette période; ces divisions ont pu avoir eu pour base des distinctions adaptatives reliées à des conditions sous-régionales. La venue des Européens a précisé certaines adaptations ou a obligé le recours à certains types d'activités: la présence blanche a été synonyme très tôt d'épidémies, de génocides, d'avidissement; les pertes

Différents types de pointes trouvés sur un site à Mingan (quartzite). Date approximative: 800 ans.

Photo: D.C.



démographiques ont alors dû être compensées par de nouvelles formes économiques. La traite des fourrures a servi d'exutoire à une partie de la population amérindienne au prise avec sa survivance.

Conclusion

D'après les données qui ont été présentées dans ce texte, il est clair qu'aucune adaptation côtière ne peut être postulée pour la Haute et la Moyenne Côte-Nord. Il s'agit essentiellement de populations intérieures dont l'exploitation côtière a varié avec les fluctuations de leur économie de base.

On s'aperçoit en fait de la grande flexibilité adaptative des populations préhistoriques. Il reste évidemment de nombreux problèmes à résoudre ainsi qu'une quantité considérable de précisions à apporter. Il y a par-dessus tout une étape essentielle à franchir: posséder la connaissance de la situation archéologique dans la zone intérieure puisqu'il semble acquis que l'occupation côtière n'était que marginale.

Le lecteur comprendra facilement la précarité des constructions qui ont pu être érigées au cours de ce texte. Il comprendra aussi que la recherche des éléments nécessaires à leur solidification passe par la qualité des données récoltées. Et cette qualité est issue du respect que tous et chacun doivent porter au patrimoine archéologique.

7 LA FORÊT BORÉALE

La forêt boréale, composée essentiellement de conifères, couvre environ le tiers du territoire québécois, entre le 48ième et le 55ième degrés de latitude, depuis la frontière ontarienne à l'ouest jusqu'au Labrador à l'est. Très dense dans sa partie sud, elle fait graduellement place à la toundra (aux arbres espacés, aux lichens et à la mousse) dans sa partie nord. Elle occupe généralement une région de plateau, aux collines arrondies, entrecoupées de nombreux lacs, rivières et marécages ainsi que de quelques chaînes de montagnes. Les rivières se déversent en direction ouest et nord dans la baie James, la baie d'Hudson et la baie d'Ungava et en direction sud dans le Saint-Laurent. Le climat dans l'ensemble est continental tempéré. Les hivers sont longs, froids et secs. Les étés sont courts, chauds et pluvieux. La faune aquatique, ailée et terrestre est variée quoique relativement moins dense que dans les régions plus au sud.

Pendant longtemps la composition du milieu végétal, la complexité du réseau hydrographique, l'absence de route et le coût élevé des expéditions associés aux difficultés de localisation et d'investigation des sites ont eu pour effet de décourager les recherches archéologiques dans cette région.

Aujourd'hui encore la rareté et la nature des sites excavés, généralement de petite dimension et relativement pauvres en vestiges archéologiques, gênent considérablement la reconstitution des principales étapes de la préhistoire de cette vaste région. Les quelques reconstitutions qui sont proposées sont souvent extrapolées à partir de régions périphériques et ne conviennent pas nécessairement à la forêt boréale. Il est donc important de revoir périodiquement la définition des étapes de la préhistoire qui sont proposées pour cette région et, à la lumière des nouvelles données ac-

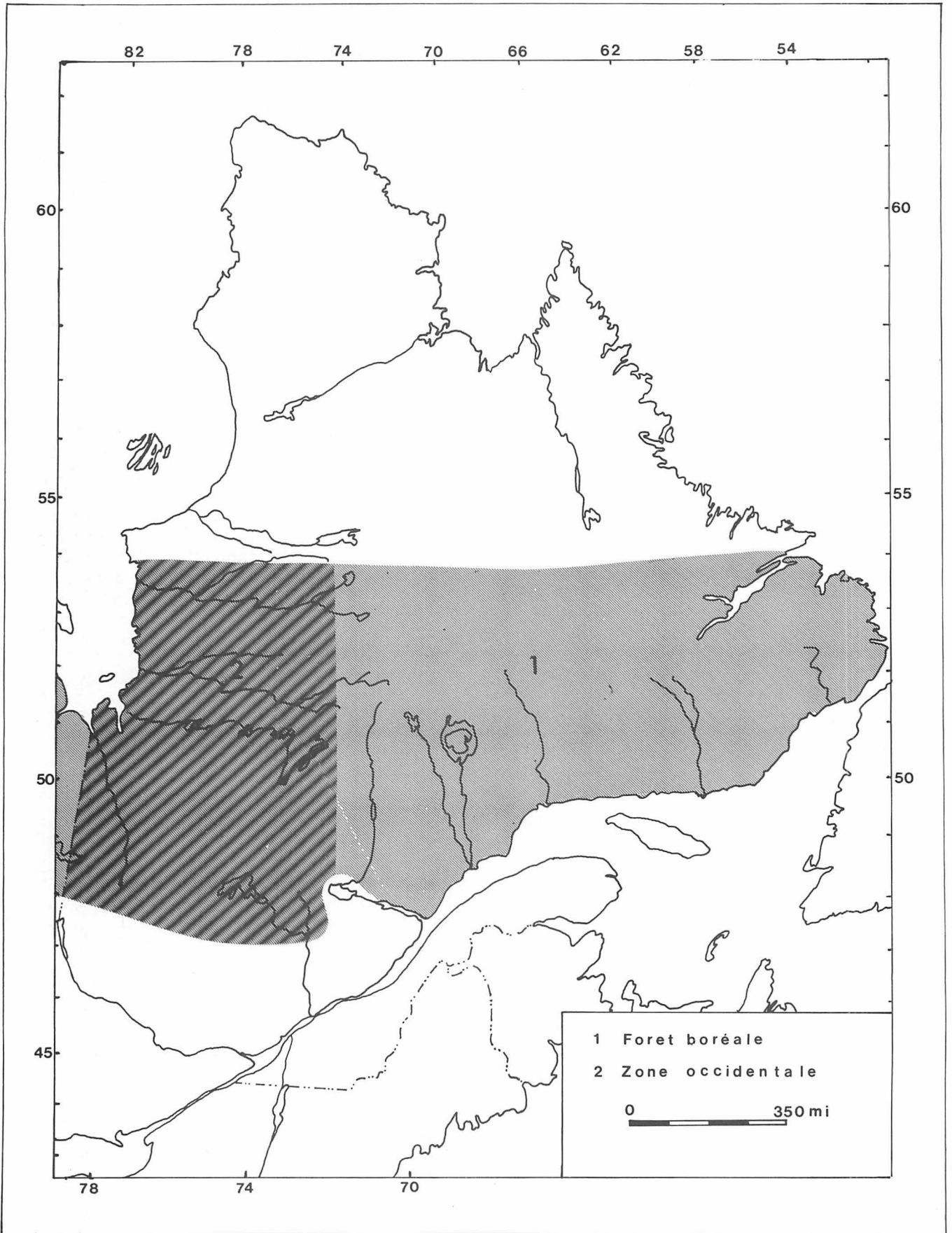
quises, d'y apporter des précisions, les nuances ou les changements qui s'imposent.

La préhistoire de la zone orientale de la forêt boréale, qui s'étend à l'ouest du lac St-Jean (côte nord et Labrador), ayant connu un développement quelque peu différent et étant abordée à l'intérieur d'autres chapitres, nous nous limiterons à la zone occidentale comprise entre la frontière ontarienne et le lac St-Jean.

Compte-rendu des recherches archéologiques dans la zone occidentale de la forêt boréale québécoise.

Les recherches archéologiques ont débuté dans cette région avec les travaux de reconnaissance de Edward S. Rogers en 1947, 1948 et 1950, dans la région du lac Mistassini et dans la région immédiatement à l'ouest de celui-ci, au sud de la rivière Rupert. Au cours des années 1954, 1955, 1957, et 1961, Frank Ridley effectuait pour la première fois des reconnaissances et des fouilles au lac Abitibi, dans la partie ontarienne du lac.

Les travaux de ces deux pionniers ont beaucoup contribué à soulever l'intérêt des archéologues pour la préhistoire de la forêt boréale. Depuis les années 1960, et davantage encore depuis 1970, les recherches archéologiques se sont nettement intensifiées. Les travaux de Thomas Lee (1961 et 1964) et ceux de Roger Marois (1970 à 1976) dans la partie québécoise du lac Abitibi ont fait suite à ceux de Ridley. Les premiers résultats des travaux de Marois n'ayant pu être consultés à temps, ils ne sont pas intégrés à la présente recherche.





Vue d'ensemble d'un site excavé de la rive nord du lac Kanaaupscow. La concentration de pierres au premier plan correspond à l'emplacement d'un foyer datant d'environ cinq siècles.

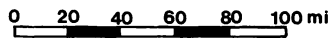
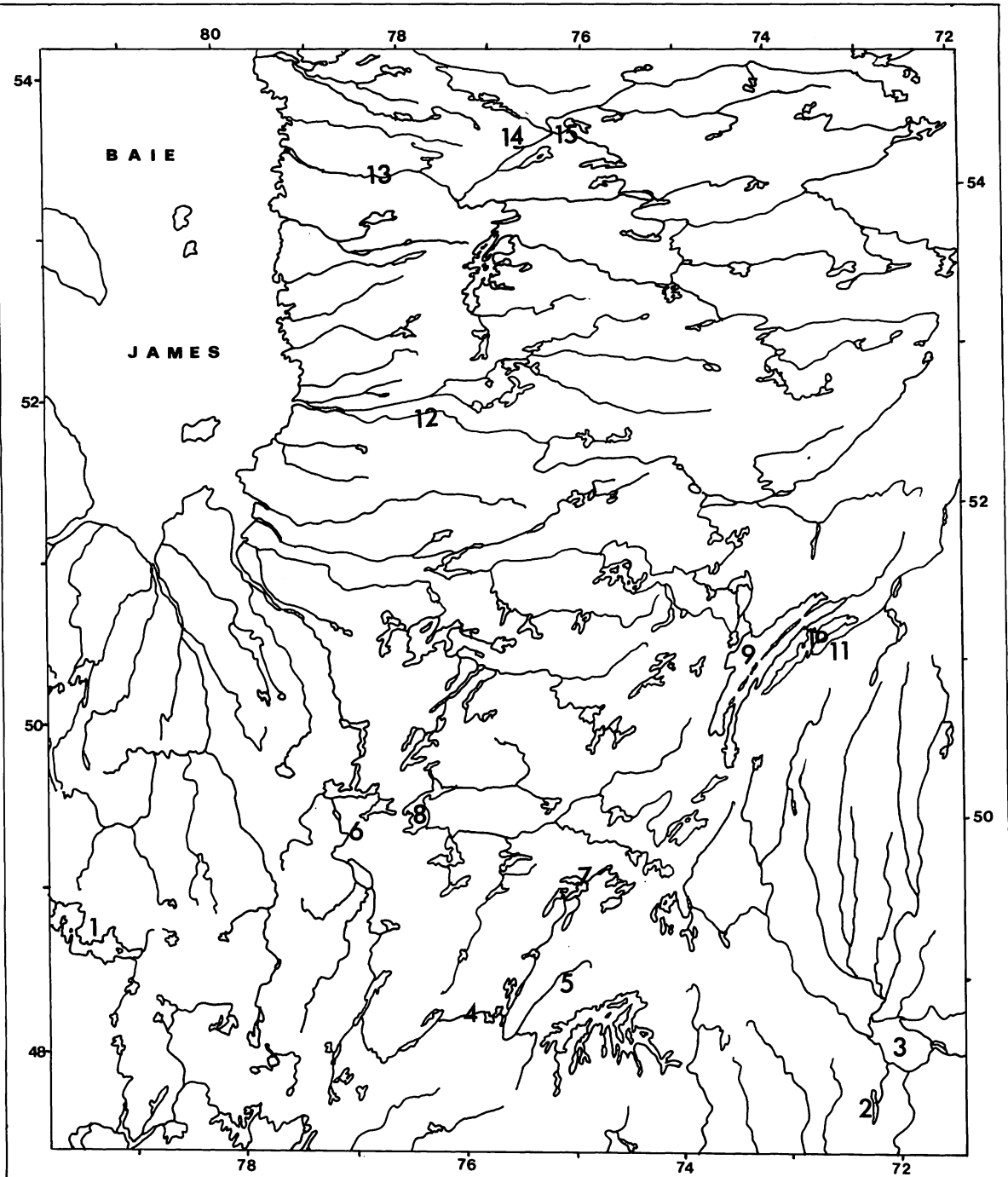
Photo: Marcel Laliberté.

En 1963, les travaux de reconnaissance et de fouilles conduits par Charles A. Martijn donnaient suite aux travaux de Rogers dans la région du lac Mistassini et Albanel ainsi qu'à l'embouchure de la rivière Témiscamie. Six sites ont été partiellement excavés en cette occasion. Ces recherches ont donné lieu à une vaste synthèse sur la préhistoire et l'ethnographie de la région de Mistassini par Martijn et Rogers en 1969.

Dans la région de la baie James, le projet d'aménagement hydroélectrique du bassin des rivières la Grande et Eastmain a donné naissance à un vaste programme d'inventaire et de sauvetage des ressources archéologiques. La reconnaissance est en cours depuis 1972 alors que les opérations de fouille ont débuté en 1975. Au terme de l'été 1976, sept sites préhistoriques avaient été excavés dans la région du lac Kanaaupscow. Les excavations se sont poursuivies sur cinq nouveaux sites en 1977.

L'analyse des collections de vestiges archéologiques du lac des Commissaires, au sud-ouest du lac St-Jean, réalisée par Anne Baulu (1975) et les travaux de reconnaissance et de fouille de Dominique Groison (1976 et 1977), sur le tracé des lignes de transmission de l'énergie hydroélectrique de la baie James, complètent ce compte-rendu des principales recherches archéologiques effectuées à ce jour dans la zone occidentale de la forêt boréale québécoise.

Partant de ces travaux et de ceux de James V. Wright (1968, 1972), lequel s'est intéressé à la préhistoire de la forêt boréale à l'échelle du Bouclier Canadien, nous allons essayer de dresser un tableau général des principales étapes qui ont marqué l'évolution des sociétés préhistoriques depuis leur arrivée dans la zone occidentale de la forêt boréale québécoise jusqu'au début de la période historique commençant avec la venue des Européens.



ZONE OCCIDENTALE DE LA FORET BOREALE

- | | | | | | |
|---|----------------------|----|----------------|----|-----------------|
| 1 | Lac Abitibi | 6 | Riv. Bell | 11 | Riv. Témiscamie |
| 2 | Lac des Commissaires | 7 | Lac Doda | 12 | Riv. Eastmain |
| 3 | Lac St-Jean | 8 | Lac Goéland | 13 | Riv. La Grande |
| 4 | Riv. Mégiscane | 9 | Lac Mistassini | 14 | Lac Kanaaupscow |
| 5 | Riv. Pascagama | 10 | Lac Albanel | 15 | Riv. Griault |

Le paléo-environnement et le peuplement de la forêt boréale

Le peuplement de la zone occidentale de la forêt boréale québécoise est intimement lié aux différents changements survenus dans l'environnement suite à la dernière glaciation. De façon plus précise encore, la venue de l'homme est liée à l'entrée de la flore et de la faune dans les régions libérées par la fonte du glacier.

On peut situer entre 11,000 et 9,500 B.P. le moment où la calotte glaciaire, qui couvrait la presque totalité du Québec au cours de la dernière glaciation amorça son retrait dans la région des Grands Lacs. Ce retrait fut momentanément interrompu au niveau de la région de la forêt boréale actuelle par une réavance glaciaire qui atteignit son maximum entre 8,500 et 8,300 B.P. après quoi le glacier amorça un recul définitif. La fonte du glacier amena la formation de vastes étendues d'eau, de véritables mers intérieures.

Vers 8,000 B.P., un lac pro-glaciaire Opémisca, formé par la fonte du glacier dans la région de la baie James, fut envahi par les eaux marines par suite de la rupture de la calotte glaciaire Laurentienne en deux calottes distinctes: le glacier de l'Hudson s'écoulant vers l'ouest et celui du Nouveau-Québec se retirant vers l'est. Cette invasion marine, appelée mer de Tyrrell, a ainsi talonné le glacier du Nouveau Québec vers l'est jusqu'à ce que la dénivellation topographique et le relèvement du continent interrompent sa course, soit sur une distance atteignant par endroit 175 milles de la côte actuelle de la baie James. Dès lors, la mer s'est retirée progressivement par suite du relèvement isostatique jusqu'au niveau présent. Vers 6,500 B.P., la mer se trouvait encore à une cinquantaine de milles de la côte actuelle.

La végétation fit vraisemblablement son entrée dans la partie sud et la partie centrale de la forêt boréale actuelle peu de temps après le début de la période chaude et sèche qui a mis fin à l'avance glaciaire vers 8,300 B.P. Avec la flore apparurent sans doute des espèces animales telles le caribou, le castor, qui vinrent s'ajouter aux différentes espèces de poissons et d'oiseaux venues plus tôt. Vers 6,500 B.P., la forêt boréale avait atteint la région de Mistassini alors que dans la région de la Baie James, à cette même époque, la végétation arborescente commençait à peine à se développer.

A la lumière de ces données, on peut donc considérer que les conditions nécessaires au peuplement humain étaient déjà réunies vers 7,000 B.P. à la limite sud de la forêt boréale actuelle. Ce

n'est que plusieurs siècles plus tard, vers 6,000 B.P. qu'elles devaient l'être dans la région de la Baie James à la limite nord de la forêt boréale.

Depuis ce temps un certain nombre de fluctuations climatiques de plus ou moins grande amplitude sont survenues et ont très bien pu, pour certaines, modifier sensiblement la limite septentrionale de la forêt boréale et influencer la répartition et la densité des ressources animales. Il est assez peu probable cependant, compte tenu de la capacité d'adaptation de l'homme aux changements de l'environnement qu'elles aient pu à un moment ou l'autre entraîner son départ et encore moins son extinction de la région.

La période paléo-indienne (7,000-6,000 B.P.)

Si le moment de la venue de l'homme dans la zone occidentale de la forêt boréale québécoise se situe effectivement autour de 7,000 B.P., tel qu'il est permis de le supposer à partir des données paléo-écologiques disponibles, ces premiers arrivants appartenaient possiblement à des groupes de tradition Plano de la fin de la période paléo-indienne.

Ils venaient probablement de l'ouest ou du sud pour exploiter périodiquement le caribou au cours de ses migrations saisonnières entre la région de toundra et la forêt boréale de l'époque.

Jusqu'à présent, aucun site archéologique de la zone occidentale de la forêt boréale n'a pu être identifié clairement à la période paléo-indienne. Deux pointes de projectile provenant de la région de Mistassini présenteraient toutefois selon Martijn des affinités du point de vue de la forme et des techniques de fabrication avec des pointes de type Plano de la région des Grands Lacs.

La position stratigraphique de l'une de ces pointes indique hors de tout doute un âge relativement ancien par rapport aux couches d'occupation purement archaïques du site où elle fut recueillie. Il est assez difficile toutefois d'établir avec certitude qu'il s'agit d'un outil de tradition Plano ou au contraire d'une phase ancienne de la tradition de l'Archaïque du Bouclier. Il est généralement admis en effet que cette dernière est issue de la tradition Plano dont elle conserve certains traits au niveau entre autres de la forme des pointes de projectile.

D'autres découvertes devront donc être effectuées avant que l'on puisse se prononcer clairement sur la présence Plano dans les limites de la forêt boréale québécoise actuelle. Sur la base des données paléo-écologiques disponibles, il est permis de croire que des groupes de cette tradition ont pu occuper cette région à une époque précé-

dant immédiatement ou du tout début de l'implantation de la forêt boréale, il y a de cela 6,000 ou 7,000 années.

La période archaïque (6,000-2,700 B.P.)

Plusieurs sites archéologiques de la zone occidentale de la forêt boréale québécoise ont produit des outils de pierre taillée qui se rattachent sous plusieurs aspects à la tradition archaïque commune dans tout le nord-est américain. Ces outils diffèrent toutefois par certains traits de ceux rencontrés dans des régions plus au sud et à l'est et identifiés à l'Archaïque Laurentien (dans la vallée du St-Laurent et le sud du Québec) ou à l'Archaïque Maritime (dans la région du golfe du St-Laurent).

Le terme d'Archaïque du Bouclier est généralement utilisé pour désigner ce complexe technologique particulier qui se retrouve de part et d'autre de la baie d'Hudson, sur toute l'étendue du Bouclier Canadian.

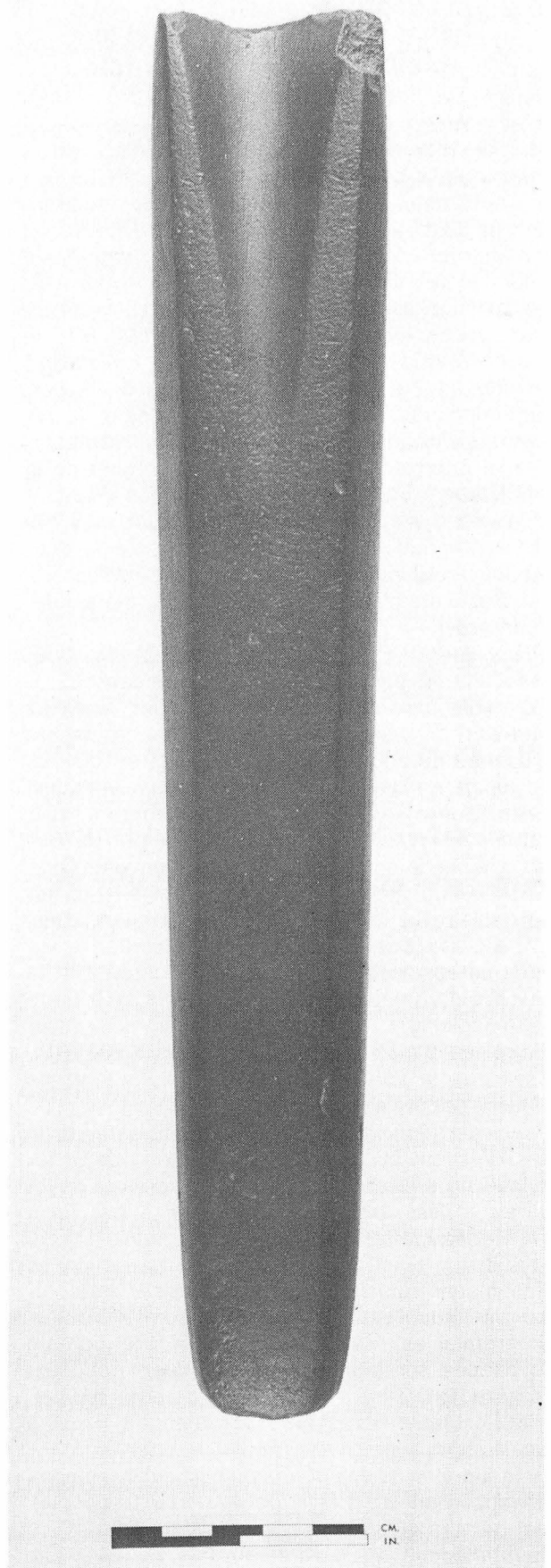
Les principales caractéristiques technologiques de l'Archaïque du Bouclier pourrait se résumer de la façon suivante: l'outillage est composé de pointes de projectiles lancéolées, de pointes à encoches latérales ou à pédoncule, de grattoirs variés, de couteaux bifaces de formes diverses, de racloirs assortis, de percuteurs, d'herminettes, de quelques outils sur éclats, de bifaces et d'unifaces grossiers, d'outils à fonctions multiples, d'outils en demie-lune ou ulu. A ces caractéristiques s'ajoutent la rareté sinon l'absence d'outils en pierre polie.

La majorité des sites inventoriés autour des lacs Mistassini et Albanel de même que sur les rives de la rivière Témiscamie sont identifiables à la tradition Archaïque du Bouclier. Il en va de même pour certains des sites inventoriés à l'ouest de Mistassini ainsi que pour certains niveaux d'occupation de sites du lac Abitibi.

La tradition de l'Archaïque du Bouclier est largement représentée également dans les collections du lac des Commissaires, au sud-ouest du lac St-Jean. Les quelques outils en pierre polie rassemblés en cet endroit, comme ceux provenant de l'ensemble de la forêt boréale en général, indique une influence possible de la tradition de l'Archaïque Laurentien sur celle du Bouclier.

Quelques outils en basalte trouvés sur la rivière Pascagama rappellent également par leur

Gouge en pierre polie trouvée au lac Polaris au sud-est du lac Kanaaupscow, Baie James.
Photo: Marc Laberge.



facture et leur forme certains traits de l'Archaïque du Bouclier.

Au lac Kanaaupscow, dans la région de la baie James, les outils en pierre mis à jour sur un certain nombre de sites présentent des affinités avec l'Archaïque du Bouclier. Les grattoirs de formes diverses, les outils bifaces variés de même que la forme générale des quelques pointes recueillies évoquent cette tradition. Des indices de l'utilisation de la pierre polie ont été également trouvés sur quelques sites.

Si l'on se fie à ces quelques données provenant de différents endroits de la zone occidentale de la forêt boréale, il semble que la tradition de l'Archaïque du Bouclier se soit répandue à une certaine époque sur la majeure partie de cette région. Il est assez difficile toutefois, en l'absence de datations en nombre suffisant, d'établir à quel moment et avec quelle rapidité cette tradition s'est implantée. Il est encore plus hasardeux de se prononcer sur son évolution.

En se basant sur la forme des pointes de projectile recueillies sur les sites de l'Archaïque du Bouclier, au lac Abitibi, il semblerait que cette tradition se soit implantée à une période relativement ancienne. Les pointes lancéolées associées aux pointes à encoches témoigneraient d'une phase intermédiaire dans l'évolution de la tradition. L'absence de pointes lancéolées et la présence de pointes à encoches, à pédoncule et de pointes triangulaires référerait pour leur part à une phase relativement récente de la tradition.

Dans la région de Mistassini, Wright reconnaît l'existence d'une phase ancienne, d'une phase intermédiaire et d'une phase récente de l'Archaïque du Bouclier. Bien qu'elle diffère sensiblement de celle proposée par Martijn, cette séquence reconnaît l'ancienneté et la durée prolongée de la tradition dans cette région. Il semblerait même qu'elle a pu persister jusqu'à la période historique si l'on en croit l'absence de vestiges céramiques. Il s'agirait dans ce cas d'un phénomène local puisque des traces d'industries céramiques ont été trouvées à l'ouest de Mistassini, au lac du Goéland, au sud, au lac des Commissaires, à l'est, au lac St-Jean et plus au nord, au lac Kanaaupscow de même que sur la rivière Griault.

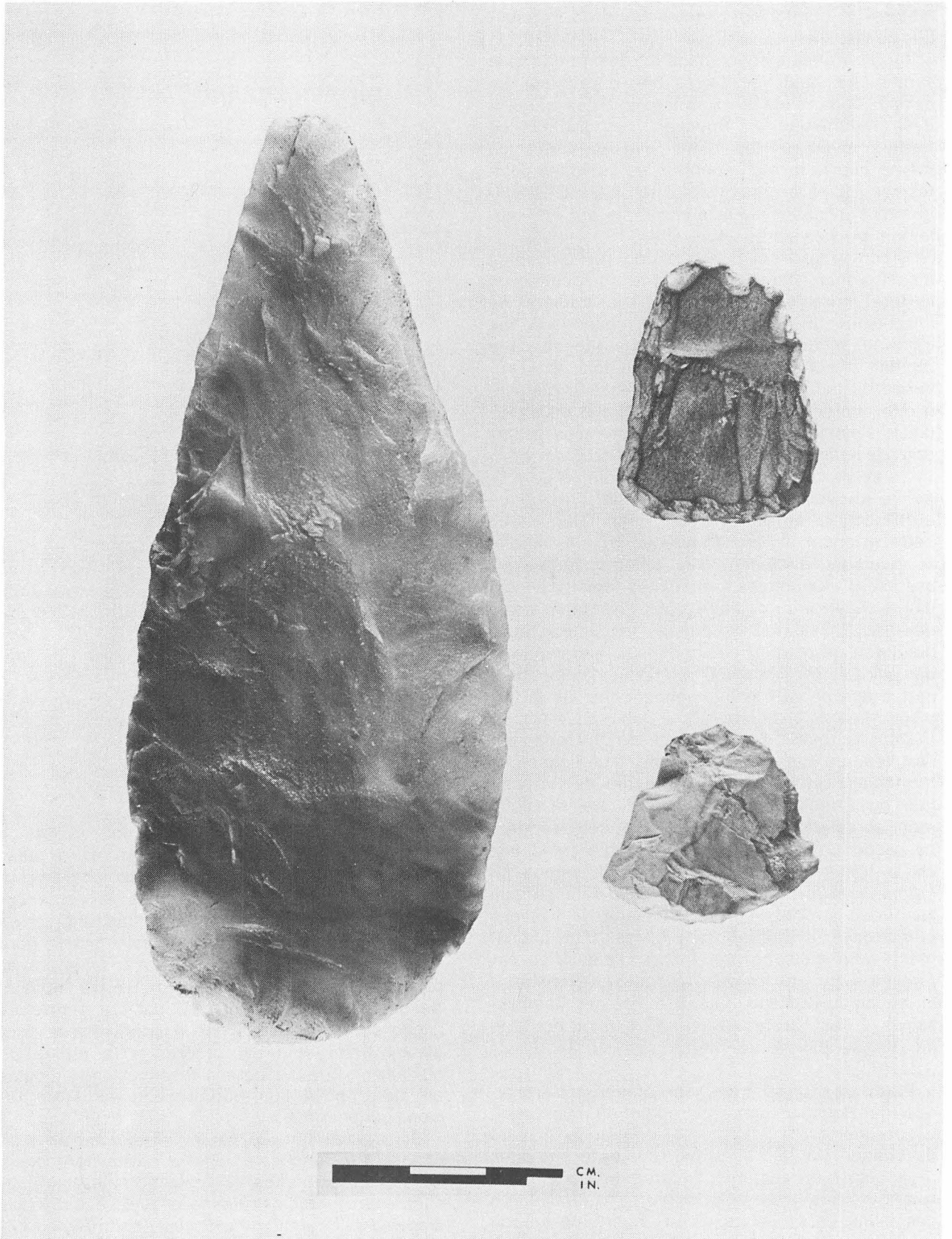
Plusieurs autres traits caractérisent l'Archaïque du Bouclier dans la région de Mistassini. Un premier est la présence d'une grande quantité de bifaces sur la très grande majorité des sites de la région et cela indépendamment de leur âge relatif et de la diversité possible de la fonction de ces sites. La présence d'une importante source de matière première dans la région, à la colline Blanche, pourrait peut-être expliquer la popularité de ce type d'outil particulièrement dispendieux du point de vue de la quantité de matière



Pointes de projectiles: les encoches latérales sont destinées à faciliter l'emmanchement à une tige de bois. Ces pièces proviennent du lac Kanaaupscow, Baie James.
Photo: Marc Laberge.

première requise pour sa fabrication. La Colline Blanche, importante carrière de quartzite, pourrait peut-être expliquer également comment il se fait que, mis à part quelques rares exceptions, tous les outils recueillis dans la région sont en quartzite alors qu'ailleurs, dans le nord de l'Ontario et dans la région de la baie James par exemple, ce matériau ou son équivalent local (le quartz et le ramah chert) ont été remplacés à une certaine époque par le chert. A ces principaux traits culturels propres à la région de Mistassini, il faut ajouter l'absence totale d'outils en pierre polie pourtant présents dans les régions périphériques.

Bien qu'aucun site véritablement ancien n'ait encore été découvert dans la partie nord de la zone occidentale de la forêt boréale, on peut supposer à partir des données paléo-écologiques disponibles que l'homme occupe cette région depuis des millénaires. Un échantillon de charbon de bois prélevé sur un site du lac Caniapiscou, à quelques centaines de milles à l'est du lac Kanaaupscow et au nord-est de Mistassini, et daté à



Biface ovoïde et grattoirs trouvés sur un site du lac Kannaupscow, Baie James.

Photo: Marc Laberge.

3,485 ± 95 années tend à confirmer cette interprétation.

Au lac Kanaapscow, deux sites pour lesquels nous avons reconnu certaines affinités de l'outillage avec la tradition de l'Archaïque du Bouclier, ont été datés aux environs de A.D. 840 et A.D. 1315 respectivement. Ces dates tendent à indiquer une persistance de la tradition jusqu'à une époque récente comme c'est présumément le cas dans la région de Mistassini. Il est cependant trop tôt à notre avis pour conclure définitivement sur la durée tardive de cette tradition. Il n'est pas exclu, en effet, qu'une nouvelle tradition culturelle ait vu le jour à cette époque ou avant, empruntant des traits de l'Archaïque du Bouclier dont elle serait issue et d'autres de traditions culturelles du sud avec qui elles auraient été en contact tel qu'indiqué par la découverte des vestiges céramiques du Sylvicole moyen en forêt boréale.

La période Sylvicole (3,000 - 400 B.P.)

Dans la vallée du St-Laurent, le sud du Québec et de l'Ontario, la période commençant vers 3,000 B.P. et se terminant avec la colonisation européenne, appelée Sylvicole, est caractérisée par le développement d'un ensemble de traits culturels nouveaux dont la céramique. La période sylvicole est habituellement divisée en trois phases définies principalement à partir des types céramiques en présence à différentes périodes.

Dans la zone occidentale de la forêt boréale québécoise, il n'existe pas à proprement parler de période sylvicole. Tout au plus pouvons-nous parler, à ce stade-ci de la recherche archéologique, de contacts possibles entre deux communautés culturelles distinctes, au cours desquels certains objets ou procédés technologiques tels la céramique ont pu être échangés.

Les plus anciens types céramiques découverts dans la zone occidentale de la forêt boréale du Québec remontent au sylvicole moyen. Des vestiges céramiques de tradition Laurel et de tradition Pointe Péninsule ont été trouvés sur des sites du lac Abitibi. La tradition Laurel se serait développée en Ontario, au Manitoba et possiblement au Québec, entre 700 av. JC et A.D. 1,000 chez les groupes archaïques de la forêt boréale alors que la tradition Pointe Péninsule, contemporaine de cette dernière, se serait développée chez les groupes de l'Archaïque Laurentien de la vallée du St-Laurent au Québec et en Ontario.

Ailleurs, dans la zone occidentale de la forêt boréale, les vestiges céramiques du Sylvicole Moyen sont rares.

La céramique du Sylvicole supérieur a égale-

ment pénétré la forêt boréale. De tradition Iroquoienne, on la retrouve sur plusieurs sites du lac Abitibi. Elle est présente aussi au lac des Commissaires sur la rivière Bell et le lac Doda de même que sur la rivière Mégiscane. Des vestiges céramiques iroquoiens ont été également recueillis dans la région de la baie James.

En fait, un plus grand nombre de sites devront être excavés avant que l'on puisse établir clairement à quel moment et par quelle voie la céramique a pénétré dans la forêt boréale, quelles régions elle a atteint et quels autres traits culturels ont pu être introduits par suite des contacts entre les groupes de tradition archaïque et ceux de tradition sylvicole. On peut supposer que ces contacts ont été maintenus plus ou moins assiduellement pendant plusieurs siècles précédant l'arrivée des européens.

L'Archaïque du Bouclier, un concept à reviser

Par le biais d'une étude de l'outillage en pierre taillée provenant de onze sites témoins des Territoires du Nord-Ouest, du Manitoba, de l'Ontario et du Québec, Wright a abordé les problèmes de l'origine de la tradition, de sa diffusion à travers le Bouclier Canadien et de son évolution au niveau de la technologie lithique. Il conclut à une évolution de la tradition par des changements dans la composition de l'outillage et dans la forme des outils à travers le temps, principalement au niveau des pointes de projectiles, des grattoirs et des bifaces. Plus précisément, la catégorie des pointes et celle des grattoirs aurait tendance, selon Wright, à s'accroître avec le temps sur les sites de l'Archaïque du Bouclier, alors que celle des bifaces diminuerait. A l'intérieur de la catégorie des pointes, la proportion des pointes lancéolées diminuerait alors que celle des pointes à encoches augmenterait. Pour les grattoirs, la tendance serait une diminution dans le volume ou la dimension des pièces avec le temps, alors que pour les bifaces aucun changement significatif dans la forme des pièces n'a pu être distingué.

Sans nier l'existence de changements ou d'une évolution au sein de l'outillage de l'Archaïque du Bouclier, tel que proposé par Wright, on peut s'interroger toutefois sur le bien fondé de certaines des conclusions émises par celui-ci. On peut douter en effet de la fiabilité de ses conclusions lorsqu'on constate qu'un bon nombre des collections qui ont servi de fondement à son étude, les trois collections du Québec entre autres, ont été recueillies en surface. On sait très bien que des sites de cette nature n'offrent qu'une faible garantie quant à l'homogénéité du matériel,

celui-ci pouvant avoir été déposé au cours d'occupations successives par des groupes de traditions culturelles différentes. Il semble que ce soit d'ailleurs le cas d'au moins un site puisque Wright mentionne avoir extrait de l'une des collections des artefacts qu'il attribue à une tradition culturelle postérieure à l'Archaïque du Bouclier.

On peut se demander également dans quelle mesure les variations observables dans la composition de l'outillage de différents sites de l'Archaïque du Bouclier constituent une indication fiable de changements ou d'une évolution au sein de la tradition. Le simple fait qu'une portion seulement d'un site soit excavée et le fait qu'un site a pu être réoccupé plusieurs fois au cours d'un bref interval de temps, sans qu'il ne soit possible de discerner stratigraphiquement les occupations, peuvent fausser considérablement l'interprétation de la fréquence relative des différentes catégories d'outils au sein de l'outillage. Dans le cas d'une excavation partielle, il se peut très bien que la partie excavée corresponde à une aire d'activités particulières (habitation, lieu de dépèçage du gibier ou de travail des peaux, etc...) et que dans ce cas certains types d'outils soient surreprésentés par rapport à l'ensemble du site.

Sachant également que ces populations qui ont vécu au cours de la période Archaïque étaient essentiellement des nomades qui parcouraient la forêt boréale en quête de nourriture au rythme des saisons et selon les disponibilités en gibier, on peut se demander si certaines variations dans l'outillage, au niveau des types d'outils en présence et du nombre d'outils de chaque type, ne dépendent pas des activités de subsistance réalisées (e.g. chasse, pêche, trappe), de la saison pendant laquelle ces activités sont réalisées et du mode d'organisation du groupe pour l'exécution de ces tâches. Devant la possibilité d'une telle spécialisation de l'outillage selon la fonction des sites et leur saison d'occupation, il est assez difficile de concevoir les variations qui surviennent dans la composition de l'outillage de plusieurs sites comme l'expression de changements ou d'une évolution technologique au sein de l'Archaïque du Bouclier.

Les *changements* affectant la forme des outils, tels que ceux observés par Wright, ou ceux relatifs aux techniques de taille ou de fabrication des outils constituent, à notre avis, une référence beaucoup plus fiable que la fréquence relative des différentes catégories d'outils pour distinguer des étapes dans l'évolution de la tradition. Malheureusement, très peu de sites archaïques de la forêt boréale ont fait l'objet d'une telle analyse de sorte qu'on peut difficilement discuter à ce moment-ci de l'évolution de la tradition, sinon en des termes très généraux.

Le mode de vie en milieu de forêt boréale

Par delà les événements et les situations que nous venons de décrire sommairement et qui ont marqué des étapes dans l'évolution des sociétés préhistoriques de la forêt boréale, il existe une autre dimension importante de cette évolution que nous n'avons à peu près pas abordé. Il s'agit du mode d'adaptation, d'organisation et de fonctionnement de ces sociétés.

Les données disponibles sur le sujet sont évidemment rares et fragmentaires compte tenu du petit nombre de sites excavés et l'intérêt relativement récent de l'archéologie envers cet aspect de la préhistoire. On connaît néanmoins déjà certains traits généraux de l'organisation de ces sociétés qui témoignent de l'adaptation de l'homme et de la relative stabilité des cultures préhistoriques.

Les groupes qui habitaient la forêt boréale au cours de la préhistoire étaient essentiellement des chasseurs nomades qui parcouraient annuellement un vaste territoire en quête de ressources animales variées. Le caribou et le poisson constituaient fort probablement leurs principales sources de nourriture auxquelles s'ajoutaient des ressources complémentaires comme le castor, l'ours, le lièvre, le porc-épic et les oiseaux aquatiques.

Ils se déplaçaient vraisemblablement en petits groupes de quelques familles, s'arrêtant pour des périodes plus ou moins longues aux endroits plus productifs après quoi ils reprenaient leur quête de nourriture. Leurs campements principaux étaient construits en bordure des cours d'eau et des lacs qui, en même temps qu'ils constituaient des réservoirs de ressources variées, servaient de voies de communication.

Pendant la période difficile de l'hiver, les hommes devaient probablement quitter régulièrement le campement principal pendant quelques jours pour chasser. Les femmes et les enfants devaient sans doute parfois assurer seuls leur subsistance. Pendant la chasse les hommes parcouraient la forêt et les lacs en quête de nourriture pendant le jour et logeaient dans des abris temporaires la nuit. Au camp principal, les femmes et les enfants pêchaient ou parcouraient la forêt aux alentours en quête de petit gibier tout en s'adonnant aux nombreuses tâches domestiques.

Avec la venue de l'été, plusieurs petits groupes se réunissaient sans doute à un endroit connu ou fixé, sur un lac ou une rivière où le poisson était abondant. Ces rassemblements donnaient vraisemblablement lieu à de multiples activités à caractère social et religieux en mê-

me temps qu'ils permettaient la restructuration des groupes en prévision d'un nouveau cycle annuel d'activité en forêt boréale.

Conclusion

Les quelques recherches archéologiques effectuées à ce jour dans la zone occidentale de la forêt boréale permettent en somme d'identifier certains événements ou moments marquants de la Préhistoire de cette région du Québec. Elles permettent également de se représenter certains aspects généraux du mode de vie en milieu boréal.

Il reste encore cependant beaucoup de chemin à parcourir avant que l'on puisse se vanter de connaître véritablement, ne fut-ce que superficiellement, les principales étapes et les mécanismes d'adaptation, de fonctionnement et d'évolution des sociétés de chasseurs. Pour parvenir à ce stade de connaissance, il faudra attendre que de nombreux sites nouveaux, d'âge et de nature variés, aient été investigués. Malheureusement, ceci n'apparaît possible qu'à long terme.

Les sources de financement des projets de recherches archéologiques sont rares et le gouvernement québécois, principal pourvoyeur de fonds dans ce domaine, accorde dans les circonstances priorité aux travaux de sauvetage des sites plus directement menacés.

8 LE NOUVEAU-QUÉBEC ET LE LABRADOR

Le Nouveau-Québec occupe la plus grande partie de la péninsule du Québec-Labrador que Louis Edmond Hamelin appelle aussi le Québec nordique. Cet immense espace dans lequel la France tiendrait plusieurs fois, est délimité par la mer d'Hudson à l'ouest, le détroit d'Hudson au nord, la mer du Labrador à l'est. Au sud, la limite est moins naturelle. Aussi reste-t-elle flottante et discutée, comme en rend compte Louis-Edmond Hamelin dans "Nordicité canadienne". Nous pouvons estimer qu'au sud, la péninsule du Québec-Labrador commence à peu près là où cesse la colonisation intensive des Blancs, c'est-à-dire vers le 50° de latitude nord.

La côte orientale de la péninsule du Québec-Labrador recèle quelques uns des premiers paysages américains entrevus par des Européens. Aux environs de l'an mille les Norrois du Groenland, qui séjournèrent à Terre-Neuve, fréquentaient la côte du Labrador. Ils y eurent quelques démêlés avec ceux qu'ils appelèrent les Skraelings, des Indiens ou des Esquimaux selon les endroits. Nous ignorons s'ils allèrent plus à l'ouest. En 1610 Hudson pénétra dans la baie d'Ungava; au XVIIIème siècle les missionnaires moraves évangélisèrent en Allemand les Esquimaux du Labrador: la préhistoire cédait peu à peu la place à l'histoire. Au milieu du XIXème siècle la Compagnie de la Baie d'Hudson installa un poste à Fort-Chimo et peu avant la deuxième guerre mondiale tous les autochtones du Nouveau-Québec étaient évangélisés, par les protestants surtout et un peu aussi par les catholiques. Le processus d'acculturation était alors devenu irréversible. Il n'en reste pas moins que ce territoire est resté jusqu'en 1960 l'une des régions

nord-américaines les moins étudiées. Depuis lors il y eut de nombreuses missions, en particulier archéologiques et ethnologiques, appuyées par des organismes de recherche québécois, terre-neuviens, canadiens ou américains. Aujourd'hui nous pouvons commencer d'esquisser un cadre spatio-temporel cohérent, mais certainement provisoire, de la préhistoire du Nouveau-Québec – Labrador. Toutefois, pour en comprendre l'intérêt, il faut le replacer dans l'ensemble de la préhistoire de l'Arctique.

L'Arctique a-t-il une préhistoire?

A l'échelle de l'humanité – quelques millions d'années – la préhistoire des Amériques est toute récente même si chaque année des vestiges plus anciens sont découverts: au moins 30,000 ans en Alaska, plus de 20,000 ans en Amérique du Sud et ce sont là des dates minimales. A l'échelle de l'Amérique, toutefois, la préhistoire de l'Arctique oriental dont fait partie le nord du Nouveau-Québec, nous est presque contemporaine: il y a moins de 4,500 ans que des chasseurs venus de l'Alaska avec un mode de vie analogue à celui du Paléolithique, ont commencé à exploiter l'abondant gibier marin, terrestre et lacustre d'un immense espace récemment dégagé par la fonte des glaciers wisconsinien.

En Méditerranée, à la même époque, c'était la fin de l'Ancien Empire égyptien. Depuis mille ans au moins l'histoire de l'Occident s'inscrivait dans la pierre en caractères cunéiformes ou en hiéroglyphes. Dans l'Arctique, la Béringie joua

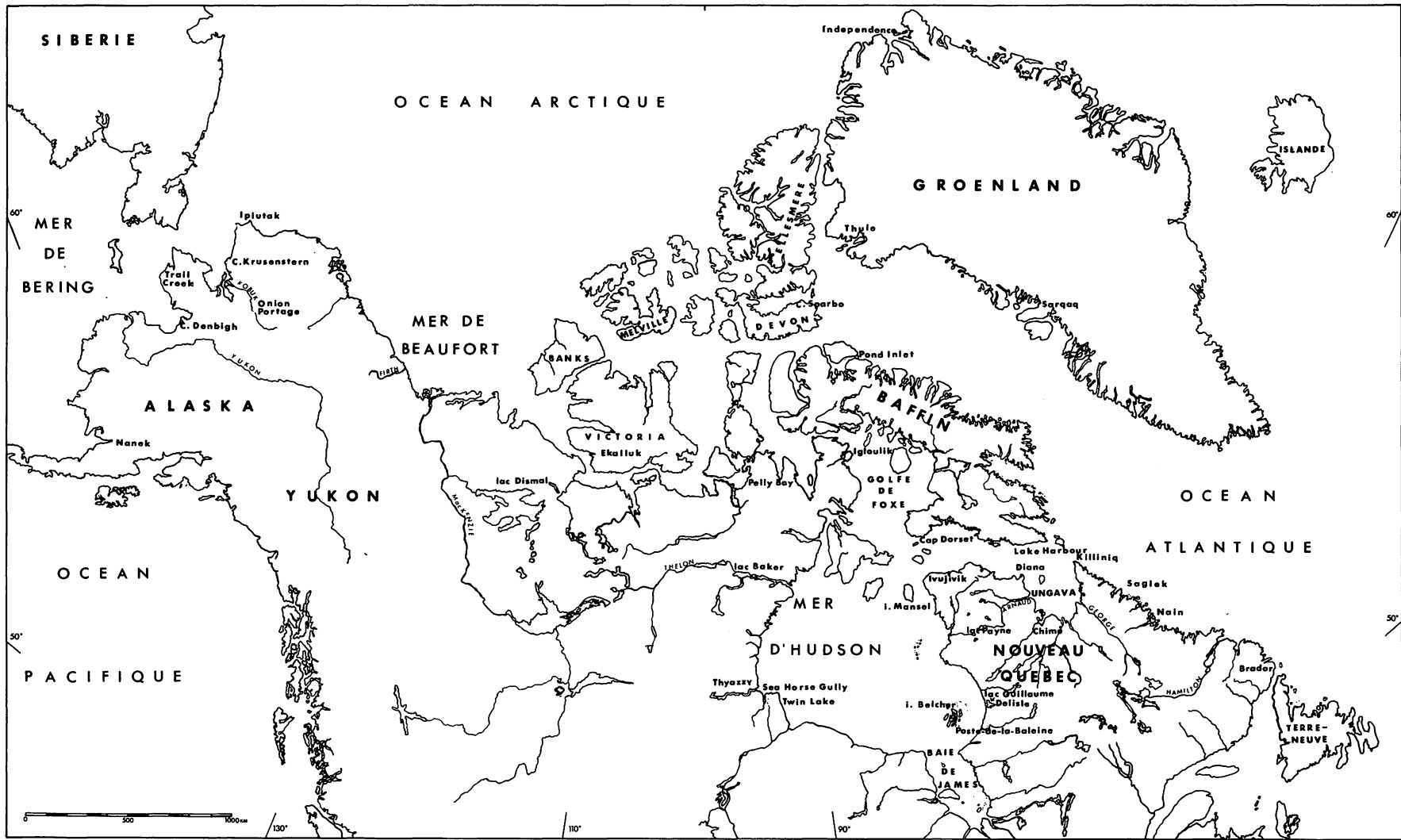
Scène de chasse au caribou.

Dessin de Arnoldi prêté par la Galerie UQAM.



un peu la rôle de la Méditerranée. Tantôt détroit, tantôt isthme, selon le niveau marin lui-même lié à la masse des glaciers, la région de Béring fut un lieu de convergence et de rencontre de groupes de chasseurs, de thèmes techniques, de traditions culturelles, venus de Sibérie, d'Asie centrale, des côtes du Pacifique et plus tard d'Alaska, voire, dans une moindre mesure, de l'arrière pays américain. Si le détroit nous apparaît aujourd'hui comme une coupure entre deux mondes continentaux — l'Asie soviétique et l'Alaska américain — c'est là une conception où les artifices de la politique moderne l'emportent sur les réalités moins éphémères de la géographie humaine. La variété des paysages et l'exceptionnelle richesse en gibier marin, depuis les phoques jusqu'aux grandes baleines, ont permis à des groupes d'origines ethniques différentes d'exploiter la région de diverses façons, selon leurs tendances et en fonction des particularités du milieu immédiat qu'ils fréquentaient. En réalité le détroit de Béring a fait se rencontrer les hommes plus qu'il ne les a séparés. De même que les civilisations riveraines de la Méditerranée durant une partie de leur développement aux interactions qui s'établirent entre elles ainsi qu'aux transformations résultant des heurts, à la fois traumatisants et stimulants, avec les "barbares" venus de l'intérieur des continents, de même les cultures et traditions béringiennes constituent un réseau hétérogène de

thèmes techniques et culturels, surtout et d'abord asiatiques, puis aussi américains, qui s'influencèrent mutuellement et parfois s'opposèrent. L'archéologie permet de les retracer sur près de 10 000 ans. Avant cela, les chasseurs de gros gibiers qui furent les premiers colons du Nouveau-Monde, laissèrent peu de traces en Alaska. Or à la fin du Wisconsin. Il y a environ 10 000 ans, les gros mammifères terrestres devinrent de plus en plus rares. Certains, comme le mammoth, disparurent complètement à la suite de changements écologiques assez brusques probablement liés au réchauffement de la période de *Two Creeks* et peut-être aussi à cause d'une chasse excessive. Par contre il est probable, qu'une élévation de 6 à 10° de la température des eaux entraîna un enrichissement de la mer en plancton, créant donc un milieu de plus en plus attirant pour les baleines et autres mammifères marins. A l'extrémité de la chaîne écologique, l'Homme, pouvons-nous supposer, s'adapte à ces nouvelles ressources. C'est alors que le détroit de Béring qui se reformait à mesure que les glaciers fondaient, devint peu à peu le creuset des cultures maritimes arctiques. Il y a 5 000 ans, peut-être 6 000, apparaissait au nord-ouest de l'Alaska la culture de Denbigh, découverte par Giddings. On ne peut lui trouver aucun antécédent américain. Par contre, sa technologie lithique n'est pas sans ressemblance avec le mésolithique et ce qu'on appelle le "néolithique" si-



bérien, (ce néolithique ne correspondant à aucune société agricole plus ou moins sédentarisée comme en Europe), et en particulier avec certaines cultures du lac Baikal et de la Léna. Par les détails de leur facture, les outils de la culture de Denbigh constituent un ensemble original lié à une économie mixte; chasse au caribou et pêche dans la toundra intérieure, chasse côtière aux mammifères marins, cette dernière activité représentant probablement l'élément nouveau et stimulant de groupes qui, avant de fréquenter Béring, partageaient plutôt leur existence entre la forêt et la toundra.

Le Québec nordique et l'Arctique oriental

Une technologie lithique dérivée de la culture de Denbigh va se répandre dans l'est de l'Arctique et au Groenland. C'est la Tradition microlithique de l'Arctique. Avant de la suivre au Québec et au Labrador, nous allons examiner l'évolution du milieu physique qui allait permettre l'installation de l'homme dans l'Arctique oriental.

Jusqu'à l'apparition de la culture de Denbigh seul l'Arctique occidental était peuplé: l'Alaska avait été partiellement épargné par les glaciers du Wisconsin qui avaient recouvert, par contre, tout le nord-est américain et constitué un barrage infranchissable vers le sud. En se résorbant, l'immense inlandsis se sépara en deux, dégageant, à partir de 9000 ou 10000 avant J.-C., un long couloir menant droit au "Middle West" américain. Dès le septième millénaire avant J.-C. la partie est de l'inlandsis oriental américain, déjà séparée de la calotte groenlandaise, avait commencé de libérer la côte nord du Saint-Laurent et le Nord du Labrador, c'est-à-dire le sud et l'est du Nouveau-Québec.

Nous sommes loin de pouvoir suivre en détail l'évolution du peuplement humain mais nous savons que la péninsule du Québec-Labrador fut d'abord occupée par le sud. A la suite des plus récentes recherches effectuées au Labrador, il semble qu'au sixième millénaire des chasseurs de la Tradition Archaïque maritime fréquentaient le détroit de Belle-Isle. Dès 5000 avant J.-C. on les retrouve au nord du Labrador à Nain et à Okak. Les conditions écologiques du Labrador les incitèrent à exploiter à la fois les mammifères marins le long des côtes et les caribous à l'intérieur.

Au troisième millénaire avant J.-C. tout l'Arctique oriental, à l'exception du Groenland, était dégagé de l'inlandsis même s'il reste encore aujourd'hui quelques glaciers locaux comme à Baffin. La transgression marine était déjà forte-

ment compensée par le relèvement isostatique des terres allégées de leur lourde carapace. La flore et la faune étaient en pleine expansion grâce à un optimum climatique qui tirait d'eux à sa fin.

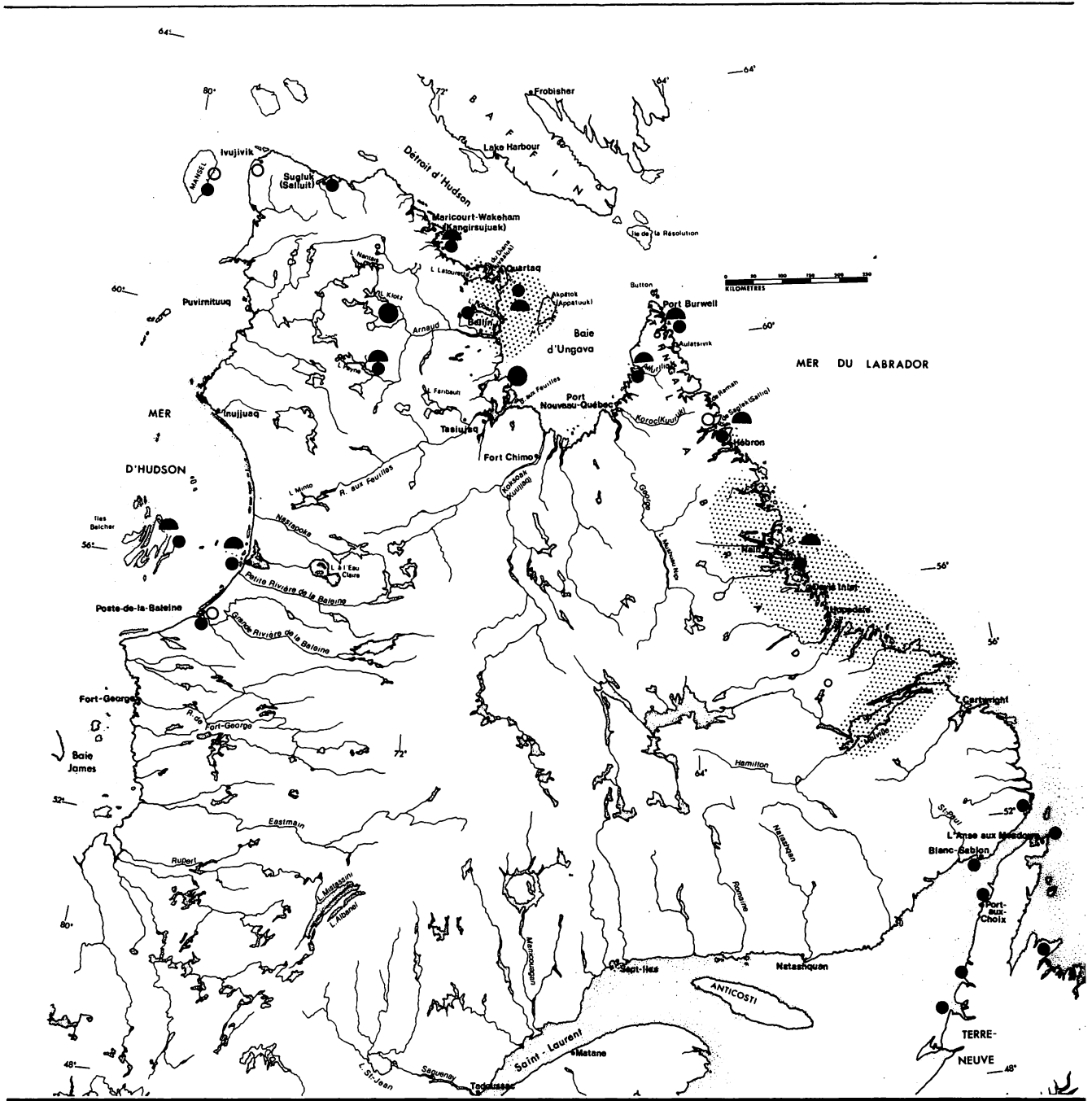
Entre 2500 et 2000 avant J.-C. des bandes de chasseurs porteurs de la Tradition microlithique de l'Arctique se répandirent rapidement dans tout l'Arctique oriental probablement attirés par une faune très riche et sans méfiance. A quelques siècles près — et les différences de dates reflètent peut-être seulement les incertitudes des datations par le C14 — on retrouve leurs traces dans le bassin de Foxe, au nord-est du Groenland, au sud-est de Baffin, au nord du Labrador, au nord-ouest et à l'ouest du Nouveau-Québec. Dans une première phase, environ de 2000 à 1000 avant J.-C., on peut distinguer plusieurs variantes régionales de la Tradition microlithique de l'Arctique: les groupes de l'Indépendance I, peut-être les premiers arrivés, connus pour avoir chassé le boeuf musqué au nord-est de l'Arctique oriental; les Pré-dorsétiens dans le bassin de Foxe, à Baffin et au Québec-Labrador; d'autres Pré-dorsétiens, un peu plus tard, s'adaptèrent momentanément aux ressources de la toundra intérieure du Keewateen et du Mackenzie. Il est difficile de savoir si les nuances qui distinguent ces variantes témoignent de différences antérieures à leur installation dans l'Arctique oriental ou bien sont dues à l'effet de l'isolement de certains groupes et à des conditions écologiques locales.

Une deuxième phase, à partir de 1000 ou 800 avant J.-C. est essentiellement représentée par le Dorsétien et, au nord-est, par l'Indépendance II. Tous ces groupes, vraisemblablement mongoloïdes, dont la Tradition microlithique de l'Arctique faisait partie du patrimoine technique, constituent les Paléo-esquimaux orientaux. Pionniers venus du bassin de Béring, les Paléo-esquimaux vont vivre près de 4000 ans en parfait équilibre avec le milieu et presque sans échange avec les



Fouille d'une maison dorsétienne au site Tuvaaluk (DIA.4), été 1976.

Photo: Patrick Plumet.



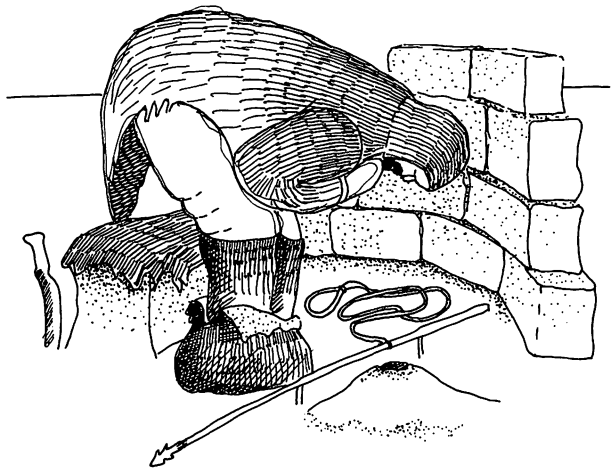
LOCALISATION des SITES ARCHEOLOGIQUES

- Site Pré-dorsétien
- Site Dorsétien
- ▲ Site Thuléen
- ▨ Zone riche en sites

aires culturelles voisines. Puis, à partir du début du second millénaire de notre ère, profitant des mêmes conditions climatiques qui favorisèrent les expéditions norroises au Groenland et au Vinland, d'autres groupes mongoloïdes béringiens, les Thuléens, commencèrent à fréquenter l'Arctique orientale. Chasseurs de grandes baleines, ils avaient une économie d'opulence moins dépendante du milieu immédiat comparée à l'austérité minutieuse des Paléo-esquimaux. Ces derniers ne résistèrent pas à la confrontation et disparurent rapidement entre 1000 et 1500 selon les endroits, sans que nous sachions exactement comment: extinction? acculturation? assimilation? Quelques légendes concernant les "Tounit" sont peut-être les seuls échos qui nous restent des rencontres entre Paléo-esquimaux et Néo-esquimaux.

La région où se trouve le plus grand nombre de sites correspondant à toute l'étendue de la période paléo-esquimaude est considérée comme "l'aire centrale" des Paléo-esquimaux. Elle englobe le bassin de Foxe, la Terre de Baffin et le nord-ouest du Nouveau-Québec. C'est là que la transition entre les deux phases, surtout Prédorsétien et Dorsétien, est la mieux représentée. Quant aux autres régions plus ou moins marginales, des bandes y auraient essaimé depuis l'aire centrale sous la pression démographique et à l'occasion de périodes climatiques particulièrement favorables. Ce sont là les hypothèses actuellement les plus vraisemblables, mais il apparaît de plus en plus que la côte du Labrador fut également le cadre d'une évolution *in situ*, au moins pour certains groupes, couvrant toute l'ère paléo-esquimaude. S'agit-il d'une extension de l'ère centrale ou d'un second foyer parallèle?

Pour apprécier les relations que les populations arctiques préhistoriques avaient établies avec le milieu, il faut garder à l'esprit deux faits importants. L'isolement d'abord: c'est en eux-mêmes et presque dans leur seul patrimoine technique et culturel que pendant 4000 ans les Paléo-esquimaux ont puisé les éléments nécessaires à l'établissement de relations équilibrées avec un milieu particulièrement rigoureux et changeant. L'exceptionnelle instabilité de ce milieu ensuite: on sait que dans l'Arctique les divers éléments du système écologique se trouvent à proximité d'un seuil au delà duquel de brusques transformations peuvent se produire. La mer qui soudain devient banquise n'en est qu'une illustration spectaculaire et habituelle, mais une saison plus froide qui se prolonge avec des conditions d'englacement empêchant la chasse peut entraîner une famine fatale pour quelques bandes. Dans une autre perspective il faut penser aussi qu'entre 2500 et 1000 avant J.-C., sur la côte hudsonienne du Nouveau-Québec par exemple, chaque génération de Paléo-esquimaux pouvait



Scène de chasse au phoque (attente devant le trou respiratoire de la proie).

Dessin de Arnoldi prêté par la Galerie UQAM.

observer les transformations résultant d'un relèvement continental de trois mètres. Les sites côtiers les plus anciens sont aujourd'hui à 140 mètres d'altitude et à quelques kilomètres de la mer. En regard de cet isolement et de ce milieu fluctuant et instable, les Paléo-esquimaux paraissent avoir développé une grande souplesse vis-à-vis de l'ensemble de l'écosystème arctique assortie d'une dépendance étroite, limitée dans le temps et dans l'espace, vis-à-vis de certains éléments de cet écosystème, en particulier quelques types de gibier.

Le Labrador

C'est très tôt, dès le début du second millénaire avant J.-C., que les Paléo-esquimaux fréquentèrent la côte du Labrador, en concurrence ou en alternance avec les Indiens de l'Archaique maritime arrivés avant eux du sud. Les premiers groupes, dont l'outillage ressemblait à celui de l'Indépendance I, seraient venus du Groenland suivis peu après par des Pré-Dorsétiens de Baffin. La deuxième phase paléo-esquimaude est représentée par deux courants dorsétiens qui se sont succédés à partir de 800 avant J.-C., le premier paraissant aussi avoir quelques affinités avec l'Indépendance II du Groenland. Les nouveaux sites découverts chaque été par des équipes canadiennes et américaines montrent que toute la côte du Labrador, une partie de la rive nord de l'estuaire du Saint-Laurent ainsi que tout le littoral de Terre-Neuve ont été fréquentés par les Dorsétiens jusqu'à l'arrivée des Norrois. Pourtant l'archéologie ne décèle presque aucun échange entre les Paléo-esquimaux et l'Archaique maritime ou les Béothucks qui, à des époques différentes, partagèrent longtemps les mêmes ré-

gions. En dépit de quelques particularités régionales secondaires, la culture matérielle paléo-esquimaude ne reflète aucune adaptation importante au milieu forestier qui caractérise le sud du Labrador et Terre-Neuve. Ce n'était donc ni un climat plus doux, ni de nouveaux paysages que recherchaient si loin au sud les Paléo-esquimaux, mais seulement les prolongements mêmes de certains éléments du milieu arctique, en particulier les mammifères marins.

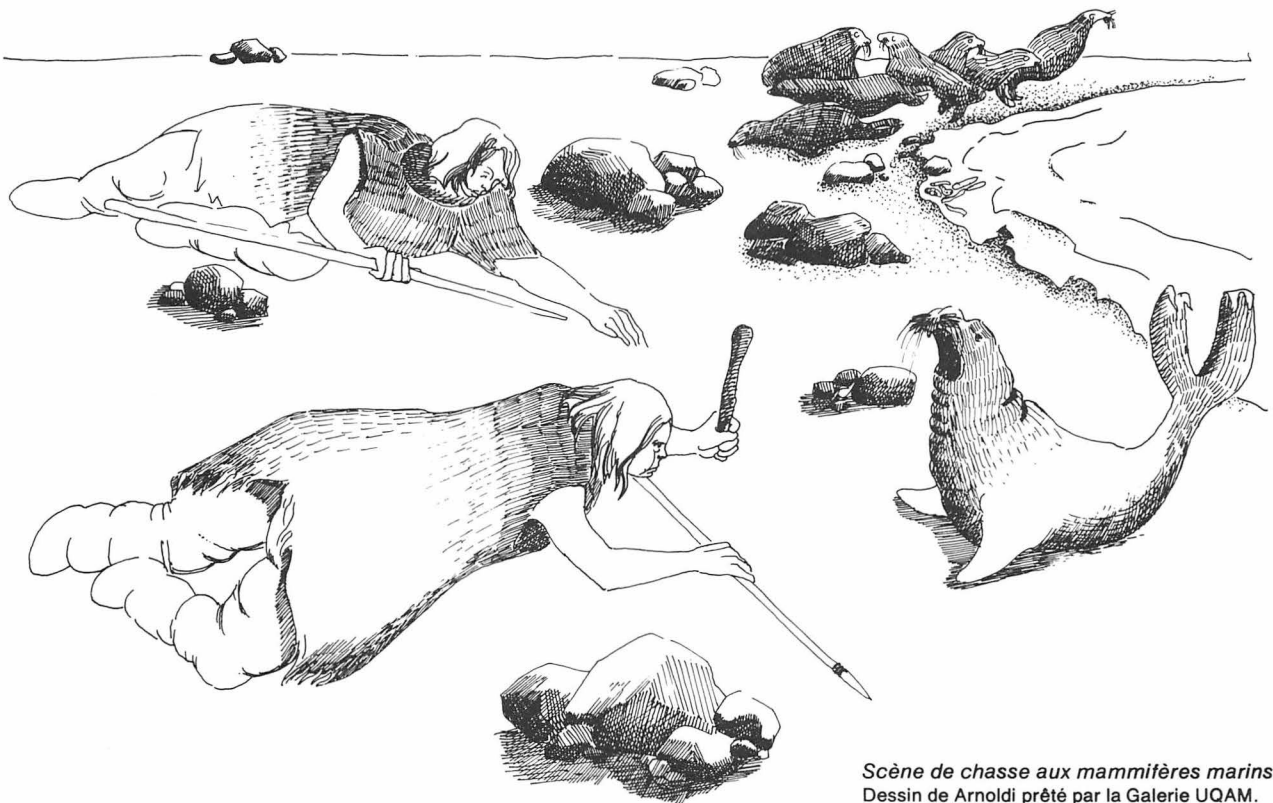
L'Hudsonie

Située de l'autre côté de la péninsule par rapport au Labrador, la côte hudsonienne est encore mal connue sauf en sa partie centrale. Les sites repérés sont assez pauvres. Ils témoignent d'une fréquentation épisodique et clairsemée venant du bassin de Foxe et presque aussi ancienne qu'au Labrador. La mer d'Hudson, peu profonde et relativement fermée sur elle-même, n'offre pas de ressources animales aussi riches que l'Atlantique. A l'embouchure de la Grande Rivière de la Baleine, la présence paléo-esquimaude se manifeste dès la première moitié du second millénaire avant notre ère. Elle est attestée aussi au Dorsétien. Un peu plus au nord, au lieu dit "le Goulet", qui constitue l'entrée du lac Guil-

laume-Delisle, Elmer Harp a fouillé des habitations dorsésiennes dont certaines sont exceptionnellement tardives (début du XV^{ème} siècle). Dans l'une des maisons il y avait une amulette faite d'un morceau de cuivre probablement d'origine norroise. Venait-il du Groenland, du Labrador ou de Terre-Neuve? Cela nous rappelle que les échanges entre groupes étaient probablement plus faciles et développés que nous ne l'imaginons aujourd'hui.

L'extrémité nord-ouest du Nouveau-Québec et les îles qui la prolongent paraissent avoir été plus fréquentées. Cette région aurait maintenu des relations régulières avec le bassin de Foxe et Baffin grâce aux îles du détroit d'Hudson. C'est à partir des sites de Sugluk et de l'île Mansel que William Taylor put montrer la continuité qui existait entre le Pré-dorsétien et le Dorsétien. A mesure que l'on se dirige vers l'est le long de la côte sud du détroit d'Hudson, les sites paléo-esquimaux actuellement connus sont de plus en plus récents.

Près de Maricourt-Wakeham, Georges Barré, en 1967, ne semble avoir trouvé que des sites dorsétiens postérieurs à 400 av. J.-C. Cette partie du détroit d'Hudson correspond à une aire de peuplement relativement intense depuis le Dorsétien moyen jusqu'à l'époque actuelle. Plusieurs sites témoignent d'une fréquentation continue et certains d'entre eux furent, au Néo-esquimau,



Scène de chasse aux mammifères marins.
Dessin de Arnoldi prêté par la Galerie UQAM.

des centres de chasse à la baleine. C'est dans cette région que Bernard Saladin d'Anglure découvrit, entre 1962 et 1966, les seuls pétroglyphes dorsétiens connus jusqu'à maintenant. Ils représentent des masques gravés sur des affleurements de stéatite exploités pour la fabrication des lampes et récipients. Ces ustensiles, quasi indispensables aux activités domestiques, surtout en hiver, étaient d'autant plus précieux que leur fabrication était longue et difficile.

L'Ungava

Le bassin de l'Ungava, dans l'état actuel de nos connaissances, apparaît comme une zone intermédiaire où seraient venues se rencontrer les extensions tardives de trois courants de peuplement qui enserment la péninsule: celui du Labrador, paléo-esquimau, qui au Dorsétien, déborda sur la côte est de l'Ungava; celui de l'Hudsonie, également paléo-esquimau, qui s'étendit, également au Dorsétien, à la côte ouest et à l'intérieur au moins jusqu'au lac Payne; celui des Amérindiens du sud dont nous ignorons l'ancienneté mais qui est attesté, depuis les premiers contacts avec les Blancs, dans la toundra forestière jusqu'au Koroc à l'est et la rivière aux Feuilles à l'ouest.

Cet aspect marginal du peuplement de l'Ungava ainsi que la configuration des côtes qui rend la navigation très dangereuse (on y observe les plus fortes marées du monde: 17m. d'amplitude) expliquent peut-être l'absence d'interaction entre ces trois courants de peuplement. L'archéologie de l'Ungava n'en est pas moins intéressante pour autant.

L'est et le sud de la baie d'Ungava

De Killiniq à la baie aux Feuilles, nous ne connaissons pas encore de site témoignant d'une fréquentation paléo-esquimaude importante ou continue. Le principal site est à l'embouchure de Allurilik. Il était occupé au moins à la fin du Paléo-esquimau et au Néo-esquimau par des groupes venus de Killiniq. Un peu plus au sud, vers le George, nous ne savons guère à quand remonte l'occupation néo-esquimaude. Ailleurs, les côtes et les îles sont précédées de hauts-fonds ou bien sont très marécageuses, n'offrant guère de site favorable à des établissements importants. Les reconnaissances effectuées en 1977 ont permis de localiser quelques structures-témoins assez récentes correspondant à des camps de chasse de printemps ou d'hiver.

L'ouest de la baie d'Ungava et la baie du Diana

La baie aux Feuilles et la côte au sud de l'Ar-

naud sont fréquentées depuis longtemps par les Néo-esquimaux. Cette région, toutefois, est encore très peu connue des archéologues. Les rares sites repérés, thuléens, augurent bien des découvertes à venir.



Ces grands cairns-balises, construits avec les matériaux locaux, se trouvent souvent sur les sommets des îles et sur les promontoires de la baie d'Ungava et du détroit d'Hudson. Pour juger de leurs dimensions il est indispensable de se rendre jusqu'à eux. Ici, le plus grand mesure 2.20m de hauteur (près du Cap Kernertut).

Photo: Patrick Plumet.

La baie du Diana et la côte nord-ouest de l'Ungava, entre l'Arnaud et le détroit d'Hudson, sont les régions les mieux connues, ce qui explique peut-être leur richesse et leur originalité apparente. Akpatok, l'île qui est presque au centre de la baie d'Ungava, appartient et appartenait vraisemblablement au territoire des groupes néo et paléo-esquimaux de l'Ungava occidental. Parmi la centaine de sites enregistrés, nous trouvons de nombreux habitats d'hiver paléo-esquimaux et néo-esquimaux témoignant d'une fréquentation quasi continue et intense depuis le début de notre ère au moins et peut-être depuis 200 av. J.-C. Comme à Maricourt-Wakeham, les mêmes secteurs de côtes et en partie les mêmes ressources ont été exploitées par les Paléo-esquimaux et les Néo-esquimaux; par contre, à une ou deux exceptions près, les établissements d'hiver néo-esquimaux et paléo-esquimaux ne se trouvent jamais aux mêmes sites. Trois secteurs regroupent la majorité des sites et restent plus ou moins intensément fréquentés aujourd'hui: la côte juste au nord de l'embouchure de l'Arnaud, où le phoque est abondant; la base de la péninsule qui sépare les baies d'Ungava et de Diana, où se pêchent les ombles et se chassent phoques, morses et bélugas; enfin la baie du Diana, pauvre en poissons mais riche en phoques et, autrefois, probablement en caribous et baleines.

C'est dans le nord-ouest de l'Ungava que furent signalés et étudiés pour la première fois deux types de vestiges originaux, encore peu con-

nus ailleurs dans l'Arctique. D'une part il y a les grands "câirns-balises" et autres constructions mégalithiques: le trilithe de l'Arnaud, les monolithes. Ces constructions, assurément anciennes si l'on en juge par les lichens qui les recou-



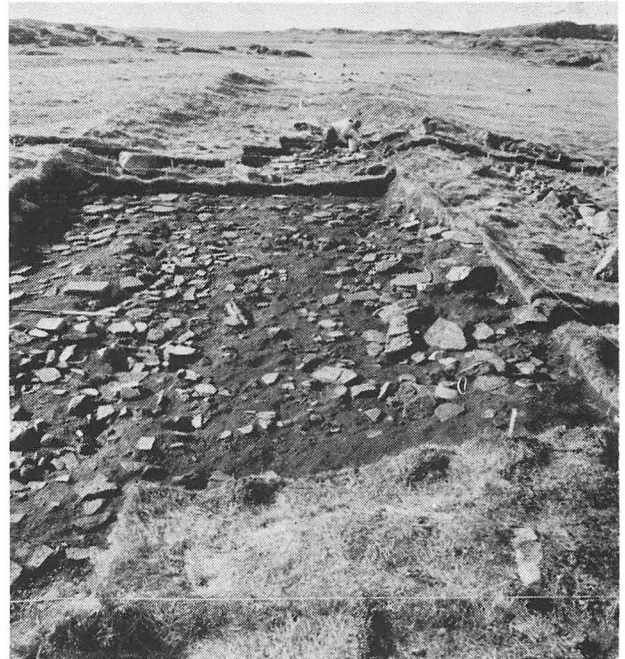
Monolithes dressés sur la crête d'une île de la côte est de l'Ungava. Ils mesurent 2.10m et 1.30m de hauteur.
Photo: Patrick Plumet.

vrent, sont malheureusement impossibles à dater précisément faute d'associations culturelles certaines. Elles peuvent avoir jusqu'à 4 mètres de hauteur. Une vingtaine sont connues, généralement sur les sommets visibles de la mer, mais aussi le long de l'Arnaud. Le plus souvent il s'agit manifestement de repères pour la navigation dont la signification précise nous échappe encore. Depuis 1977, des constructions analogues ont été observées aussi dans l'Ungava oriental, au sud du détroit d'Hudson et même au lac Klotz, à 150 km à l'intérieur des terres. Il y a d'autre part les maisons longues, considérablement plus grandes et bien différentes des maisons paléo-esquimaudes ou néo-esquimaudes habituelles.

L'habitation paléo-esquimaude

Dans l'Arctique, en effet, l'espace intérieur des habitations, surtout d'hiver, est ramassé autour d'un ou deux points de combustion principaux (foyers ou lampes). La forme de la maison est arrondie, approximativement carrée ou rectangulaire. La construction est souvent plus ou moins semi-souterraine avec des plates-formes de couchage surélevées disposées différemment selon les cultures et, surtout chez les Thuléens, avec un passage d'entrée servant de sas. On connaît au Labrador et au Groenland, des habitations collectives néo-esquimaudes avec un plus grand nombre de foyers, mais dont la longueur ne dépasse pas 15 m. Les maisons longues de l'Ungava — nous en connaissons une dizaine et 5 ont été fouillées — ont de 12 à 35 mètres de longueur sur 4 à 6 mètres de largeur. Elles comportent souvent des séparations intérieures

et se terminent en hémicycle. De telles constructions pouvaient abriter plus d'une centaine de personnes. Leurs dimensions imposantes et leur forme ont amené l'archéologue Thomas Lee à affirmer qu'elles étaient, comme les câirns-balises, l'oeuvre des Vikings venus du Groenland. Les quelques datations C14 obtenues ne sont pas toutes incompatibles avec une telle hypothèse. Toutefois les objets qu'elles ont livrés semblent toujours dorsétiens et l'organisation intérieure de ces maisons peut en grande partie s'expliquer par un développement répétitif des structures intérieures observées normalement dans les autres maisons dorsétiennes.

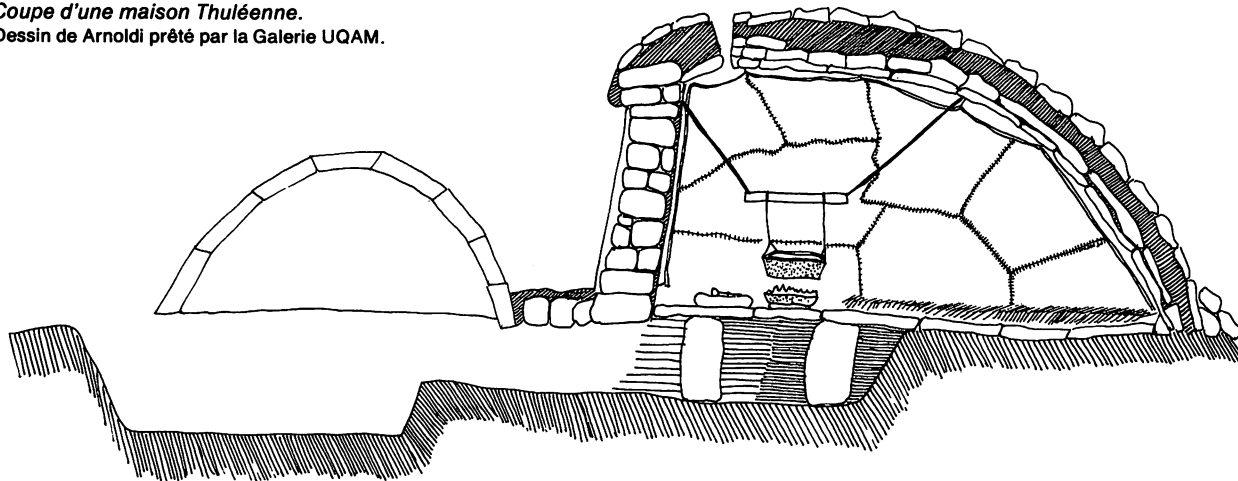


Fouille d'une maison longue au cours de l'été 1977 à Qilalugarsivik (côte nord-ouest de l'Ungava). On aperçoit le bourrelet périphérique, vestige du mur ét, légèrement à gauche de l'axe de la maison, une concentration de pierres entourant de petites fosses. Ce sont les aménagements destinés aux activités culinaires des familles. Les parties fouillées ont permis de compter près d'une cinquantaine d'aménagements.

Photo: Patrick Plumet.

La question qui vient tout de suite à l'esprit a trait au mode de couverture d'un si grand espace dans une région sans arbre. En dehors de quelques trous de poteaux, aucun indice précis ne vient nous éclairer. La seule hypothèse satisfaisante est celle d'une couverture en peaux maintenue, au centre, par des poteaux de bois flotté et, sur les côtés, par des blocs posés sur les murs de terre et de pierres. Pour le moment, il semble bien que dans ces constructions vivaient de nombreuses familles, une dizaine par exemple, vaquant aux activités domestiques habituelles: fabrication d'outils, cuisine, éclairage, entreposage de la nourriture à l'intérieur et

Coupe d'une maison Thuléenne.
Dessin de Arnoldi prêté par la Galerie UQAM.



à l'extérieur de la maison, dépeçage du gibier. Chaque famille paraît avoir conservé, non sans modifications, son propre espace domestique avec ses aménagements particuliers et peut-être apporté les matériaux de construction qu'elle utilisait pour des habitations normales. La maison longue, au moins en partie, résulterait de la juxtaposition et de l'intégration dans un espace commun de ces aménagements et de ces matériaux: foyer, supports de lampes, boîtes aménagées dans le sol, fosses d'entreposage, aire de couchage, poteaux, peaux... Quoi qu'il en soit, il reste à essayer de comprendre à quels impératifs écologiques, sociologiques, économiques ou culturels correspondaient ces regroupements de familles. Il sera alors intéressant de réexaminer dans une perspective analogue les autres types de maisons longues communautaires connues ailleurs, que ce soit chez les Iroquois, un peu plus tardivement, ou bien au Paléolithique sibérien beaucoup plus anciennement. Il y a quelques années, une maison longue a également été repérée par Robert McGhee dans l'île de Victoria, alors qu'au cours de l'été 1977 d'autres l'étaient par Peter Schledermann à Ellesmere. Une fois l'attention des archéologues attirée par ce genre de structures, gageons que d'autres seront découvertes ailleurs dans l'Arctique oriental.

Ce que nous savons maintenant des habitations paléo-esquimaudes suggère qu'il y eut moins d'évolution dans le temps ou d'influences extérieures qu'une grande souplesse d'adaptation à partir d'un schéma général et en fonction de facteurs géographiques et socio-culturels qui ne sont pas encore éclaircis. C'est au Nouveau-Québec et au Labrador qu'a été étudié depuis dix ans le plus grand nombre de maisons paléo-esquimaudes surtout dorsésiennes, mis à part les structures de l'Indépendance I et II décrites par Knuth au Groenland. Le Nouveau-Québec

possède également les sites dorsétiens les plus tardifs, contemporains du début de l'occupation thuléenne: celui du Goulet sur la côte hudsonienne (1400 ap. J.C.) et DIA.4-A au nord-ouest de l'Ungava (1480 ap. J.-C.). La structure de DIA.4-A présente l'intérêt exceptionnel d'associer des éléments structuraux dorsétiens (aménagement axial avec support de lampe caractéristique, espaces de couchage latéraux) et thuléens (couloir d'entrée semi-souterrain, foyer de cuisine périphérique, couverture supportée par des côtes de baleines). La poursuite des recherches dans cette région, dans le cadre du programme pluridisciplinaire québécois Tuvaaluk (subventionné par le Conseil des Arts du Canada) permettra peut-être d'éclaircir quelque peu les circonstances du passage du Dorsétien au Thuléen en tenant compte du milieu naturel. Dans l'Arctique, les fouilles se font dans des conditions beaucoup plus difficiles que dans le sud. Le travail de terrain limité aux deux mois d'été, le climat humide et froid, l'isolement, les difficultés et le coût du transport limitent les vocations et font hésiter à entreprendre des fouilles minutieuses et intensives. Les programmes pluridisciplinaires de recherche actuellement en cours au Nouveau-Québec et au Labrador sont orientés vers la collecte de données paléontologiques et paléo-écologiques. Ils ouvrent de nouvelles perspectives à l'étude de l'adaptation de l'homme au milieu arctique.

Thèmes de recherche pour l'avenir

Les côtes et les îles de l'Ungava ne constituent qu'une partie du territoire exploité aussi bien par les Inuit que par les Thuléens et les Paléo-esquimaux.

Les enquêtes ethnologiques de Bernard Saladin d'Anglure et de Monique Vézinet ont montré que les Inuit, lors des premiers contacts réguliers avec les Blancs (19^e siècle et début du 20^e siècle selon la région), exploitaient les ressources de l'intérieur. Des expéditions occasionnelles de chasse au caribou menaient des chasseurs assez loin au sud de Fort-Chimo, en plein territoire Naskapi. Certaines familles partaient de Maricourt-Wakeham ou de l'embouchure de l'Arnaud et se rendaient, les unes à pied, les autres avec des *oumiaq* que les chiens touaient parfois dans les rapides, jusqu'aux grands lacs intérieurs comme le lac Payne, le lac Nantais et le lac Klotz. La pêche et la chasse au caribou, là où les troupeaux traversaient les lacs, justifiaient ces longs voyages (il y a quelques années encore, un couple de Maricourt-Wakeham partait de la côte, à la fin de l'été, pour se rendre en un mois environ au lac Klotz, traversant à pied la région la plus aride et désolée de tout le Nouveau-Québec). Les ressources étaient d'ailleurs suffisamment abondantes pour que certaines familles aient choisi de vivre en permanence à l'intérieur, un peu à la façon des Esquimaux du Caribou, tout en maintenant des échanges assez réguliers avec les groupes côtiers. Cette adaptation à un système écologique continental est intéressante à étudier en elle-même parce qu'elle est moins fréquente et moins bien connue — même si elle a été observée ailleurs dans l'Arctique — que l'adaptation aux ressources côtières. De plus, c'est depuis longtemps semble-t-il, que la péninsule de l'Ungava, au nord de la rivière aux Feuilles, a constitué un milieu favorable à cette adaptation des chasseurs de l'Arctique aux ressources de l'intérieur.

Les explorations et reconnaissances de Jacques Rousseau, Thomas Lee, William Taylor et celles du programme Tuvaaluk ont en effet montré qu'il y avait de nombreux vestiges témoignant d'une occupation assez intense et prolongée au moins aux lacs Payne, Klotz et Robert. Les structures-témoins (emplacements de tentes, maisons semi-souterraines) et les objets-témoins attestent que les sites les plus importants, près des passages de caribous, furent à toutes les saisons fréquentés par les Dorsétiens comme par les Thuléens. Les fouilles préliminaires effectuées au lac Payne par William Taylor puis par Thomas Lee, situent cette occupation dans le courant du premier millénaire de notre ère, c'est-à-dire contemporaine de celle de la côte occidentale de l'Ungava. La première impression visuelle que l'on retire des quelques objets-témoins recueillis est que les groupes dorsétiens de l'intérieur venaient de la côte ungvavienne ou étaient en relation avec ceux de l'Ungava. Des analyses détaillées portant sur

les catégories de témoins les mieux représentés devraient permettre de discerner plus précisément les affinités des groupes entre eux ou leurs cycles de déplacement. Ces observations sont d'autant plus intéressantes que les Dorsétiens, d'après les vestiges retrouvés jusqu'à maintenant, semblent n'avoir fréquenté, à quelques rares exceptions près, que les régions côtières, contrairement aux Pré-dorsétiens.

La matière première utilisée par les Dorsétiens dans l'Ungava constitue une autre source de renseignements exceptionnelle. Une partie importante de cette matière première, les quartzites enfumés, ne semble pas disponible localement, ni à l'intérieur ni sur la côte de l'Ungava. Parmi ces quartzites, celui dit "de Ramah" vient très probablement de la côte du Labrador. Un autre, celui dit "de Diana" est de provenance inconnue. Ces deux matériaux qui constituent la plus grande partie des objets associés avec des habitations présumées d'hiver, peuvent aider à retracer le réseau spatial des groupes. Ces quartzites sont pratiquement absents des sites de la côte hudsonienne où ils sont remplacés par différents cherts. Ils sont plus rares près de Maricourt-Wakeham où se trouve une veine de quartz laiteux. L'autre quartzite enfumé de type Diana, fréquent sur la côte occidentale de l'Ungava, est faiblement attesté près de Fort-Chimo, mais est complètement absent de l'Ungava oriental. Il semble également que le quartzite enfumé de type Ramah se travaille mieux que celui de type Diana et, de ce fait, ait été préféré pour le façonnage de certains outils. Pour l'instant rien ne nous permet de croire que les Dorsétiens de l'Ungava occidental fréquentèrent la côte du Labrador ou échangèrent la matière première avec ceux de l'Ungava oriental qui pouvaient s'approvisionner directement à Ramah. Par contre, deux faibles indices suggèrent que les Dorsétiens du nord-ouest de l'Ungava, comme les Inuit, se rendaient assez loin au sud de Fort-Chimo, dans la toundra forestière. D'une part, un os de castor, trouvé dans un site proche du détroit d'Hudson, ne peut provenir que de ces régions méridionales; d'autre part, quelques objets-témoins en quartzite de Ramah, trouvés par Gilles Samson dans un emplacement de tente au lac Mushuau Nipi, pourraient être paléo-esquimaux. Ces deux indices, encore très minces, suggèrent que les expéditions de chasse pouvaient être l'occasion d'établir des relations et d'échanger de la matière première avec des groupes du Labrador.

Des reconnaissances et des fouilles sélectives le long des cours d'eau tels que l'Allurilik, le Koroc, le Koksoak, la rivière aux Feuilles et l'Arnaud, permettraient certainement de trouver les vestiges, probablement ténus mais précieux, de ces déplacements entre la côte et l'intérieur. Plus encore que les quartzites enfumés, les



Individu travaillant l'ivoire d'une défense de morse.
Dessin de Arnoldi prêté par la Galerie UQAM.

stéatites, grâce à l'analyse des terres rares qu'elles contiennent, fourniront également d'autres éléments facilitant la reconstitution des voies de communication et des échanges. Enfin,

par la fouille systématique de quelques sites mixtes, dorsétiens-thuléens, au lac Payne, au lac Roberts et près de Maricourt-Wakeham, nous pouvons espérer mieux comprendre la nature des relations entre Dorsétiens et Thuléens ainsi que le mode de passage d'un système à l'autre. Nous avons vu précédemment que dans l'Ungava occidental le passage se fit probablement en douceur et qu'il y eut apparemment coexistence prolongée de groupes dorsétiens et thuléens ou des deux systèmes culturels. La présence thuléenne est attestée par plusieurs datations C14 dès le 12^e siècle dans la baie de Diana alors que d'autres datations et des indices d'influence néo-esquimaude à DIA.4-A montrent que les Dorsétiens fréquentaient les mêmes eaux jusqu'au 13^e et même au 15^e siècle. Les sites intérieurs où les structures-témoins des deux cultures se côtoient plus souvent qu'elles ne se chevauchent, constituent un terrain de choix pour étudier ces relations entre Paléo et Néo-esquimaux.

Les possibilités de recherches à venir dans le Nouveau-Québec ne s'arrêtent pas là: la plus grande partie de la côte hudsonienne et du détroit d'Hudson est à explorer systématiquement. La partie occidentale des lacs intérieurs que nous mentionnions plus haut, n'a pas été d'avantage reconnue que les cours d'eau se déversant dans la mer d'Hudson. L'hélicoptère d'abord, le canot ensuite, la marche à pied enfin devraient permettre d'effectuer les principales reconnaissances en quelques saisons. Dès maintenant, les sites connus et méritant d'être fouillés pourraient assurer à plusieurs équipes d'archéologues des années de travail aussi passionnantes que bien remplies.

Le nord-est de la péninsule Québec-Labrador

Le nord-est du Québec-Labrador désigne la vaste région au nord d'une ligne allant de Hamilton Inlet à Fort Chimo en passant par le lac Achouanipi. Inexistante il y a 10 ans, la connaissance de la préhistoire de ce territoire n'a fait de progrès que depuis 1967 grâce aux recherches systématiques de la part de Fitzhugh et de son groupe du Smithsonian Institution, de Patrick Plumet de l'UQAM et de Tuck de l'Université Memorial, Terre-Neuve. Ces chercheurs contribuèrent à éclairer l'histoire culturelle des populations côtières depuis 7 000 ans.

Jusqu'en 1973, les connaissances préhistoriques de l'intérieur des terres restèrent néanmoins en deçà du progrès scientifique réalisé sur l'espace côtier car mis à part les recherches aux lacs Michikamau et Melville, le territoire intérieur demeurait "terra incognita". Les recherches archéologiques débutent au Mushuau Nipi en 1969 avec une première expédition menée par la Smithsonian qui explora les deux rives du Ruisseau de la Pyramide de Sable. Un court séjour d'une semaine fut suffisant pour démontrer le potentiel archéologique prometteur du Mushuau Nipi. Ce n'est que trois ans plus tard que le Québec s'y implique scientifiquement par l'entremise de L.-E. Hamelin du Centre d'Etudes Nordiques de l'Université Laval qui entreprit une étude en géographie humaine et physique dont une grande partie est consacrée à l'histoire de l'occupation humaine du territoire. Il intègre à son étude la description de nouveaux sites archéologiques situés à l'embouchure du Ruisseau du Météorologue et suggère le concept du Naskapien à partir de l'importance de l'exploitation du caribou attestée par l'occupation historique et préhistorique.

Ces travaux dressèrent les jalons d'un premier projet archéologique (Projet Mushuau Nipi) de nature multi-disciplinaire sous la direction de l'auteur et destiné à reconstruire l'histoire culturelle, géologique et de la végétation de la région. Le projet comporta une première étape de terrain de 1973 à 1977 pendant laquelle on procéda à des reconnaissances et à des fouilles intensives. Une phase d'analyse, d'interprétation et de mise en valeur est maintenant en cours pour une période minimum de deux ans.

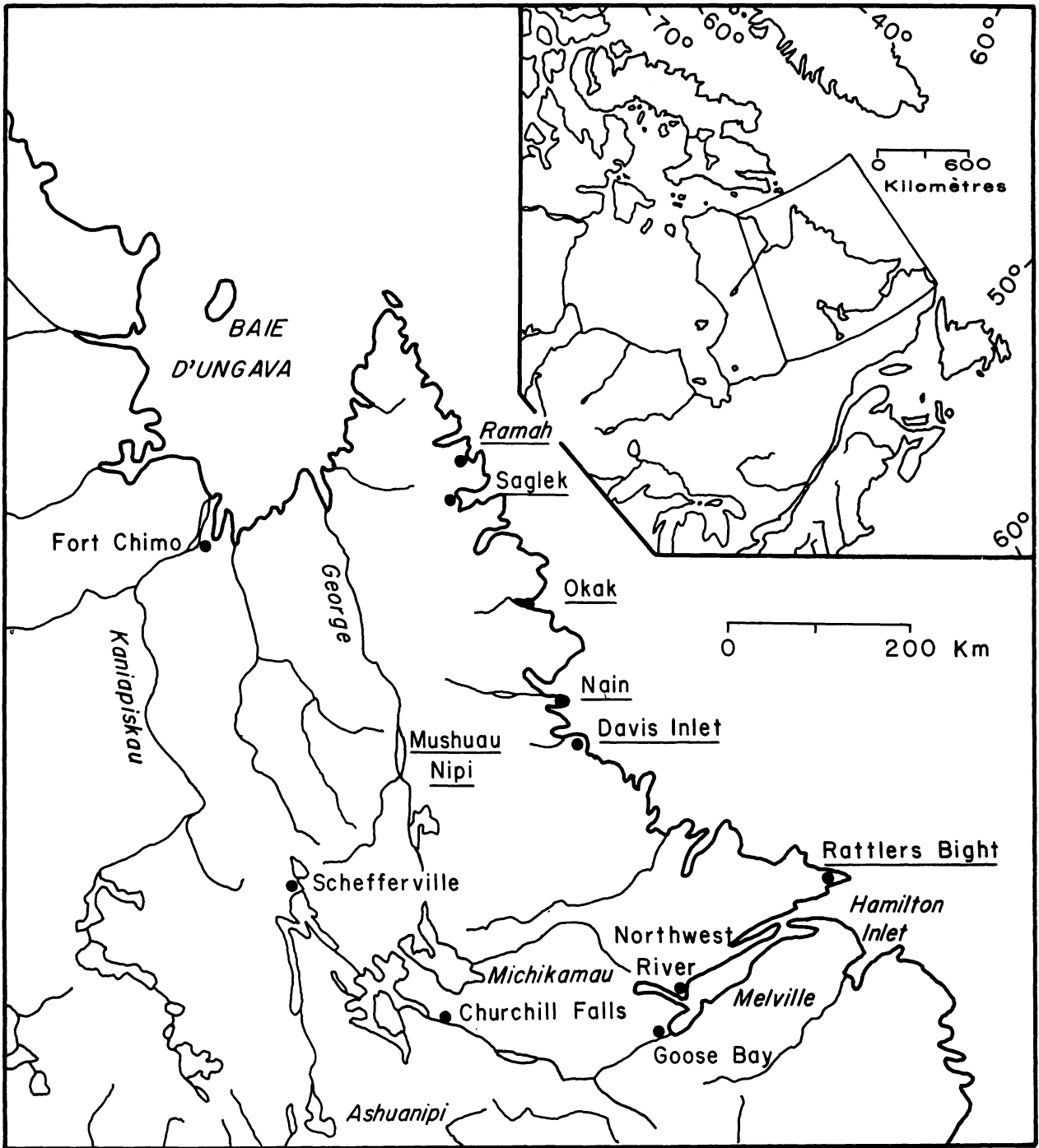
Les événements préhistoriques du Mushuau Nipi reposent sur les connaissances fournies par

83 sites archéologiques dont 49 appartiennent à la période historique (1840-1945) et 34 contiennent du matériel lithique. Ces derniers sont généralement caractérisés par une faible superficie, un assemblage lithique limité, l'absence de matière organique pour une datation absolue au carbone-14 et la faible quantité d'outils diagnostiques. Cette situation peut être généralisée à l'ensemble du Québec-Labrador oriental et rend donc extrêmement difficile la tâche d'analyse, d'interprétation et de comparaison des données. Ainsi, l'archéologue doit souvent s'appuyer sur des méthodes de datation plus approximatives tels que la méthode typologique et la méthode de datation des terrasses par le taux de relèvement isostatique. Pour cette raison, le présent tableau de la préhistoire doit être considéré imparfait et sujet à de profondes modifications au fur et à mesure que les découvertes et les recherches accumulent de nouvelles données.

Le texte utilise les grandes catégories de classification culturelle (Archaïque Maritime, Archaïque du Bouclier, pré-dorsétien, dorsétien, Inuit et Montagnais-Naskapi), usuelles dans la littérature archéologique du nord-est de l'Amérique du Nord. Bien qu'une insatisfaction grandissante se fasse sentir envers cette classification qui fait fi des nuances locales et régionales, elle véhicule néanmoins certaines distinctions technologiques et socio-économiques que nous avons jugées utiles dans l'élaboration des comparaisons et de la synthèse régionale et qui nous apparaissent comme la résultante de l'interaction complexe des facteurs historico-culturels et écologiques.

Cadre physique

Le nord-est du Québec-Labrador ne représente qu'une parcelle de l'espace géographique désigné par Jacques Rousseau en 1949 sous le nom de péninsule Québec-Labrador et couvrant une superficie d'environ 1,500,000 km² au nord d'une ligne joignant Moosonee à Tadoussac. La partie québécoise du nord-est et le Mushuau Nipi appartiennent à l'unité politique du Nouveau-Québec qui fut légalement constitué en 1912 pour englober les



Principaux sites archéologiques du nord-est de la péninsule Québec-Labrador.
 (Note: les sites sont soulignés)

terres au nord du 52° autrefois propriété de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Trois zones écologiques (arctique, héli-arctique et sub-arctique) se partagent cet immense territoire dont les éléments floristiques et fauniques sont peu variables d'une zone à l'autre. La plupart des espèces se retrouvent dans chaque zone mais suivant une densité décroissante vers le nord. Ainsi, retrouve-t-on une végétation de conifères (sapin, épinette noire et blanche, mélèze), de quelques feuillus (bouleaux jaune et glanduleux, aulnes et saules) qui est progressivement remplacée par des zones de lichens et de mousses, d'arbustes et d'espaces dénudés.

La faune terrestre s'appauvrit également vers le nord bien que la qualité des fourrures s'y améliore. Celle-ci se compose d'une grande variété de mammifères (caribou, ours, loup, renard, lynx, carcajou, porc-épic, castor, loutre, rat musqué, vison et lièvre), de poissons (saumon, touladi, truite mouchetée, omble chevalier, poisson blanc, carpe, etc.) et d'oiseaux (perdrix blanche, canard, outarde, etc.).

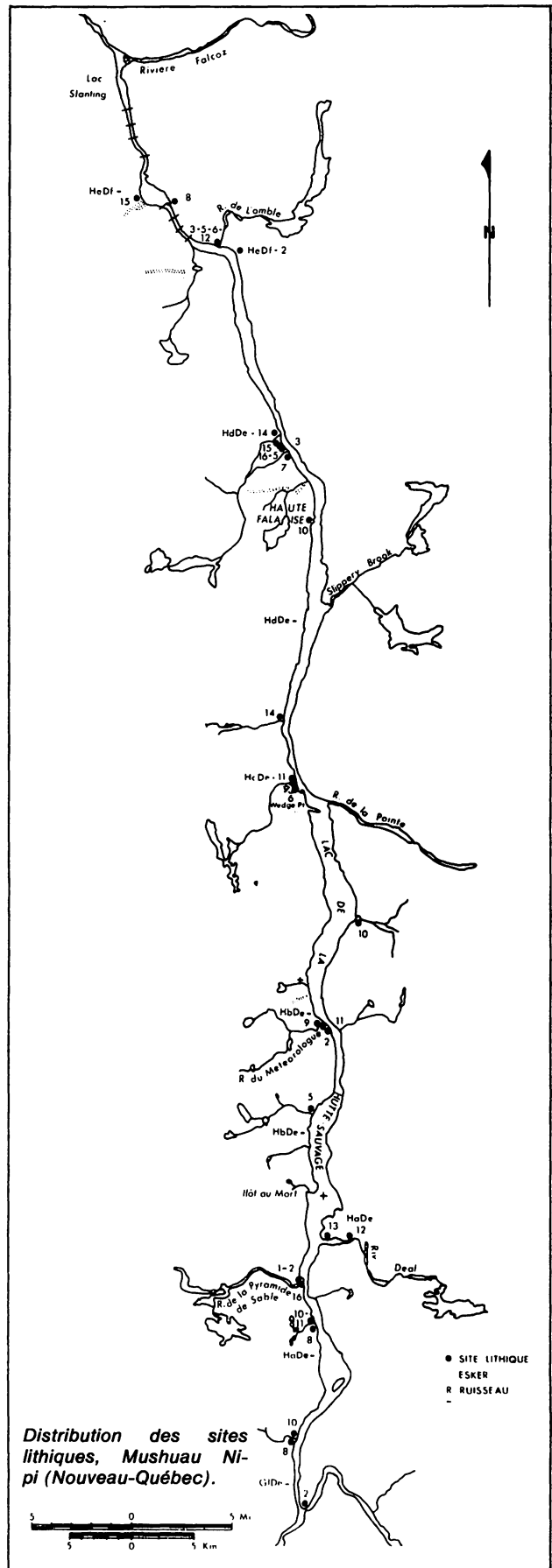
La survie des populations est ici fondée sur une connaissance approfondie du cycle saisonnier et sur une technologie bien adaptée à l'exploitation des ressources. Au Mushuau Nipi, dans la zone héli-arctique, le chasseur dépendait surtout de deux espèces, le caribou et le poisson. Des deux, le poisson constituait la ressource la plus stable et la plus fiable alors que les espèces telles que le lièvre et la perdrix devenaient des aliments importants lors de famine.

Sur le plan géologique, le nord-est est formé par le Bouclier Canadien dont le vaste plateau ondulé n'atteint de sommets de 1500 mètres au-dessus du niveau marin que dans la région des Torngats tandis qu'au Mushuau Nipi les collines environnantes se limitent à environ 700 mètres.

Le Mushuau Nipi (102 km par 1.3 km) et la rivière George apparaissent au cœur de cette région comme l'un des réseaux hydrographiques les plus importants. Le quartz de veine local utilisé par les populations préhistoriques se trouve en abondance des deux côtés du lac.

Déglaciation et changements paléo-écologiques post-glaciaires

Avant que le nord-est du Québec-Labrador soit ouvert au peuplement humain, il s'y déroula un ensemble de processus paléo-écologiques tels que la fonte du glacier continental, la formation de lacs pro-glaciaires, le réajustement de la croûte terrestre, la colonisation végétale puis animale, etc. La connaissance de ces phénomènes permet de mieux comprendre l'interaction entre l'homme préhistorique et son environnement et voir com-



Chronologie des événements paléo-écologiques du nord-est de la péninsule Québec-Labrador
(âge en B.P.)

Événements paléo-écologiques	Côte du Labrador		Lac Melville	Vallée du George	Intérieur Schefferville - Churchill Falls	Vallée de la Kaniapiskau
	Centre (Hamilton Inlet)	Nord				
Déglaciation	9,000	14-10,000	7,500-6,500	8,500-8,000	6-5,000	7-6,500
Toundra herbeuse	8,500	10,8,600	7,000	7-5,000	5,800	7,000
Toundra arbustive	7-6,500	6,800-6,500	6,500-6,000	6,800-4,100	5,600	6,700
Migration arboréenne (Forêt-toundra riche)	5,200	4,500-4,000	5,800	4,500-4,000	5,500-5,000	6,400
Climax forestier	5-4,500-2,200	3,000	?	3,000	2,500	?
Refroidissement climatique (Forêt-toundra pauvre)	3-4,000? 2-1,000?	3-2,500	?	3-2,300	2,500	2,800
Colonisation animale (Extrapolation)	?	?	?	?	?	?
		Poisson – 6,7,000 ans		Caribou – 6,500-5,000 ans		
Peuplement humain	6,000	Okak 5,500 Nain 7,000?/5,600 Saglek 4,500	6,000	4,000	?	?

ment son mode de subsistance et d'établissement fut conditionné par l'implantation et la distribution des diverses ressources.

D'abord, l'espace côtier entre 14 000 et 10 000 ans B.P. se libère progressivement de l'inland-sis qui s'amincit et retraite vers l'intérieur des terres où il forme des lacs pro-glaciaires. Ainsi, le Mushuau Nipi déglacé vers 8 500 B.P. est submergé par les eaux du lac pro-glaciaire Naskapi (125 km de long par 31 km de large) qui atteignent une hauteur de 212 mètres au-dessus du niveau lacustre actuel. Vers 7 000 ans, ce lac se vidange vers la baie d'Ungava alors que la fonte glaciaire se poursuit jusqu'à environ 5 500 B.P. dans la région de Schefferville.

La colonisation par la flore suivit d'assez près la déglaciation et la disparition des lacs pro-glaciaires entraînée par le relèvement de la croûte terrestre (jusqu'à 7 m par siècle). Selon les travaux palynologiques de McAndrews, Nichols et Jordan, la végétation colonisatrice fut une toundra herbue dominée par les cypéracés et les arbustes nains. Elle s'implanta d'abord sur l'espace côtier entre 10 000 et 8 600 B.P. et à l'intérieur (vallée de la George) entre 7 000 et 5 000 B.P. A cette époque, le climat devait être froid et sec comme l'attestent de vastes surfaces dénudées et un taux très lent de sédimentation organique.

Cet épisode de durée variable selon les régions (2 à 4 000 ans sur la côte et 500 à 800 ans à l'intérieur) est suivie par une phase de toundra arbustive (bouleau nain, saule et aulne prostrés) qui apparaît généralement entre 6 500 et 6 800 B.P. (dans le cas du Mushuau Nipi pas avant 4 100 B.P.). Cette végétation reflète un climat local plus chaud et humide et s'accompagne d'un taux de sédimentation organique plus rapide. Les conifères ne font leur apparition qu'entre 4 500 et 4 000 B.P. au cours d'une vaste migration favorisée par un climat chaud. Le nord-est du Québec-Labrador est alors recouvert d'une riche forêt-toundra constituée d'au moins 40% d'arbres: cette dernière atteint un maximum de densité vers 3 000 B.P. pour subir quelques siècles plus tard un appauvrissement dû à un climat plus froid et sec qui persiste encore aujourd'hui.

L'implantation des conditions végétales est pré-requise à la migration de la faune et de l'homme et on peut supposer dès que les paramètres écologiques sont présents qu'elle s'effectue. Les poissons furent sans doute les premiers à réussir cette migration en suivant le réseau hydrographique post-glaciaire à partir de leurs refugium méridonaux, Mississipi et Atlantique. Selon les travaux ichtyologiques de Power, Daswell et McPhail, les espèces peu tolérantes de l'eau salée (sténohaline) telles que la carpe, le brochet, le touladi et la lote se dispersèrent par la vallée du St-Laurent en remontant les rivières vers

l'intérieur du Nouveau-Québec entre 11 000 et 6 000 B.P. (voie continentale). Par ailleurs, la migration de poissons euryhalines tels que le saumon, l'omble chevalier, le poisson blanc et la truite mouchetée s'effectua le long de la côte atlantique pour parvenir jusqu'à la baie d'Ungava et remonter la rivière George il y a de cela probablement 7 à 6 000 ans (voie marine).

Quant à la faune terrestre et particulièrement le caribou, on peut croire que la présence d'une forêt dans la région s'avérait indispensable pour le comportement migratoire du caribou de la forêt qui passe ses étés dans la toundra et ses hivers dans les zones boisées de l'hémi-arctique et du sub-arctique. Aussi est-il possible qu'une seconde espèce de caribou, le caribou de la toundra, aie traversé de l'Arctique central pour peupler la péninsule d'Ungava vers 7 à 6 000 B.P. Généralement, on peut estimer que la faune terrestre date d'environ 5,000-5,500 ans bien qu'aucune preuve paléontologique n'existe pour corroborer ou infirmer cette hypothèse.

Les Amérindiens de l'Archaïque Maritime (7 000-3 800 B.P.)

Origine et expansion

Selon les archéologues Tuck et Fitzhugh, l'Archaïque Maritime représenté par les complexes culturels Rattlers Bight, Sandy Cove, Black Island, Natsatuk et Gull Arm, constitue une tradition culturelle distincte dont l'origine remonterait à une époque lointaine entre 9 000 et 7 000 B.P. Cette tradition qui comporte des particularités économiques, technologiques et magico-religieuses apparaît abondamment distribuée sur le vaste espace côtier du Maine jusqu'au Labrador septentrional.

Cette origine résulte soit d'un développement culturel à partir de populations paléo-indiennes déjà répandues sur la côte de l'Atlantique vers 10 500 B.P., ou soit d'une migration par une nouvelle tradition culturelle vers 7-6 000 B.P. Au Québec-Labrador oriental, l'absence de sites paléo-indiens laisse croire à une migration d'une population déjà fortement engagée dans son orientation maritime et culturellement distincte des chasseurs paléo-indiens de la Gaspésie. Une fois installés dans le détroit de Belle Isle, ces amérindiens colonisateurs subissent une expansion rapide vers le nord jusqu'à Okak et vers l'ouest possiblement jusqu'à la Moisie sous l'influence de l'implantation de meilleures conditions végétales et climatiques.

Le peuplement du nord-est du Québec-Labrador débute ainsi avec l'installation de populations de l'Archaïque Maritime sur l'espace côtier il y a

au moins 6,000 ans et possiblement 7,000. Cette expansion territoriale de groupes amérindiens s'effectue dans la plupart des cas dans un milieu de riche toundra arbustive légèrement avant l'invasion arboréenne.

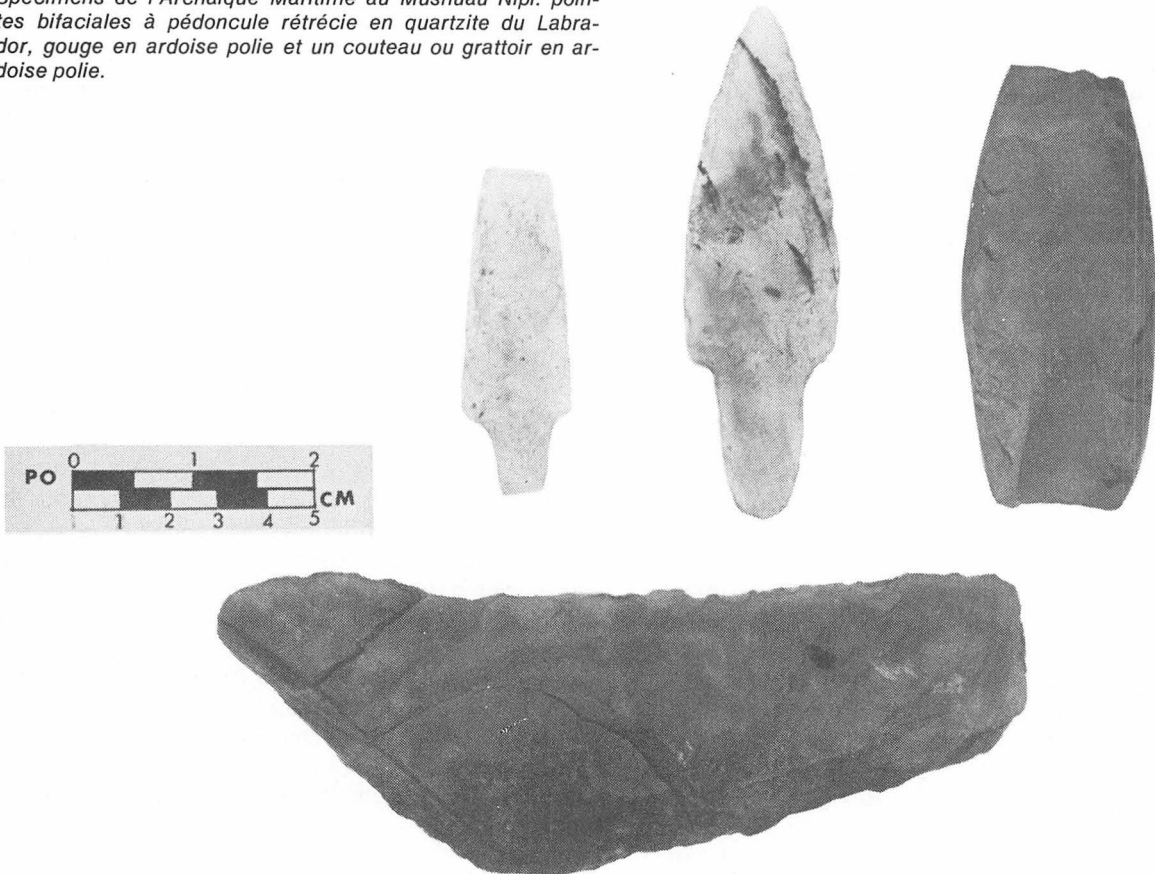
Ces populations archaïques exploitaient un environnement relativement homogène couvrant trois zones biotiques (canadienne, hudsonienne et arctique) qui permirent le développement de stratégies et de techniques d'exploitation apparentées. Principalement, le mode d'établissement et de subsistance est fortement marquée par une adaptation à l'exploitation des ressources côtières durant la période navigable. Cette économie côtière est attestée par les restes osseux de mammifères marins (morse, phoque commun, phoque du Groenland) et terrestres (caribou, ours), d'oiseaux et de canards littoraux. Certains instruments de pêche (plombs et harpons) laissent croire qu'ils pouvaient exploiter les poissons anadromes (saumon, omble chevalier, truite de mer) de même que les espèces d'eau salée (morue, hareng, capelan). Leur alimentation pouvait aussi recevoir un apport peu négligeable de la cueillette des baies telles que bleuet, pla-

quebière, raisin d'ours, camarine et ataca.

Sur le plan technologique, leur industrie comporte une riche variété d'outils de pierre taillée ou polie et sur os. Ils produisaient des instruments de chasse et pêche dont les longues pointes "bayonnettes" en ardoise polie, les pointes de projectile à pédoncule rétrécie en quartz ou quartzite (blanc, rouge et du labrador), des harpons de pêche et d'autres à barbelure en os et des bifaces ovoïdes ou rectangulaire. En outre, ils travaillaient le bois avec des gouges, des haches et des herminettes de pierre polie (vert, gris et rouge) alors que la préparation des peaux se faisait au moyen de grattoirs et racloirs de diverses formes et tailles, d'aiguilles, de poinçons et de perforateurs.

Enfin, l'Archaïque Maritime s'illustre par une grande productivité aux niveaux artistique et magico-religieux. Ainsi, nous ont-ils laissé des effigies d'oiseaux (cormorant, bec-scie) et de mammifères marins (baleine), une figurine humaine en os, des amulettes ou pendentifs (dent et griffe d'ours, fragment d'andouiller, pierre en forme d'oiseau), des peignes et des sifflets en os, de l'ocre et des sépultures élaborées. Quelques

Spécimens de l'Archaïque Maritime au Mushuau Nipi: pointes bifaciales à pédoncule rétrécie en quartzite du Labrador, gouge en ardoise polie et un couteau ou grattoir en ardoise polie.



cimetières connus (Port-au-Choix, Cow Point et Rattlers Bight) et tumuli funéraires (l'Anse Amour) nous renseignent sur le mode d'enterrement de quelques centaines d'individus. Nul doute que les offrandes funéraires comprenant des instruments, des outils et des objets magico-religieux font preuve d'un respect pour les morts et la croyance d'une autre vie après la mort. Généralement, ils plaçaient les morts en position fléchie (adultes) ou allongées (enfants) dans des sépultures de forme ovale ou circulaire mais exceptionnellement on construisait un ciste de pierres recouvert de plusieurs couches de pierres et de sable pour former un tumulus. Le tertre funéraire de l'Anse Amour, le plus ancien en Amérique du Nord, date d'environ 7 500 B.P.

Incursion ou adaptation à l'intérieur des terres?

Jusqu'à présent, on a prétendu en se basant sur bien peu de preuves que les populations de l'Archaïque Maritime avaient développé une économie dualiste (intérieur-côtier) au fur et à mesure que l'espace intérieur se libérait de l'inlandsis et se recouvrait de végétation. L'exploitation de l'intérieur aurait eu comme point focal la chasse au caribou et la pêche durant l'automne et l'hiver et aurait permis de compléter les ressources côtières. Cette hypothèse d'économie dualiste repose sur de possibles vestiges de l'Archaïque Maritime aux lacs Melville et Michikamau au Labrador et sur un site du Nouveau-Brunswick.

Seuls les vestiges découverts récemment au Mushuau Nipi y accordent quelque crédibilité et encore là est-il difficile et téméraire d'extrapoler sur cette base l'existence d'une exploitation saisonnière systématique des ressources intérieures. Les sites de l'Archaïque Maritime se présentent sous forme de concentrations en surface d'environ 4 à 6 mètres de diamètre et contenant une forte quantité de déchets de taille en quartz, des outils de quartzite du Labrador et d'ardoise ainsi que de l'ocre. Les outils comprennent des pointes bifaciales à pédoncule rétréci, des fragments d'herminette ou de hache, une gouge, des couteaux ou grattoirs d'ardoise de forme semi-lunaire ou rectangulaire.

Ces zones d'occupation distinctes se retrouvent entre 16 et 35 m. au-dessus du niveau lacustre actuel et suggèrent des activités de taille et d'observation par plusieurs chasseurs durant la période de migration du caribou. Ces stations peuvent difficilement s'interpréter comme des résidences d'hiver en raison de l'absence de zones de foyer et de l'exposition du site au vent. Il est plausible que ces groupes familiaux aient préféré hiverner dans une zone plus boisée et éloignée du lac une fois la chasse d'automne terminée. En outre, l'usage modéré de la quartzite du Labrador suggère l'incursion de groupes cô-

tiers déjà munis d'outils de quartzite du Labrador et qui préféraient les réaffûter lors de leur séjour à l'intérieur.

Par la méthode typologique et l'altitude des sites, la présence de l'Archaïque Maritime au Mushuau Nipi date entre 4 000 et 3 000 B.P. Les premiers groupes à pénétrer jusqu'au lac pour chasser le caribou ont pu le faire à partir des trois voies suivantes: les rivières Assiwaban, Notaquanon et Fraser reliant la côte du Labrador; les rivières Naskaupi et George reliant le lac Melville; et certaines rivières de la Côte Nord telles que la Moisie en passant par les lacs de l'intérieur. Les routes de communication de la période historique et les affinités typologiques du matériel archéologique privilégient un contact initial avec la côte du Labrador. La pénurie d'information provenant des sites ne nous permet pas de spécifier sur quelle échelle s'est effectuée l'exploitation des ressources intérieures et de déterminer si nous sommes en présence d'une véritable adaptation saisonnière ou de brèves incursions par une faible partie des populations côtières.

Les Paléo-Esquimaux

Le peuplement paléo-esquimau du Québec-Labrador s'effectua à partir de la Terre de Baffin et du Groenland vers au moins 3,800 B.P. alors qu'une première vague d'immigrants pré-dorsétiens s'établirent sur l'espace côtier jusqu'à la latitude approximative de Davis Inlet. Cette infiltration d'une culture et d'une race différentes fut de courte durée car déjà vers 3,500 B.P. des populations indiennes exploitaient sans apparente concurrence les ressources côtières.

Plus tard, vers 2,700 B.P. une seconde vague migratoire de paléo-esquimaux dorsétiens étendent leur aire d'exploitation jusqu'à la rivière St-Paul sur la Basse Côte Nord et jusque dans la partie méridionale de l'île de Terre-Neuve. Ils assurent leur subsistance grâce aux ressources marines dans les baies et sur les îles où ils abandonnent des campements très riches en vestiges archéologiques. A leur tour remplacés, vers 1,500 une nouvelle population amérindienne (complexe Pointe Revenge) s'installe jusqu'au moment où des groupes Inuit réaffirment leur exploitation côtière par des incursions aussi loin que Håvre St-Pierre (autrefois Pointe aux Esquimaux). Finalement, ce n'est que grâce à la force des armes européennes que les Montagnais-Naskapis aux 18e et 19e siècles reprirent possession du territoire en pourchassant les Inuit de la Basse Côte Nord et du Labrador méridional.

A l'exception du lac Payne dans la péninsule

d'Ungava, l'exploitation des ressources intérieures par des chasseurs paléo-esquimaux demeure un sujet peu documenté. Le cas du Mushuau Nipi permet de constater comment les preuves tangibles y sont quasi-absentes et combien les outils que nous leur avons attribués y sont peu diagnostiques et convaincants.

D'abord, le seul site possiblement affilié à la culture pré-dorsétienne fut excavé sur une superficie de 28 m². Son contenu se compose d'une grande abondance de déchets de taille de quartz, une pointe de projectile à pédoncule sans épaulement en quartzite fibreux, un ulu en ardoise polie (rouge), une herminette en ardoise polie (vert), une hache de grès rouge polie et de grattoirs.

Aucune structure d'habitation n'y était associée. Des affinités typologiques existent avec des outils pré-dorsétiens de la région de Nain dont la datation au carbone 14 de 3,700 B.P. se révèle incompatible avec l'âge estimé d'après le taux de relèvement isostatique.

Quant à l'occupation dorsétienne au Mushuau Nipi, elle ne peut être fondée que sur un seul site attesté encore une fois par du matériel peu diagnostique. Il comprend 9 concentrations lithiques de surface, non-superposées et constituées de pierres éclatées, d'os calciné, de déchets de taille (quartz, quartzite du Labrador, ardoise, chert vert) et de quelques pierres plates. Il n'y avait comme seuls outils que 3 bases bifaciales carrées ou convexe dont l'une dispose en plus d'encoches latérales. Des affinités typologiques existent avec du matériel provenant de sites dorsétiens de la région de Wakeham et de la baie de Diana. Cette occupation peut représenter une ou plusieurs occupations synchroniques d'unités domestiques venues à l'intérieur pour la chasse au caribou, seule ressource qui méritait un tel déplacement. De par son élévation de 5 à 7 m., nous lui avons accordé un âge maximum entre 2,300 et 1,600.

Aux faibles traces d'occupation paléo-esquimaude s'ajoute l'absence de sites Inuit et le puissant témoignage des sources ethnographiques et ethno-historiques à l'appui d'une exploitation de l'intérieur limitée à 40-60 milles de la côte. Ainsi, il est plausible que ce schème d'établissement aie aussi existé préhistoriquement.

L'Archaïque Moyen (3 500-1 500 B.P.)

Entre 3 500 et 2 800 B.P., sur l'espace côtier (de Okak à Rivière St-Paul) et dans la région de Northwest River, vivaient des populations amérindiennes présentant à la fois des ressemblances générales et des originalités régionales

tels que les complexes Brinex, Charles, Saunders et Northwest River. Cette diversité culturelle témoignerait pour Fitzhugh d'une instabilité écologique et culturelle liée à des vagues migratoires successives. De son côté, l'archéologue C. Nagle soutient une certaine continuité et homogénéité culturelle chez ces populations possiblement apparentées à la tradition de l'Archaïque du Bouclier.

Les campements de ces populations se retrouvent principalement sur les côtes au paysage découvert et sur les îles qui les longent où se pratiquait une exploitation limitée des ressources marines au cours de l'été (poisson et phoques). Ils devaient aussi fréquenter l'intérieur pour la chasse au caribou et la pêche pendant la période hivernale. Les sites archéologiques suggèrent des occupations de courte durée par de petits groupes. On reconnaît généralement quatre unités classificatoires différentes correspondant à autant de groupes d'assemblages apparentés et plus ou moins contemporains.

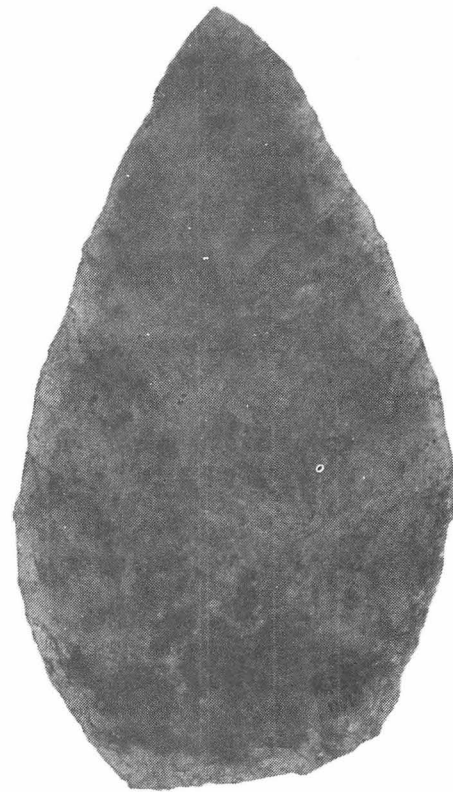
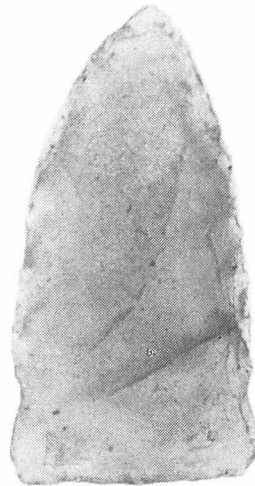
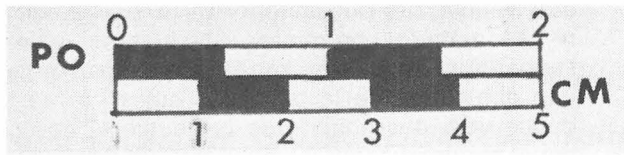
Dans la fabrication de leurs armes et outils, la population du complexe Brinex utilisait des matériaux locaux, quartzite et quartz, et des matériaux provenant possiblement du lac Seal au nord de Northwest River comme divers cherts à grain fin. Leurs outils consistent en des pointes de projectile particulières, des bifaces lancéolés, des petits couteaux triangulaires et des grattoirs unguiformes. Leur technologie se distingue aussi par une retouche plus grossière que celle du complexe Charles qui produit des outils plus minces. Le quartzite du Labrador si abondamment utilisé par les populations de l'Archaïque Maritime y est virtuellement absent.

Quant aux populations du complexe Charles, habitant des terrasses plus basses (13 à 18 m. contre 21 à 24 m.), elles utilisaient les mêmes matériaux de base dans des proportions différentes et on note l'absence d'ocre présent dans les assemblages précédents. L'outillage y est ici dominé par des bifaces lancéolés et des gros grattoirs alors que les pointes de projectile n'y sont point représentées.

Le complexe Northwest River constitue l'expression culturelle la mieux définie de la région de Hamilton Inlet. Bien qu'absente ailleurs sur la côte centrale du Labrador, cette population n'utilisait comme matière première qu'un quartzite grossier brun-blanchâtre avec lequel ils fabriquaient des bifaces variés, des outils sur éclats et de petites pointes de projectile à pédoncule rétrécie. Certains ont pu croire à un apparentement quelconque entre ces populations et celles de Mistassini et du Nouveau-Brunswick mais les bases de cette hypothèse restent relativement faibles.

Plus au nord, entre Davis Inlet et Okak, le complexe Saunders, fortement apparenté aux com-

Spécimens de l'Archaïque Moyen au Mushuau Nipi: pointe de projectile bifaciale en quartzite du Labrador et un biface foliacé en chert beige.



plexes Brinex et Charles, en diffère uniquement par l'usage de ses matières premières, les cherts de Mugford et les quartzite de la côte. Néanmoins, le quartz et les cherts de l'intérieur y apparaissent encore tandis que le quartzite du Labrador n'y est que très faiblement représenté. Au nord de Davis Inlet, ce sont les cherts de Mugford qui dominent ce qui suggère une régionalisation de l'exploitation des matières.

En outre, à l'exception de Okak, les sites du complexe Saunders sont caractérisés par la présence de foyers marqués de nombreuses pierres éclatées. Ces foyers, parfois au nombre de 30, témoignent d'une occupation prolongée par de petits groupes familiaux et à une exploitation plus importante des ressources côtières pendant le printemps et l'été. L'outillage est semblable à celui des complexes Brinex et Charles suggérant une homogénéité culturelle relative de toutes les populations fréquentant la région au cours de l'Archaïque Moyen.

A l'intérieur des terres, au Mushuau Nipi, les expressions culturelles de l'Archaïque Moyen s'apparentent peu à celles de la côte ou d'une autre région. Sur un premier site, les 70 m² excavés mirent à jour l'emplacement de 2 maisons ovales (7 m. de long par 4 m. de large) délimitées par des pierres et caractérisées par une dépression interne centrale d'environ 2 à 4 cm. Cette dépression contenait des outils, des débris

de taille, de la matière organique (charbon de bois et os calcinés) et de l'ocre. L'habitation comporte un renfort de pierres du côté nord alors que la distribution du matériel suggère une entrée face au nord-est, i.-e. en aval du Mushuau Nipi. Les outils, au nombre de 95 comprennent un large biface ovoïde et plusieurs fragments de biface en quartzite du Labrador, des éclats retouchés, des nucléi, des grattoirs et des unifaces en quartzite local, des fragments infimes d'ardoise polie et d'ocre. L'abondante quantité de déchets de taille en quartz et quartzite local se limite plus ou moins à ces dépressions internes.

Le deuxième site présente aussi une structure d'habitation malheureusement perturbée par des pilleurs entre 1974 et 1977. Des fouilles en 1977 permirent de localiser un biface foliacé en chert beige, un biface à base carrée et une importante quantité de déchets de taille en quartz et quartzite du Labrador.

L'élévation de 8 à 9 m. au-dessus du niveau lacustre pour ces deux sites suggèrent un âge maximum de 3 000 B.P. Cet âge ainsi que le biface foliacé du deuxième site pourraient correspondre à une présence tardive de l'Archaïque Maritime dans le nord-est du Québec-Labrador. Quant au premier, ses affinités technologiques le situerait plus adéquatement à l'intérieur de la tradition Archaïque du Bouclier.

De 2 800 à 1 500 B.P., l'occupation dorsétienne de la côte du Labrador semble responsable d'un hiatus de 1 300 ans dans la préhistoire amérindienne. Ce contrôle paléo-esquimau de l'espace côtier à sans doute contraint les groupes indiens à une exploitation limitée des ressources côtières favorisant ainsi un développement accru de l'adaptation au territoire intérieur.

L'Archaïque Tardif (1 500-300 B.P.)

L'Archaïque Tardif est marqué par la présence d'une forte population indienne appelée complexe Pointe Revenge dont les sites sont distribués sur l'espace côtier (intérieur des baies) de Nain à Mingan et sur l'île de Terre-Neuve. Ils fabriquaient de petites pointes de projectile à base convexe et à encoches angulaires asymétriques, des grattoirs et des couteaux sur éclats, de grandes pointes à base droite et à encoches angulaires. Le matériau utilisé était le quartzite du Labrador ce qui suggère soit des déplacements jusqu'à Ramah ou soit des contacts ou échanges avec les esquimaux dorsétiens.

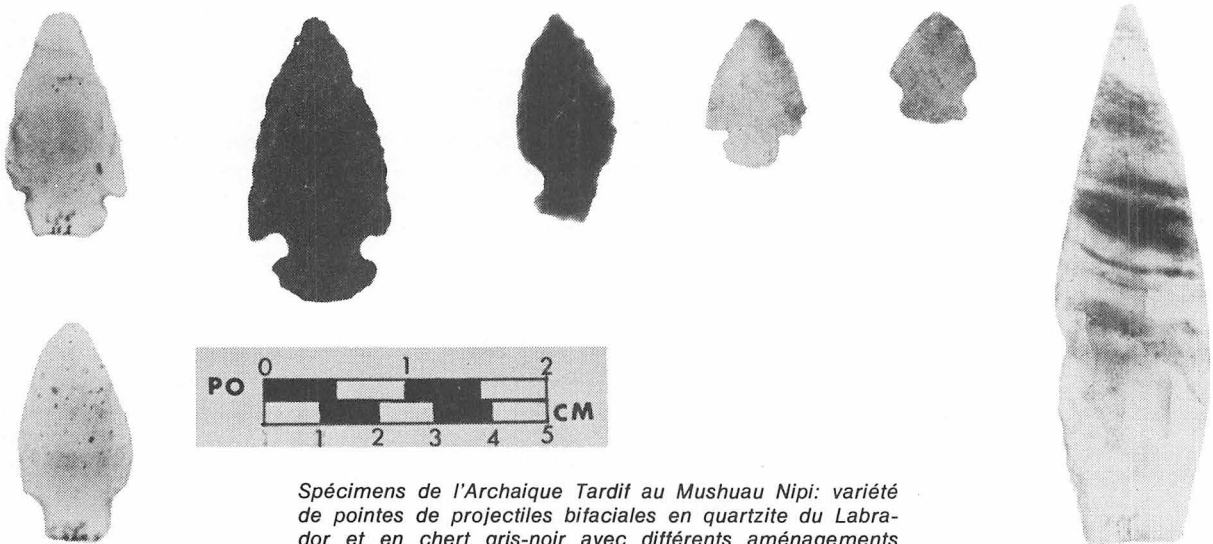
On croit que ces populations ont développé une adaptation marquée aux ressources marines. Elle est cependant distincte de celle des groupes de chasseurs contemporains de l'intérieur et dont les Montagnais-Naskapis constituent les descendants probables. Toutefois, la découverte de vestiges apparentés au complexe Pointe Revenge au Mushuau Nipi établit un lien culturel entre les occupations côtière et intérieure et suggèrent une population amérindienne relativement homogène

dans le nord-est du Québec-Labrador.

Les sites étudiés font apparaître au moment de l'Archaïque Tardif des éléments culturels nouveaux. Ainsi, dans la fabrication des outils, bien que le quartzite du Labrador et le quartz demeurent les matières premières dominantes, on note l'apparition de cherts variés. En outre, on note une diminution de la taille des outils et une tendance vers des pointes de projectile et des couteaux minces à retouches non-couvrantes.

Les sites se composent de foyers de pierres éclatées, de charbon de bois et d'os calcinés associés à des vestiges lithiques et de l'ocre. Tantôt enfouies, tantôt en surface, ces concentrations d'activités humaines témoignent d'occupations possiblement synchroniques par des unités familiales distinctes. A l'occasion, des ensembles de pierres suggèrent des cercles ou ovales de tente. On retrouve des fragments de métal associés à ces occupations dont deux d'entre elles suggèrent une continuité culturelle du complexe Pointe Revenge jusqu'au 17^e ou 18^e siècle dans la région du Mushuau Nipi.

Au cours de cette période, une seconde expression culturelle est suggérée par des petites pointes de projectile étroites à faibles encoches latérales et avec une base légèrement convexe et des petits grattoirs sur bout. Ces sites se distinguent également par une distribution bimodale de quartz/quartzite du Labrador et chert noir/ autre chert. Chaque concentration correspond à l'emplacement d'une zone de foyer indiquée par du charbon de bois, des pierres éclatées, des os calcinés et de l'ocre. Les affinités typologiques de ce site l'apparente difficilement au complexe Pointe Revenge et pour l'instant une affiliation culturelle demeure prématurée.



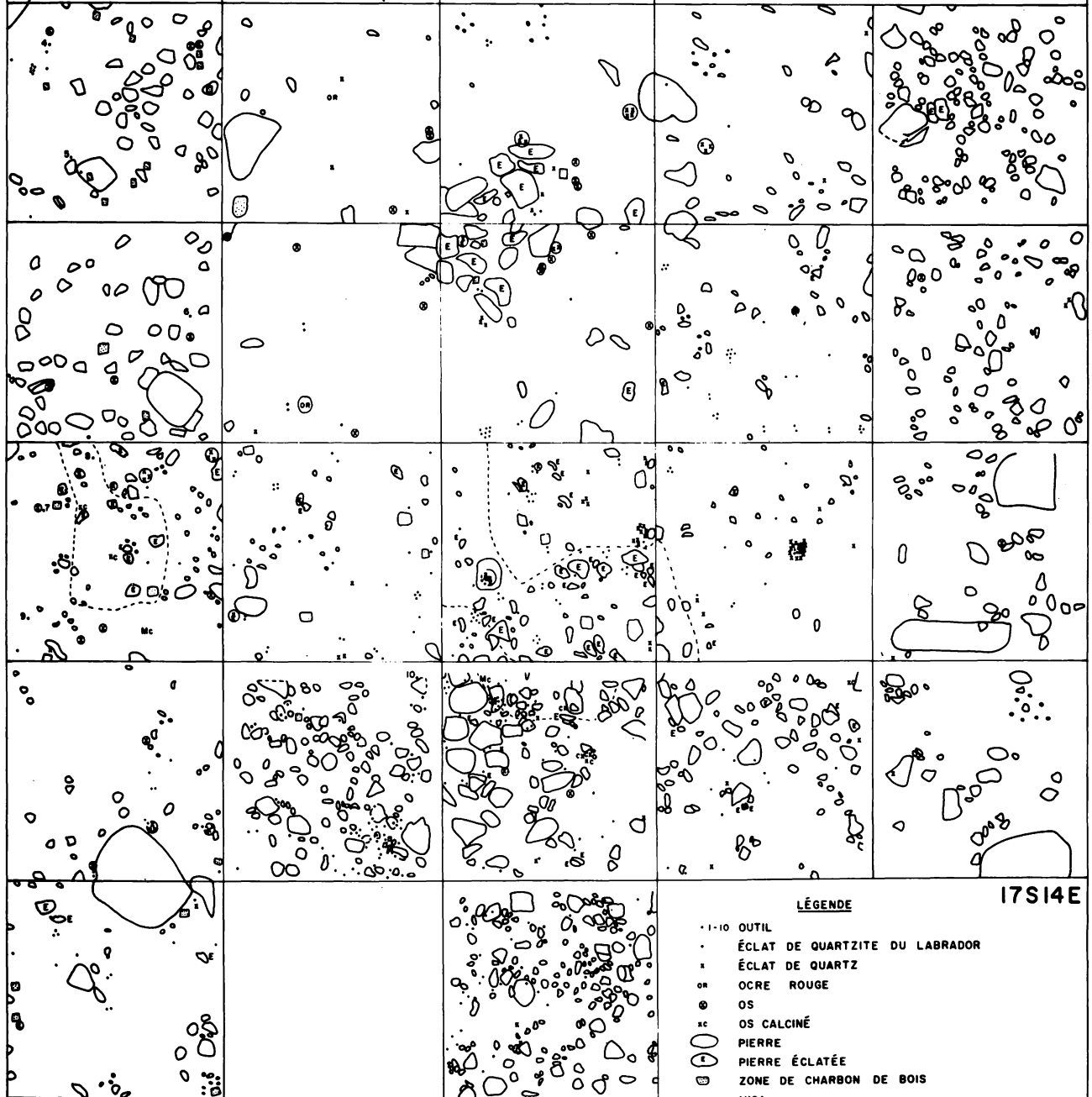
Spécimens de l'Archaïque Tardif au Mushuau Nipi: variété de pointes de projectiles bifaciales en quartzite du Labrador et en chert gris-noir avec différents aménagements de la base dans le but de faciliter l'emmanchement.

12S19E

15S19E

He Df-6, T-3, L-4, LOC-3

17S18E



LÉGENDE

- 1-10 OUTIL
- ÉCLAT DE QUARTZITE DU LABRADOR
- x ÉCLAT DE QUARTZ
- OCRE ROUGE
- OS
- ⊕ OS CALCINÉ
- PIERRE
- ⊖ PIERRE ÉCLATÉE
- ⊞ ZONE DE CHARBON DE BOIS
- M: MICA
- SABLE ORANGÉ

ÉCHELLE
0 25 50 CM

17S14E

12S13E

Ce plan illustre un plancher d'occupation d'une habitation circulaire de l'Archaique Tardif au Mushuau Nipi. On remarque au centre un vide avec au milieu un amas de pierres éclatées correspondant à un foyer ainsi que des grosses roches délimitant le pourtour de la structure d'habitation.

15S12E

Période historique: Inuit et Montagnais-Naskapis (1 600 A.D. à nos jours)

L'occupation amérindienne historique du Mushuau Nipi s'intensifie au 19^e siècle avec l'implantation expansive des postes de traite de la compagnie de la Baie d'Hudson. Les preuves ethno-historiques et archéologiques témoignent d'une époque fébrile (1839-1916) considérée comme l'âge d'or de ces chasseurs spécialisés de caribou. Au total, 49 campements et environ 780 infrastructures d'habitation (cercles de tente, caches, foyers extérieurs et dépressions circulaires) attestent les chasses collectives d'une petite bande locale (les Mushuau Innut) d'environ 40 à 100 individus à laquelle se joignaient occasionnellement une ou plusieurs bandes des régions adjacentes.

Sur un des campements, l'excavation de 200 m² sur 16 des 105 infrastructures mit à jour une quantité importante d'ossements, de matières organiques (bois, charbon de bois, aiguilles de conifères, etc.) et des objets de traite européens du 19^e siècle tels que caps de percussion, cartouches .44-40, plombs de mousquet, estampes à tabac, clous à têtes carrée ou ronde, rasades de verre, boutons, morceaux de tissu ou de peau, fragments de pipe de plâtre, etc. Ces artefacts se retrouvaient à l'intérieur des emplacements de tente caractérisés par un bourrelet périphérique d'environ 4m de diamètre, un foyer central, une dépression intérieure de 10-15 cm et une rampe de sable-gravier allant du foyer à l'entrée.

La saison d'occupation relève principalement de la période navigable (de mai à octobre) alors que la distribution des sites tend à circonscrire une concentration et densité d'activités aux rétrécissements du lac, lieux de traverses des hardes de caribou au printemps et à l'automne. Le grand nombre de cercles de tente (20 à 70) parfois distribués en groupes bien distincts suggèrent une réutilisation des sites par une ou plusieurs bandes et la présence d'occupations diachronique et synchronique.

L'ancestrité des "Naskapis" du Mushuau Nipi (appelés Mushuau Innut) est possiblement à rechercher plutôt chez les populations côtières de l'Archaïque Tardif que chez les populations méridionales qui auraient selon les linguistes peuplé le nord québécois très tardivement. A l'heure actuelle, aucun site stratifié ne permet de démontrer un développement évolutif à partir d'une analyse typologique des outils mais néanmoins nous trouvons plausible cette hypothèse de l'origine des populations amérindiennes surtout à la

lumière du site de contact de HeDf-12, (1 600-1 800 A.D.) culturellement apparenté au complexe Pointe Revenge.

A l'exception des sites de contact discutés à l'Archaïque tardif, aucun site ne renferme de matériel européen de la période 1 600 à 1 800 A.D. Au moins deux explications sont possibles. D'abord, ce fut possiblement une époque où les amérindiens fréquentèrent peu ou pas le Mushuau Nipi soit en raison de détériorations écologiques (déclin du caribou, feux de forêts, etc.) ou soit du contrôle côtier exercé par les Inuit entre 1 500 et 1 800 A.D. En second lieu, il est également plausible que les amérindiens de l'intérieur aient été peu influencés par la circulation des objets de traite en provenance des postes de traite du sud ou de la côte. Ainsi, chez eux se serait poursuivi assez tardivement l'usage de la pierre et de l'os dans la fabrication de leurs outils. Aujourd'hui, les Algonkiens septentrionaux ont abandonné leurs territoires de chasse traditionnelle du Mushuau Nipi et de la Kaniapiskau pour adopter une vie plus sédentaire à Davis Inlet et à Schefferville.

Conclusion

Après une déglaciation progressive de la côte vers l'intérieur (14,000-5,500 B.P.), le nord-est du Québec-Labrador présente entre 7,000 et 6,000 B.P. des conditions écologiques propices à l'occupation humaine. Le peuplement humain s'avéra un processus d'expansion territoriale par des populations déjà bien adaptées à l'exploitation des ressources côtières dans les baies et sur les îles. L'utilisation des ressources intérieures est aussi attestée dans le cas du Mushuau Nipi où des groupes de chasseurs profitèrent sans doute des troupeaux de caribou pour compléter leur cycle saisonnier.

Qu'est-il advenu de ces amérindiens colonisateurs? Sont-ils partis vers le sud sous l'effet d'une détérioration climatique? Ont-ils subi l'extinction? Ou ont-ils été forcés de s'adapter aux ressources intérieures par l'emprise côtière des paléo-esquimaux? Quoiqu'il en soit, la piste de la tradition Archaïque Maritime s'arrête abruptement vers 3,000 B.P. bien que plusieurs archéologues souhaiteraient voir une continuité culturelle jusqu'aux amérindiens actuels.

Le peuplement paléo-esquimaux et Inuit de la côte est responsable de la discontinuité d'occupation amérindienne préhistorique mais à l'intérieur (cas du Mushuau Nipi) les périodes d'occupation esquimaude (3,800-3,500 B.P.; 2,800-2,200 B.P. et 1500 A.D. à nos jours) sont à peine représentées. Néanmoins, au cours de toute la pré-

histoire du Mushuau Nipi, des contacts ou échanges avec les groupes côtiers sont attestés par la présence de la quartzite du Labrador mais nous ignorons si la continuité de l'occupation amérindienne du Mushuau Nipi fut affecté. Durant l'Archaïque Moyen (3,500-2,800 B.P.) les expressions culturelles de la côte n'ont pas encore été identifiées au Mushuau Nipi contrairement à celle de l'Archaïque Tardif (1,500-300 B.P.) où nous pouvons distinguer une certaine homogénéité culturelle.

L'occupation amérindienne du 19^e siècle représente un cas de spécialisation économique fondée sur la chasse au caribou à l'intérieur des terres. Ce mode de subsistance de même que le regroupement régional des bandes constituent des développements culturels récents influencés par l'introduction des postes de traite. Sans doute qu'au cours de millénaires antérieurs, les contraintes écologiques ont imposé un seuil relativement bas de densité démographique et le Mushuau Nipi apparaît comme une zone complémentaire importante de subsistance pour les amérindiens du nord-est du Québec-Labrador.

Les conditions écologiques de l'intérieur ont pu se détériorer au cours de périodes de réchauffement climatique qui ont entraîné (3 300-2 800 B.P.:

2 000-1 100 B.P.; 1 900-1 55 A.D.) la destruction des aires de paissance du caribou par un accroissement du nombre de feux de forêt et la formation de glace. Ces perturbations de l'équilibre écologique ont sans doute été responsable d'une désorganisation socio-économique des Mushuau Innut et de populations dépendant étroitement des troupeaux de caribou. En périodes froides (4 000-3 300 B.P.; 2 800-2 300 B.P.; 1 830-1 875 A.D.), les troupeaux de caribou ont pu au contraire s'accroître et favoriser une plus grande stabilité du développement culturel. Ainsi, l'âge d'or des chasses collectives au caribou au cours de la période historique coïncide avec le refroidissement climatique.

D'ici quelques années ce survol sommaire de la préhistoire du nord-est du Québec-Labrador profitera de l'analyse plus approfondie des résultats de fouilles et de reconnaissances additionnelles dans des secteurs inexplorés (Torngats, baie d'Ungava oriental, lacs et rivières de l'intérieur). Plus particulièrement, il est à souhaiter que s'effectueront des analyses technologiques adéquates afin de permettre des comparaisons entre les collections régionales et d'établir des synthèses plus éclairées.

Histoire culturelle du nord-est de la péninsule Québec-Labrador de 7,000 à nos jours.					
Age (B.P.)	Mushuau Nipi Naskapi (49 sites)	Hamilton Inlet Montagnais-Naskapi		Davis Inlet à Okak Inuit	
4-300 1,500	HeDf-5 (foyer B 1090 ±100) HbDe-2 HeDf-6 et 12 HdDe-16	Archaïque Tardif	complexe Pointe Revenge	Archaïque Tardif	complexe Pointe Revenge
	HcDe-11	Dorsétien de Groswater		Dorsétien moyen et tardif	
2,800 3,500	HdDe-5 HaDe-11	Archaïque Moyen	complexes Brinex Charles Northwest River	Archaïque Moyen	complexe Saunders
	HdDe-3			Pré-dorsétien	
3,800 7-6,000	GIDe-2, Conc. No 2 GIDe-8 & 10 HaDe-1 HdDe-10	Archaïque Maritime	complexes Rattlers Bight Sander Cove Black Island	Archaïque Maritime	complexes Natsatuk Gull Arm

AVENIR DE NOTRE PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE

Le travail de l'archéologue est de faire parler les objets en multipliant les astuces permettant de décoder leur signification.

Cet ouvrage n'est donc pas destiné à présenter des objets. Il veut être le cadre d'une histoire encore mal connue mais de plus en plus assaillie par les spécialistes qui pourront, dans la génération qui vient, faire encore mieux parler les pierres sur les gens qui ont domestiqué ce pays.

La pratique archéologique au Québec est cependant confrontée à un défi, celui de l'industrialisation continue qui occasionne un bouleversement du milieu (création de centrales hydro-électriques, exploitation de la forêt, construction d'autoroutes, expansion urbaine, etc.) et menace, par conséquent, les vieux sites d'occupation humaine. L'archéologie est donc prise dans l'engrenage d'une course à la montre pour inventorier, fouiller et analyser ces territoires. On qualifie ce type de travail de "sauvetage".

Le plus bel exemple est celui de la Baie James. L'occupation préhistorique de cette région était presque totalement inconnue avant la mise sur pied du programme d'aménagement et malheureusement, le restera en grande partie à cause d'une planification trop courte. Pourtant, des centaines de sites y ont été localisés. Dans ce cas précis, et qui pourrait se répéter ailleurs, les archéologues ont manqué de temps.

Restera-t-il des endroits vierges dans quelques décennies? Le progrès aura-t-il étalé partout ses tentacules d'"asphalte"? Devrons-nous jusqu'à ce moment fatal nous limiter à des travaux de sauvetage rapidement exécutés à cause de la pression exercée par les pelles mécaniques

dans le dos des chercheurs? Aurons-nous pour comprendre le passé des premiers Québécois seulement les analyses préliminaires découlant de ces travaux? Au rythme de destruction du milieu original, l'archéologue pourra-t-il encore travailler sur le terrain en l'an 2 000 ou devra-t-il alors se limiter à l'étude des monographies? Déjà une grande partie de la région métropolitaine a été saccagée par la présence envahissante du béton et autres couverts artificiels. La planification de plusieurs efforts archéologiques au Québec présentement, ne fait que suivre les décisions concernant l'aménagement du territoire. On se dépêche alors pour recueillir le plus d'informations mais souvent dans une cause désespérée.

Face à la possibilité d'une planification générale de la recherche, l'archéologie québécoise doit disposer de ressources humaines et financières à la mesure de ses besoins. Ce livre nous a démontré hors de tout doute que l'occupation préhistorique s'étend à tout l'ensemble du territoire. Les besoins sont donc énormes.

Les ressources humaines ne vont point tarder à être suffisantes. La formation d'archéologues dans les universités (principalement l'Université de Montréal) augmente annuellement à un taux satisfaisant. On peut maintenant admettre que la Préhistoire du Québec est un champ de recherche pris en main par les Québécois. Ce n'est certes pas un phénomène de nationalisation unique et on pourrait dire que c'est avec un retard certain que l'on s'est intéressé à ce domaine particulier mais combien fascinant de notre patrimoine.

Les ressources financières demeurent et demeureront le lot principal des gouvernements provinciaux et fédéraux, les universités et de certaines compagnies privées témoignant un intérêt et un respect pour le passé du Québec.

Les biens archéologiques font partie intégrantes de notre patrimoine québécois. On doit tout mettre en oeuvre pour les conserver, les protéger et les mettre en valeur autant du point de vue physique (exposition) que moral. La collaboration avec le public est nécessaire en tout temps et plusieurs découvertes archéologiques sont dues à des esprits curieux et honnêtes qui n'y connaissent pas grand chose mais qui ont su réaliser l'importance de leurs trouvailles et les communiquer à des chercheurs plus compétents. Il faut respecter les biens archéologiques car ils forment une partie de notre identité propre et c'est important.

Les agences gouvernementales et privées doivent aussi collaborer en tout temps, surtout qu'elles représentent les plus importants agents de transformation du milieu. On doit compter sur elles pour la protection des ressources archéologiques lors de la découverte fortuite de ces dernières. Ces incidents arrivent fréquemment et un soutien plus concret devrait être toujours de mise lors des travaux de sauvetage.

Il existe une Loi des Biens Culturels qui date de 1972 (pour de plus amples détails, voir Appendice) et l'organisme responsable de l'archéologie

au Québec est la Direction de l'Archéologie et de l'Ethnologie qui fait partie de la Direction générale du Patrimoine du Ministère des Affaires Culturelles.

Pour les archéologues participant à cet ouvrage, il était urgent de faire valoir ce patrimoine oublié. Même si une telle synthèse peut encore paraître prématurée, n'oublions pas qu'elle fut rédigée comme un essor possible à un investissement que ces chercheurs veulent donner à la Préhistoire.

Ce qui manque le plus à l'éveil d'une conscience nationale désireuse de renouer les fils plus ou moins perdus qui l'inscrit dans l'histoire c'est sans doute la création d'un Musée de l'Homme.

Un Musée de l'Homme, ce n'est surtout pas un bâtiment vieillot dirigé et visité par des désœuvrés. C'est un centre de promotion et de diffusion de la recherche sur les collectivités humaines. Dans un univers de plus en plus cosmopolite qui se bricole une nouvelle conscience à la mesure de sa complexité, un Musée de l'Homme c'est un centre d'enseignement, de gestation, de prise en charge et d'organisation d'une réflexion communautaire original sur le phénomène humain.

L'archéologue y serait celui qui redessine le réseau complexe et signifiant de liens qui se sont transformés dans l'élan de notre espèce vers l'avenir.

APPENDICE

L'archéologie au Québec

Au Québec, c'est la Direction de l'Archéologie et de l'Ethnologie qui est l'organisme gouvernemental responsable de l'archéologie. Cet organisme fait partie de la Direction générale du Patrimoine du Ministère des Affaires Culturelles.

a) Son rôle

La Direction de l'Archéologie et de l'Ethnologie s'est fixée pour son mandat archéologique trois objectifs prioritaires depuis 1973.

1 — Mener à terme un programme d'inventaire des sites archéologiques sur le territoire québécois, c'est-à-dire, identifier, cataloguer et fichier tous les sites connus actuellement et tous ceux qui sont découverts annuellement afin de constituer une banque de données pour les chercheurs et l'état.

2 — Poursuivre un programme de sauvetage archéologique en entretenant des relations étroites avec les agences gouvernementales et privées engagées dans des travaux de construction (autoroutes, barrages, bâtiments, etc...) afin d'organiser des relevés et des sondages préliminaires et des fouilles si elles s'avèrent nécessaires, sur les sites menacés.

3 — Mettre sur pied un programme de planification de la recherche afin de maintenir une liaison avec toutes les organisations; telles les universités, centres de recherches, sociétés régionales d'histoire et chercheurs impliqués en archéologie. Ce programme est fait pour assurer une coordination de la recherche en archéologie en consultation et en collaboration avec toutes les parties intéressées.

La Direction se charge également, en conformité avec la loi sur les biens culturels, de la préservation et de la mise en valeur des sites archéologiques. La Direction a codifié, depuis 1973, environ 1,500 sites archéologiques dont presque la moitié ont fait l'objet d'études préliminaires.

Elle a mené des opérations de reconnaissances et de sauvetages dans tous les endroits où des grands projets de développements menaçaient de détruire des sites. Citons par exemple: la baie James, le tracé de l'oléoduc Sarnia-Montréal, les tracés de nombreuses autoroutes, comme Berthier-Trois-Rivières, Boucherville-Sorel, Sept-Iles-Blanc-Sablon, l'aménagement des rives du Richelieu. Elle a poursuivi la fouille de plusieurs sites importants en Gaspésie, à Lanoraie, à St-Denis sur le Richelieu, à la Place Royale, entre autres.

b) Histoire et préhistoire

Pour des raisons de spécialisation et de méthodologies de travail un peu différentes, la Direction de l'archéologie est divisée en une section d'archéologie préhistorique et une section d'archéologie historique.

L'archéologie préhistorique concentre son activité de recherche sur le mode de vie des Amérindiens avant l'arrivée des Européens au Québec et aux alentours de la période de contact. Elle travaille à partir des vestiges matériels laissés par ces populations. L'archéologie historique travaille, elle, sur les sites d'occupation du régime français et du régime anglais. En plus d'étudier les vestiges matériels, elle bénéficie de l'existence d'une documentation écrite contenue dans les documents notariés, les cartes anciennes, les plans, les archives. Dans ce domaine, l'archéologue et l'historien travaillent en étroite

collaboration.

c) La préservation des sites

L'urbanisation, l'industrialisation, la construction des routes, de barrages hydroélectriques, le drainage des terres agricoles exercent une menace constante sur les vestiges du passé et plus particulièrement sur les sites archéologiques parce qu'ils sont souvent camouflés.

Dans le domaine de préservation des sites archéologiques, tous les québécois en passant par les ministères et les organismes gouvernementaux, les entreprises privées, industries, commerces ou contracteurs et les individus ont un rôle à jouer et un devoir à remplir.

A titre d'information voyons 3 articles de la Loi des Biens Culturels qui résument la position du Ministère des Affaires Culturelles sur cette question.

art. 35 Nul ne peut effectuer sur un terrain lui appartenant ou appartenant à autrui des fouilles ou des relevés aux fins de rechercher des biens ou des sites archéologiques sans avoir au préalable obtenu du ministre un permis de recherche archéologique.

art. 40 Quiconque découvre un bien ou un site archéologique doit en aviser le ministre au plus tard quinze jours après sa découverte.

art. 41 Quiconque, à l'occasion de travaux d'excavation ou de construction entrepris pour des fins autres qu'archéologiques, découvre un bien ou un site archéologique doit en informer le ministre sans délai. Ce dernier peut, afin de permettre l'examen des lieux par des experts, ordonner la suspension, pour une période n'excédant pas sept jours, de toute excavation ou de toute construction de nature à compromettre l'intégrité du bien ou du site découvert.

Le premier alinéa s'applique également aux travaux d'excavation ou de construction entrepris par le gouvernement, ses ministères et organismes ou à leur demande.

Les sites archéologiques sont d'une importance primordiale pour la recherche et pour notre patrimoine national. Il faut les préserver et dans toute leur intégrité, sinon ils perdent énormément de valeur ou sont carrément inutilisables pour les archéologues. En terminant la Direction de l'archéologie et de l'ethnologie lance un appel à toutes les entités de la collectivité québécoise: gouvernementales, industrielles, commerciales et individuelles pour protéger et conserver notre patrimoine archéologique.

Si vous désirez de plus amples informations ou si, par hasard, vous découvrez un site archéologique vous pouvez communiquer avec:

Direction de l'Archéologie et de l'Ethnologie

Direction générale du Patrimoine

6, rue de l'Université

Québec

Tél.: 643-7044 ou 643-5827

ou dans les différents bureaux régionaux du Ministère des Affaires Culturelles.

Liste des bureaux régionaux:

- 01 BUREAU REGIONAL DU BAS ST-LAURENT/
GASPESIE
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
337, rue Moreault, suite s-15
Rimouski
G5L 1P4
Tél: 723-8234
- 02 BUREAU REGIONAL DE SAGUENAY LAC ST-JEAN
Développement culturel régional
Ministère des Affaires culturelles
534 Est, Jacques-Cartier
Chicoutimi
G7H 5B5
Tél: 549-9535
- 03 BUREAU REGIONAL DE QUEBEC
Développement culturel régional
Ministère des affaires culturelles
1180, rue Berthelot (3ème étage)
Québec
G1R 3G3
Tél: 643-7431
- 04 BUREAU REGIONAL DE LA MAURICIE BOIS-FRANCS
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
2275, Boul. des Récollets
Trois-Rivières
G8X 3X6
Tél: 374-6205
- 05 BUREAU REGIONAL DES CANTONS DE L'EST
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
740 Ouest, rue Galt
Sherbrooke
J1H 1Z3
Tél: 565-1753
- 06 BUREAU REGIONAL DE MONTREAL
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
100 Est, rue Notre-Dame
Montréal 127
H2Y 1C1
Tél: 873-2255
- 07 BUREAU REGIONAL DE L'OUTAOUAIS
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
1180, rue Berthelot (3e étage)
Québec
G1R 1J3
Tél: 643-7796

08 BUREAU REGIONAL DE L'ABITIBI-
TEMISCAMINGUE
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
1, 9ième Rue
Noranda
J9X 2B1
Tél: 762-8340

09 BUREAU REGIONAL DE LA COTE-NORD
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
1180, rue Berthelot (3ième étage)
Québec
G1R 3G3
Tél: 589-6979

10 BUREAU REGIONAL DU NOUVEAU QUEBEC
Développement culturel régional
Ministère des Affaires Culturelles
1180, rue Berthelot (3ième étage)
G1R 3G3
Tél: 643-7796

DIRECTION
DEVELOPPEMENT CULTUREL REGIONAL
Ministère des Affaires Culturelles
1180, rue Berthelot (3e étage)
Québec
G1R 3G3
Tél: 643-7796

GLOSSAIRE

Artefact: Tout objet utilisé par l'homme dans la réalisation d'une activité.

Beothuck: Le mot signifierait "homme" ou "être humain". Entendu probablement par les premiers Européens qui fréquentaient Terre-Neuve, il fut bientôt utilisé pour désigner les Indiens qui occupaient la plus grande partie de l'île et qui donnèrent aussi naissance à l'idée de "Peau-Rouge" en raison de l'ocre rouge dont ils enduisaient leur corps.

Biface: Artefact retouché sur les deux faces de façon totale ou au moins envahissante.

Brewerton et Vergennes (foyer): Ce sont deux unités classificatoires de la période Archaïque définies principalement par l'originalité relative des assemblages et ayant probablement une signification d'ordre chronologique et culturelle.

Cultigène: Concept d'ordre général s'appliquant à toute espèce végétale cultivée par l'homme.

Denbigh (culture de): En 1948, en Alaska, l'archéologue Louis Giddings découvrait à Iyatayet, au cap Denbigh, une industrie microlithique où abondaient les burins, qui apparaissaient pour la première fois au Nouveau Monde. Cette culture que l'on nomme également Tradition microlithique de l'Arctique rend compte d'un ensemble de traits techniques, stylistiques et probablement culturels, présents depuis Béring jusqu'au Groenland et datant entre 5000 et 4500 B.P. Outre les dimensions très réduites d'un outillage façonné essentiellement à partir de lames et de microlames, les principaux caractères distinctifs sont la présence de nuclei polyédrique, de petites pointes bifaciales sans pédoncule ni encoches,

interprétées comme armatures de flèches et de harpons, des hampes de flèche en andouiller de caribou, des lames en demi-lune et de nombreux burins préparés pour être emmanchés et façonnés sur une ou deux faces.

Dorsétien: La culture du cap Dorset doit son nom à l'endroit où furent trouvés les objets qui permirent de distinguer l'existence d'une culture nettement différente de celle des Néo-esquimaux et antérieure à elle.

Ecofact: C'est un indice matériel trouvé par l'archéologue et lui permettant de préciser certains éléments du milieu naturel.

Gorge: tige effilée aux deux bouts que l'on attachait par le centre et qui tenait lieu d'hameçon.

Grattoir unguiforme: Type d'outils de pierre taillée, généralement sur mince éclat, ayant un front retouché de façon abrupte et un support rappelant, par sa forme, l'ongle du pouce.

Indépendance I et II: Indépendance est le nom d'un fjord situé à l'extrémité nord-est du Groenland. L'archéologue danois Eigil Knuth y découvrit des témoins d'occupation (objets et structures d'habitation) appartenant à la Tradition microlithique de l'Arctique mais qui se différenciaient du Prédorsétien (pour l'Indépendance I) et du Dorsétien (pour l'Indépendance II). Les chasseurs de l'Indépendance auraient subsisté en partie de la chasse au boeuf musqué. Ceux de l'Indépendance I seraient les premiers occupants de l'Arctique oriental (dès 2500-200 av. J.-C. Ceux de l'Indépendance II sont contemporains du début du Dorsétien (début du premier millénaire de notre

ère). Des vestiges qui leur sont attribués ont été trouvés dans l'archipel arctique, à Ellesmere et au Labrador.

Lena: Fleuve de Sibérie se jetant dans l'océan Arctique.

Meadowood et Middlesex: Ces deux concepts réfèrent à des sphères d'interaction vraisemblablement contemporaines, regroupant des populations prédatrices qui partageaient certains attributs en commun mais se distinguaient par des réseaux de circulation préférentielle d'idées, de biens et possiblement de personnes identifiables par l'apparement formel des contenus culturels des sites.

Mésolithique: Phase essentiellement transitoire du développement techno-économique des sociétés. Elle est donc difficile à définir. C'est au cours du Mésolithique que dans l'Ancien Monde les hommes commencèrent à intervenir consciemment dans les processus naturels liés au développement des plantes comestibles et de certains animaux. C'est donc le tout début de la culture et de l'élevage, mais avec un outillage encore très proche de celui du Paléolithique: pierres taillées, souvent en de très petits outils (microlithes), et objets en os. Le développement technologique du Mésolithique est en partie consécutif à la fin de la dernière grande période glaciaire (Würm en Europe, Wisconsin en Amérique). Le mésolithique de l'Ancien Monde a influencé certaines cultures du nord de l'Amérique.

Neolithique: Le terme a d'abord été forgé pour caractériser l'apparition du polissage dans les techniques de façonnage de la pierre. En réalité, le polissage de la pierre fait partie de tout un ensemble de techniques nouvelles subordonnées au développement des nouveaux rapports établis entre l'homme et le milieu, et déjà ébauchées au Mésolithique: élevage, agriculture, entraînant la sédentarisation. Le processus d'interaction amplificatrice entre l'homme et le milieu naturel qui s'ébauche au Mésolithique se développe donc rapidement au Néolithique. En Amérique, on peut observer le même processus indépendant de ce qui se passe dans l'Ancien Monde. Toutefois on ne peut parler de Néolithique en Amérique pour caractériser par exemple des sociétés de chasseurs, comme ceux de l'Arctique, qui polissaient la pierre, étaient contemporains des groupes néolithiques de l'Ancien Monde, mais ne connaissaient ni l'agriculture ni l'élevage.

Nord-Est: La région archéologique du Nord-Est reste mal limitée et a des frontières arbitraires. On pourrait cependant la concevoir de façon opératoire comme l'aire géographique située à l'est du Mississippi, qui fut recouverte complètement

par les glaciers wisconsinien et qui représente donc une zone de colonisation récente par les végétaux, les animaux et l'homme. La préhistoire du Nord-Est devient alors l'étude du peuplement et du développement des systèmes adaptatifs humains qui se sont ajustés à ces conditions dynamiques du milieu d'intervention.

Paléolithique: Période archéologique commençant au début de l'humanité et couvrant la plus grande partie de sa préhistoire. Le Paléolithique est caractérisé dans l'Ancien Monde par des objets essentiellement en pierre taillée qu'utilisaient des hommes vivant de chasse, de pêche et de cueillette. Il se termine vers 9000 av. J.-C. alors qu'avec le Mésolithique apparaissent d'autres outils et une modification du mode de subsistance. Il est difficile d'utiliser en Amérique les concepts établis pour l'Europe. L'isolement du continent américain a contribué à maintenir ses habitants un peu à l'écart des courants culturels de l'Ancien Monde. Si les plus anciens sites archéologiques de l'Amérique sont contemporains du Paléolithique supérieur et témoignent d'un mode de subsistance paléolithique, ce mode de subsistance s'est maintenu dans certaines régions du Nouveau Monde jusqu'à nos jours, intégrant parfois des techniques post-paléolithiques.

Plummet: C'est un objet de pierre façonné par l'homme préhistorique par bouchardage et polissage (éventuellement) qui comprend une partie basale globulaire et une extrémité supérieure plus fine, dotée ou non d'une rainure, et dont la fonction reste énigmatique.

Pointe d'hameçon composite: petite tige effilée à un bout que l'on attachait obliquement à une autre tige de bois pour former un hameçon.

Sériation (sériel): Le fait de mettre en relation, en série, les caractères des objets pour obtenir des indices temporels et spatiaux.

Sylvicole: C'est fondamentalement un concept de période qui qualifie, dans le Nord-Est, les groupes humains ayant adopté la poterie comme article commun de leur culture matérielle. On admet généralement qu'un site sylvicole est plus récent que 1000 avant notre ère.

Thuléen: La culture de Thulé doit son nom à la base de Thulé, fondée par Knut Rasmussen en 1910, à l'extrémité nord-ouest du Groenland. C'est là qu'en 1818 J. Ross découvrit les Esquimaux polaires dont il se demanda s'ils n'étaient pas des "animaux humains". Leur mode de vie traditionnel dans une région isolée que les Blancs imaginaient inhabitée souleva l'intérêt des ethnologues et des archéologues. Les Esquimaux polaires maintinrent plus longtemps qu'ail-

leurs le système techno-économique de la deuxième vague de peuplement venue de Béring, celle des Néo-esquimaux, et qui fit disparaître les Paléo-esquimaux. Le nom de Thulé vient des Grecs de l'Antiquité qui désignaient ainsi la terre la plus septentrionale connue. C'est de Thulé au Groenland et grâce aux Esquimaux polaires que Knut Rasmussen organisa ses grandes expéditions. La Ve expédition de Thulé, la plus célèbre, est le premier grand programme d'exploration et de recherche pluri-disciplinaire où l'archéologie et l'ethnologie sont particulièrement bien représentées, qui se déroula à travers tout l'Arctique.

Tradition microlithique de l'Arctique: Voir le texte ci-joint DENBIGH (culture de)

Trait: Un indice ou un ensemble d'indices matériels représentant un objet ou un comportement culturel utilisé comme unité de comparaison.

Two creeks: Période de réchauffement et de déglaciation rapide mais relativement brève qui se situe entre 12000 et 10000 avant aujourd'hui à

Two Creeks, au Wisconsin. La durée de cette période est encore discutée: de quelques siècles à un millénaire.

Vinland: C'est le nom d'un pays décrit dans les sagas islandaises qui relatent les expéditions vikings au Nouveau Monde. Le Vinland est assurément une partie du territoire nord-américain où, il y a 1000 ans, poussait peut-être de la vigne sauvage. A cette époque, le climat était légèrement plus doux qu'aujourd'hui. Terre-Neuve est probablement le Vinland ou l'un des Vinlands car il y eut plusieurs expéditions dont les membres croyaient retrouver, peut-être à des endroits différents, des paysages imparfaitement décrits par leurs prédécesseurs.

Wisconsin: C'est le nom de la dernière des glaciations du quaternaire qui débuta il y a environ 75000 ans et se termina il y a 10000 ans. Pendant toute cette période la quasi-totalité du Canada tel que nous le définissons aujourd'hui était recouvert par les calottes glaciaires, donc inhabitable. Seule une partie de l'Alaska ne fut pas atteinte par cette glaciation.

BIBLIOGRAPHIE

Travailler en archéologie

Ces ouvrages populaires permettront au lecteur d'approfondir son image de la discipline archéologique. Rédigés par des spécialistes ou des amateurs éclairés, ils n'exigent aucune préparation spéciale.

Livres d'introduction

Deetz J.A., 1967, *Invitation to Archaeology*. National History Press. Garden City. N.Y.

Moberg C.A., 1976, *Introduction à l'archéologie*. François Maspéro. Paris.

Préhistoire de l'Amérique

Céram C.W., 1972, *Le premier américain*. Fayard. Paris.

Clairborne R., 1973, *Les premiers américains*. Time-Life Intern. Nederland.

Préhistoire du Québec

Recherches amérindiennes au Québec. Plusieurs articles sur l'archéologie du Québec ont paru dans cette revue québécoise publiée régulièrement depuis 1971.

Crête S.A., 1976, Les Amérindiens, in J. Hameelin, éd., *Histoire du Québec*. Privat. Toulouse.

Histoire de la recherche préhistorique au Québec

DE LA CHESNAYE, Charles Aubert, 1696: "*Mémoire sur le Canada*" IN: 'Collection de

manuscripts relatifs à la Nouvelle-France' Vol. I, pp. 245-261 (1883), Imprimerie A. Côté et Cie., Québec.

FAUCHER ST-MAURICE, Narcisse, 1879: "*Relation de ce qui s'est passé lors des fouilles faites par ordre du Gouvernement dans une partie des fondations du Collège des Jésuites de Québec, précédée de certaines observations accompagnées d'un plan par le capitaine Deville et d'une photographie*". 48 pp., Québec.

GAGNON, Alphonse, 1894: "*Etudes archéologiques et variétés*". Mercier & Cie., Lévis.

GRIFFIN, James B., 1964: "*The Northeast Woodlands Area*". IN: 'Prehistoric Man in the New World', pp. 223-258, J. Jennings and E. Norbeck (editors), University of Chicago Press.

LEBARON, E.H., 1874: "*Hatley*" IN: 'Forests and Clearings', pp. 46-48, B.F. Hubbard (editor), Lovell Printing and Publishing Co., Montréal.

LOWTHER, Gordon R., 1955: "*Archaeology in the Province of Québec*". IN: 'A Survey of the Aboriginal Populations of Québec and Labrador', J. Fried (editor), pp. 65-73, Collection Eastern Canadian Anthropological Series No. 1, McGill University, Montréal.

MACDONALD, George, 1976: "*Prehistoric Archaeology in Canada*". IN: 'New Perspectives in Canadian Archaeology', pp. 73-80, A.G. McKay (editor), Royal Society of Canada, Toronto.

MARTIJN, Charles A., 1974: "*Etat de la recherche en préhistoire du Québec*". Revue de

géographie de Montréal, Vol. XXVIII, No. 4, pp. 429-441.

MARTIJN, Charles A. et Jacques Cinq-Mars, 1970: "Aperçu sur la recherche préhistorique au Québec". Revue de géographie de Montréal, Vol. XXIV, No. 2, pp. 175-188.

NOBLE, William C., 1973: "Canada". IN: 'The Development of North American Archaeology', pp. 49-83, J.E. Fitting (editor), Anchor Press/Doubleday, New York.

RIBES, René, 1966: "Pièces de la période archaïque trouvées vers 1700 dans la région de Becancour". Cahiers d'Archéologie Québécoise, 2ième année, No. 1, pp. 22-34.

RINGUET (Philippe Panneton), 1943: "Un monde était leur empire". Editions Variétés, Montréal.

SMITH, Donald B., 1974: "Le Sauvage". Collection Mercure, Division de l'Histoire, Dossier No. 6, Musée national de l'Homme, Ottawa.

SPECK, Frank G., 1951: "The Montagnais-Naskapi". IN: 'Encyclopedia Arctica' (ms.), vol. 8, V. Stefansson (editor), Arctic Institute of North America Library.

WAUCHOPE, Robert, 1962: "Lost Tribes & Sunken Continents". University of Chicago Press.

Les premiers habitants

BROWN-MACPHERSON, J., 1967, Raised shorelines and drainage evolution in the Montreal lowlands, in *Cahiers de géographie de Québec*, numéro 23, p. 343-360.

CLERMONT, N., 1974, Un site archaïque de la région de Chambly, in *Recherches Amérindiennes au Québec*, Vol. 4 (3): 33-51.

GAUMOND, M., 1961, Premiers résultats de l'exploration d'un site archéologique à Sillery, in *Cahiers de géographie de Québec*, numéro 9, p. 63-72.

KENNEDY, C., 1966: *Preliminary Report on the Morrison's Island - 6 site*, National Museum of Canada, Bull. 206, p. 100-124, Ottawa.

1970: *The Upper Ottawa valley*, The Renfrew County council, Pembroke, p. 59-98.

LEVESQUE, R., 1962: *Les richesses archéologiques du Québec*, Société d'Archéologie de Sherbrooke, Sherbrooke.

MAROIS, R. ET RIBES, R., 1975: *Indices de manifestations culturelles de l'Archaïque: la région de Trois-Rivières*. Collection Mercure, No 41, 98 p., Musée National de l'Homme, Ottawa.

PFEIFFER, S., 1977: *The skeletal biology of archaic population of the Great Lakes region*. National Museum of Man, Mercury Series, paper no. 64, Ottawa.

RIBES, R., 1964: Les stations archaïques de Red Mill, in *Cahiers d'archéologie québécoise*, numéro 1, p. 1-24.

RITCHIE, W.A., 1961: *A typology and nomenclature for New York projectile points*, New York State Museum and Science Service, Bull. no. 384.

1969: *The Archeology of New York State*, The Natural History Press, Garden City, New York.

Le Sylvicole initial

BARRE, G., 1975: *Cap-Chat (Dg Dq-1), un site du sylvicole moyen en Gaspésie*, Les cahiers du Patrimoine I. Min. Aff. Cult. Québec.

CLERMONT, N., 1976: Un site du Sylvicole inférieur à Sillery, *Recherches Amérindiennes au Québec*, vol. VI, no. 1: 36-44.

FUNK, R.E., 1973: The Scaccia Site (Cda 17-3) in W.A. Ritchie, R.E. Funk, *Aboriginal Settlement Patterns in the Northeast*, Mem. 20. The Univ. of the State of New York. Albany.

LEVESQUE, R., F.F. OSBORNE, J.V. WRIGHT, 1964: *Le Gisement de Batiscan*, Et. Anthrop. Mus. Nat. Can. No. 6. Ottawa.

RITCHIE, W.A., 1955: *Recent Discoveries Suggesting an Early Woodland Burial Cult in the Northeast*, N.Y. State Mus. and Sc. Serv. No 40. Albany.

1969: *The Archaeology of New York State*, The Natural History Press. Garden City. N.Y.

SPENCE, M., 1967: *A Middle Woodland burial complex in the St-Laurence Valley*, National Museum, Anthropology Papers 14.

WRIGHT, J.V., 1967: *The Laurel Tradition and the Middle Woodland Period*, National Museum, Bull. 217.

Les Iroquoiens: Premiers Agriculteurs

BAILEY, A.G., 1933: "The significance of the identity and disappearance of the Laurentian Iroquois". *Transactions on the Royal Society of Canada*, Third Series, vol. 27, Section II, pp. 97-108. Ottawa.

1969: *The Conflict of European and Eastern Algonkian Culture 1534-1700*, 2nd, ed., University of Toronto Press, Toronto.

BEAUGRAND-CHAMPAGNE, A., 1936: "Les Anciens Iroquois du Québec". *Cahiers des Dix*, vol. 10, pp. 171-199. Montréal.

CARTIER, J., 1968: *Voyages et découvertes au Canada*, Ed. Anthropos, Paris.

CHAMPLAIN, S., 1870: *Oeuvres*, 3 vol. éd. par l'abbé C.-H. Laverdière, Université Laval, Québec.

FENTON, W.N., 1940: *Problems arising from the historic Northeastern position of the Iroquois*, Essays in Historical Anthropology of North America, Smithsonian Miscellaneous Collection, vol. 100, Washington, D.C.

GIROUARD, L., 1975: *Station 2, Pointe-aux-Buissons*, Les Cahiers du Patrimoine, Ministère des affaires culturelles, Québec.

HUNT, G.T., 1940: *The Wars of the Iroquois: a study in intertribal trade relations*, University of Wisconsin Press, Madison.

INNIS, H.A., 1964: *The Fur Trade in Canada*, 1ère édition en 1930, University of Toronto Press, Toronto.

LAFITAU, J.F., 1724: *Moeurs des Sauvages d'Amérique*, 2 vol., Paris.

MacNEISH, R.S., 1952: *Iroquois pottery types*, National Museum of Canada, bull. 124, Ottawa.

MORGAN, L.H., 1851: *Leagues of Ho-dé-no-sau-nee or Iroquois*, Rochester, N.Y.

PENDERGAST, J.F., 1966a: *The Berry site*, National Museum of Canada, bull. no. 206, pp. 26-53. Ottawa.

1966b: *Three prehistoric Iroquois components in the Eastern Ontario*, National Museum of Canada, bull. no. 208 Ottawa.

1968a: *An in situ hypothesis for an Iroquoian group in the Upper St. Lawrence River Valley*, Paper given at the July 1968 Iroquois Conference, Rensselaerville, N.Y.

1968b: *The Summerstown Station*, Anthropological Papers, National Museum of Canada, no. 18, Ottawa.

PENDERGAST, J.F. and B.G. TRIGGER, 1972: *Cartier's Hochelaga and the Dawson site*, McGill Queens University Press, Montreal-London.

SAGARD-THEODAT, G., 1632: *Le Grand voyage du pays des Hurons*, Denys Moreau, Paris.

1636: *Histoire du Canada et voyages*, Claude Sonnius.

THWAITES, R.G., 1898-1901: *The Jesuit Relations and Allied Documents*, Burrows Brothers Company, Cleveland, Ohio.

TRIGGER, B.G., 1976: *The Children of Aataentsic: A History of the Huron people to 1660*, 2 vol., McGill-Queen's University Press, Montreal and London.

TRUDEAU, H., 1972: *Analyse de la poterie de Lanoraie (collection du Musée National)*, Thèse de maîtrise au Département d'anthropologie de l'Université de Montréal, Manus.

La Gaspésie

BARRE, G., 1975: *Cap-Chat (DgDq-1), un site du Sylvicole moyen en Gaspésie*, Cahiers du Patrimoine No 1, 63 p., Direction générale du Patrimoine, Ministère des Affaires Culturelles, Québec.

BENMOUYAL, J., 1976: Archaeological Research in the Gaspé Peninsula, preliminary report, in *Current Research Reports*, no. 3, Simon Fraser University, 18 p.

1977: Recherches archéologiques en Gaspésie, in *Activités archéologiques 1976*, Barré, G. et Kirjean, C., édés., Dossier 31, Direction générale du Patrimoine, Ministère des Affaires Culturelles, Québec.

LEE, T.E., 1969: Some remarkable sites in Gaspé, *Anthropological Journal of Canada*, Vol. 7, no. 2, p. 28-30.

MACDONALD, G.F., 1968: *Debert: a Palaeo-Indian Site in Central Nova Scotia*, Anthropologic-

al Papers, no. 16, National Museum of Canada, Ottawa, 207 p.

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE DU QUÉBEC, 1970: *Activités de la S.A.P.Q. 1969: Pointe-aux-Buissons, La Martre, Mandeville*, 156 p., Société d'archéologie préhistorique du Québec, Montréal.

Le Bas St-Laurent

BINFORD, Lewis R., 1972: "Mortuary Practices: their study and their potential". IN: *An Archaeological Perspective*, Seminar Press, New York, pp. 208-243.

CARIGNAN, Paul, 1975: "The Beaches: a multi-component habitation site in Bonavista Bay". Commission Archéologique du Canada, Collection Mercure, no. 39, Musée National de l'Homme, Ottawa, 225 p.

DINCAUZE, Dena F., 1968: "Cremation Cemeteries in Eastern Massachusetts". *Papers of the Peabody Museum of Archaeology and Ethnology*, vol. 59, no. 1, Harvard University, Cambridge, 103 p.

DUMAIS, Pierre, 1977: Reconnaissances Archéologiques, Bas St-Laurent et Gaspésie, été 1976, in Barré G. et Kirjan C., éds, *Activités Archéologiques 1976*, Dossier 31, Ministère des Affaires culturelles, Direction générale du Patrimoine, Québec.

HOFFMAN, Bernard G., 1961: "Cabot to Cartier; Sources for an Ethnography of Northeastern North America, 1497-1550". University of Toronto Press, Toronto, 287 p.

MARTIJN, Charles A., 1969: "Ile-aux-Basques and the Prehistoric Iroquois Occupation of Southern Quebec". *Cahiers d'Archéologie Québécoise*, mars 1969, pp. 53-114, Centre des Etudes Universitaires de Trois-Rivières, Trois-Rivières.

MARTIN, Paul-Louis et al., 1977: "Rivière-du-Loup et son Portage". Editeur officiel du Québec, 182 p.

SANGER, David, 1973a: "Cow Point: an Archaic Cemetery in New Brunswick". Commission Archéologique du Canada, Collection Mercure, no. 12, Musée National de l'Homme, Ottawa, 214 p.

TUCK, James A., 1970: "An Archaic Cemetery

in Newfoundland". *Scientific American*, vol. 222, no. 6, pp. 112-21.

La côte nord du Saint-Laurent

BELANGER, René, 1971: *Les Basques dans l'estuaire du St-Laurent, 1535-1635*. Les Presses de l'Université du Québec, Montréal. 162 pages.

CHEVRIER, Daniel, 1977: *La préhistoire de la région de la Moisie*. Collection Cahiers du Patrimoine, 5. Ministère des Affaires culturelles, Québec. 376 pages.

FITZHUGH, William, 1972: *Environmental Archaeology and Cultural Systems in Hamilton Inlet, Labrador*. *Smithsonian Contribution to Anthropology*, 16.

DUBOIS, Jean-Marie, 1977: La déglaciation de la Côte-Nord du Saint-Laurent: analyse sommaire. *Géographie Physique et Quaternaire*, 31 (3-4): 229-246.

LEACOCK, Eleanor, 1954: The Montagnais Hunting Territory and the Fur Trade. *Memoir of the American Anthropological Association*, 78. (*American Anthropologist*, vol. 56, no. 5, part 2).

TUCK, James A. 1976: *Newfoundland and Labrador Prehistory*. Archaeological Survey of Canada, National Museum of Man, Ottawa. 127 pages.

La Forêt Boréale

BAULU, Ann 1975: *Archéologie du lac des Commissaires*, Thèse de maîtrise, 176 p., Département d'Anthropologie, Université de Montréal.

LALIBERTE, Marcel, 1976: *Baie James-Archéologie-Bilan, 1972-1976*, Dossier No. 22, 88p. Direction générale du Patrimoine, Ministère des Affaires culturelles, Québec.

LEE, Thomas, 1965: *Archaeological Investigations at Lake Abitibi, 1964*, Travaux divers No. 10, 58p., Centre d'Etudes Nordiques, Université Laval, Québec.

MARTIJN, Charles et Edward Rogers, 1969: *Mistassini-Albanel: Contributions to the Prehistory of Quebec*, Travaux divers no. 25, 439 p., Centre d'Etudes Nordiques, Université Laval, Québec.

RIDLEY, Frank, 1966: *Archaeology of Lake Abitibi, Ontario-Québec*, Anthropological Journal of Canada, Vol. 4, No. 2, pp. 2-50, Ottawa.

ROGERS, E.S. et ROGERS, M.H., 1948: *Archaeological Reconnaissance of Lakes Mistassini and Albanel*, Province of Québec, 1947, *American Antiquity*, 14 (2): 81-90.

1950: *Archaeological Investigations in the Region about Lakes Mistassini and Albanel*, Province of Québec, 1948, *American Antiquity*, 15 (4): 322-337.

ROGERS, E.S. et BRADLEY, R.A., 1953: *An Archaeological Reconnaissance in South-Central Québec*, 1950, *American Antiquity*, 19 (2): 138-144.

WRIGHT, James, 1968: *The Boreal Forest, in C.S. Beals, ed., Science, History and Hudson Bay*, vol. I, Ottawa.

1972: *The Shield Archaic*, Publications d'archéologie No. 3, 157 p., Musée national de l'Homme, Ottawa.

Le Nouveau-Québec et le Labrador

BARRE, G., 1970: *Reconnaissance archéologique dans la région de la baie de Wakeham (Nouveau-Québec)*, Publication No 1, 107 p., Société d'archéologie préhistorique du Québec, Montréal.

DEKIN, A., 1972: Climate change and cultural change: a correlative study from Eastern Arctic Prehistory, *Polar Notes*, no. XII, p. 11-31.

FITZHUGH, W., ed., 1974: *Prehistoric Maritime Adaptations of the Circumpolar Zone*, 405 p., Proceedings of the Ninth International Congress of Anthropological and Ethnological Sciences, Mouton Publishers, The Hague.

GIDDINGS, J.L., 1973: *10 000 ans d'Histoire arctique*, Traduction de Liliane Princet, Préface de Jean Malaurie, Collection Civilisation du Nord, Fayard, Paris, 496 p.

HARP, E., 1975: A late Dorset copper amulet from southeastern Hudson Bay, *Folk*. Vol. 16-17, p. 33-44.

HARTWEG, R. et Plumet, P., 1974: *Archéologie du Nouveau-Québec: Sépultures et squelettes de l'Ungava*, Paléo-Québec, No 3, 338 p., Université du Québec, Trois-Rivières.

LEE, T., 1968: *Archaeological discoveries. Payne Bay region, Ungava 1966*, Travaux Divers No. 20, 170 p., Centre d'Etudes Nordiques, Université Laval, Québec.

1974: *Archaeological Investigations of a Longhouse Ruin. Pamiok Island, Ungava Bay 1972*, Paléo-Québec, No. 2, 150 p., Université du Québec, Trois-Rivières.

MALAUURIE, J., 1965: *Les derniers rois de Thulé*, UGE, Collection 10 x 18, 508 p. Paris.

MALAUURIE, J. et ROUSSEAU, J., 1964: *Le Nouveau-Québec - Contribution à l'étude de l'occupation humaine*, Bibliothèque Arctique & Antarctique II, Mouton, Paris.

MAXWELL, M., ed., 1976: *Eastern Arctic Prehistory: Paleoeskimo Problems*, Memoirs No. 31, 170 p., Society for American Archaeology.

MCGHEE, R., 1974, The peopling of Arctic North America, in *Arctic and Alpine Environments*, J. Ives et R. Barry (ed.), p. 831-855, Methuen, London.

1976: Differential artistic productivity in the Eskimo cultural tradition, in *Current Anthropology*, Vol. 17, no. 2, p. 203-220.

PIERARD, J., 1975: *Archéologie du Nouveau-Québec: Etude de matériel ostéologique provenant des sites Ung. 11 et Dia. 1*, Paléo-Québec, No. 6, 99 p., Université du Québec, Trois-Rivières.

PLUMET, P., 1969: *Archéologie de l'Ungava: le problème des maisons longues à deux hémicycles et séparations intérieures*, Contribution No. 7, 68 p., Centre d'Etudes Arctiques et Finno-Scandinaves, Sorbonne, Paris.

1976a: Les Vikings en Amérique, la fin d'un mythe?, in *Les Vikings et leur civilisation: Problèmes actuels*, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Bibliothèque Arctique & Antarctique 5, Mouton, Paris, p. 61-88.

1976b: *Archéologie du Nouveau-Québec: Habitats Paléo-Eskimaux à Poste-de-la-Baleine*, Paléo-Québec, No. 7, 227 p., Université du Québec, Trois-Rivières.

TAYLOR, W.E., 1964, *La Préhistoire de la péninsule du Labrador*, Etudes Anthropologiques, No. 7, 33 p., Musée National du Canada, Ottawa.

1968: *The Arnapiik and Tyara sites: An archaeological study of Dorset Culture Origins*. Memoirs No. 22, 129 p., Society for American Archaeology.

Le Nord-est de la péninsule Québec-Labrador

CONRAD, Geoffrey, 1972: Les ressources archéologiques du Lac de la Hutte Sauvage, au Nouveau-Québec. *Recherches Amérindiennes au Québec* 2(2): 52-67.

DADSWELL, Michael, 1974: Distribution, ecology and postglacial dispersal of certain crustaceans and fishes in eastern North America. Publications de Zoologie no. 11, Musée National du Canada, Ottawa.

FITZHUGH, William, 1972: Environmental archeology and cultural systems in Hamilton Inlet, Labrador. *Smithsonian Contribution to Anthropology* no. 16.

1975a: A maritime archaic sequence from Hamilton Inlet, Labrador. *Arctic Anthropology* 12(2): 117-138.

1975b: Preliminary culture history of Nain, Labrador: Smithsonian fieldwork, 1975. *Journal of Field Archaeology* 3: 123-142.

1977: Population movement and culture change on the central Labrador Coast. *Annals of the New York Academy of Sciences* 288: 481-497.

HAMELIN, Louis-Edmond, 1973: Le Mushuau Nipi à l'âge du caribou (Nouveau-Québec). *Nordicana* no. 36, Centre d'études nordiques, Université Laval, Québec.

HENRIKSEN, Georg, 1973: Hunters in the Barrens. The Naskapi on the edge of the white man's world. *Newfoundland Social and Economic Studies* no. 12, Memorial University of Newfoundland, St-John's, Newfoundland.

IVES, Jack, 1960: The deglaciation of Labrador-Ungava: an outline. *Cahiers de Géographie de Québec* 8: 123-134.

1976: Harvey Nichols et Susan Short, Glacial history and paleoecology of northeastern Nouveau-Québec and northern Labrador. *Arctic* 29(1): 48-52.

JORDAN, Richard, 1975: Pollen diagrams from Hamilton Inlet, central Labrador, and their environmental implications for the northern maritime archaic. *Arctic Anthropology* 12(2): 92-116.

MCANDREWS, John et Gilles SAMSON, 1977: Analyse pollinique et implications archéologiques

et géomorphologiques, Lac de la Hutte Sauvage (Mushuau Nipi), Nouveau-Québec. *Géographie Physique et Quaternaire* 31 (1-2): 177-183.

NAGLE, Christopher, 1978: Indian occupations of the Intermediate period on the central Labrador Coast: a preliminary synthesis. *Arctic Anthropology* (à paraître).

POWER, Geoffrey, 1975: Distribution post-glaciaire des poissons dans la péninsule Québec-Labrador. In: Actes du Colloque Direction Nord, pp. 107-117, Centre d'études nordiques, Université Laval, Québec.

ROUSSEAU, Jacques, 1964: Coupe biogéographique et ethnobiologique de la péninsule Québec-Labrador. In: Le Nouveau-Québec. Contribution à l'Étude de l'Occupation Humaine, pp. 29-94, Jean Malaurie et Jacques Rousseau (éds), Ecole Pratique des Hautes Etudes, Sorbonne, Sciences Economiques et Sociales, Bibliothèque Arctique et Antarctique-2, Mouton & Co, Paris.

SAMSON, Gilles, 1976: Ethno-history and archaeology of the Mushuau Innuts. Papers of the Seventh Algonquian Conference, 1975, W. Cowan (ed.), pp. 39-61, Université Carleton, Ottawa.

1977: Le projet Mushuau Nipi (1973-77): historique, objectifs et méthodologie. In: Activités Archéologiques-1976, pp. 21-40, Ministère des Affaires Culturelles, Direction Générale du Patrimoine, Québec.

SAMSON, Gilles, 1978a: Preliminary culture sequence and paleo-environmental reconstruction of the Indian House Lake region, Nouveau-Québec. *Arctic Anthropology* (à paraître).

1978b: Ethno-histoire des Mushuau Innut (1903-1910) d'après les ouvrages de M. Hubbard (1908) et W. Cabot (1912 et 1920). *Recherches Amérindiennes au Québec* (à paraître).

TAYLOR, Garth, 1974: Labrador Eskimo settlements of the early contact period. *Publications d'Ethnologie* no. 9, Musée National de l'Homme, Ottawa.

TUCK, James, 1975a: Prehistory of Saglek Bay, Labrador: archaic and palaeo-Eskimo occupations. *Collection Mercure* no. 32, Commission Archéologique du Canada, Musée National de l'Homme, Ottawa.

1975b: The northeastern maritime continuum: 8,000 years of cultural development in the far northeast. *Arctic Anthropology* 12(2): 139-147.

1976: Newfoundland and Labrador prehistory. Musée National de l'Homme, Commission Archéologique du Canada, Ottawa.

1975: et Robert McGhee, An archaic sequence from the Strait of Belle Isle, Labrador. Collection Mercure no. 34, Commission Archéologique du Canada, Musée National de l'Homme, Ottawa.